

U d'/of OTTAWA



39003002647872



333-1A-21

488

①

Eugénie de Guérin
intime

OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

Madame Craven intime, par M. EUG. FLORNOY, avec préface du V^{ie} DE MEAUX. Un joli volume in-12, orné d'un portrait. Prix. 2 fr.

Le talent de M. Flornoy était merveilleusement approprié à un tel sujet : personne ne pouvait mieux nous introduire dans l'intimité de *M^{me} Craven*, et l'hommage qu'il lui a rendu est digne d'elle, au témoignage de M. de Meaux.


Les innombrables lecteurs du *Récit d'une Sœur* en voudront connaître l'auteur, qui s'y est omise. On peut donc dire que M. Flornoy a donné au célèbre livre une suite nécessaire. C'est un heureux début pour la nouvelle collection de *Figures de Femmes*, où doivent prendre part des âmes d'élite que nos contemporains méconnaissent surtout parce qu'ils les ignorent. (Le Correspondant.)

Madame Swetchine intime, par M. ANDRÉ PAVIE. Un joli volume in-12, orné d'un portrait en simili-gravure. Prix. 2 fr.

Si fines et si précieuses que soient certaines pensées de *M^{me} Swetchine*, si sérieuse et si touchante que soit sa correspondance, on peut dire pourtant que sa plus belle œuvre, ce fut encore sa vie. Et M. André Pavié nous conte cette vie avec le talent délicat qui convenait à un tel sujet. On y voit toute l'influence bienfaisante que peut exercer une grande âme de femme. Plus proche de nous, en son intimité révélée, l'amie de Lacordaire et de Falloux n'en apparaît que plus admirable. (Mois littéraire.)

(Ajouter 0 fr. 40 c. par volume pour le port par la poste.)

Librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères. — Paris, et chez les principaux libraires.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



MAURICE DE GUÉRIN

FIGURES DE FEMMES

EUGÉNIE DE GUÉRIN
INTIME

PAR

Le Comte de COLLEVILLE

Préface de FRANÇOIS GOPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quatrième édition

PARIS

LIBRAIRIE DES SAINTS-PÈRES

(P.-J. BÉDUCHAUD, ÉDITEUR)

83, Rue des Saints-Pères, 83

1912

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Université
BIBLIOTHÈQUE

472 2118

PQ
2270
•G3Z63
1912

A MADAME LA MARQUISE DE MAC-MAHON
NÉE VOGÜÉ
LA MEILLEURE, LA PLUS NOBLE
ET LA PLUS COURAGEUSE DES FEMMES DE FRANCE,
HOMMAGE DE PROFONDE ET RESPECTUEUSE
ADMIRATION

LETTRE - PRÉFACE
DE
FRANÇOIS COPPÉE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Paris, le 19 Mai 1907.

Monsieur,

De la vie d'Eugénie de Guérin, que vous nous contez avec une touchante piété et des fragments de ses écrits que vous avez su choisir avec un goût délicat, avec un instinct d'abeille, il s'exhale le plus suave des parfums, j'oserai presque écrire une odeur de sainteté.

Je l'ai respirée avec délices. Dans ma jeunesse, quand j'avais le malheur de vivre sans préoccupation religieuse, j'avais mal lu,

mal compris, *Eugénie de Guérin*. Grâce à vous, je connais et j'admire à présent cette âme exquise, sa foi profonde et, pour ainsi dire, contagieuse, ses poétiques élans devant la nature et — ce qui m'émeut plus que tout, ayant vécu auprès d'une excellente sœur aînée qui ne me quitta jamais — son amour infini pour son frère *Maurice*.

L'influence si bienfaisante d'*Eugénie de Guérin* sur *Barbey d'Aurevilly* m'a aussi tout particulièrement intéressé. Car je fus intimement lié, pendant la dernière période de sa vie, avec ce mâle penseur, ce grand écrivain, ce parfait gentilhomme que ses jeunes amis appelaient le Connétable de la littérature. Souvent il a parlé devant moi — avec quel accent de respect et de douce mélancolie — de sa noble amie, de la grande chrétienne qui l'avait transformé, lui, le dandy byronien et impie, en un croyant inébranlable, en un intrépide défenseur du catholicisme.

Merci donc et grand merci, Monsieur, de m'avoir communiqué votre admiration pour

Eugénie de Guérin, qui m'apparaît comme une sainte de vitrail dans ce livre où vous la faites revivre avec l'art simple, consciencieux et sincère des imagiers d'autrefois.

Permettez-moi de vous serrer la main.

FRANÇOIS COPPÉE.

PREMIÈRE PARTIE

EUGÉNIE ET MAURICE



CHAPITRE PREMIER

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Les mœurs d'autrefois opposées à celles d'aujourd'hui. —
Le retour nécessaire à la pureté, à l'humilité chrétiennes.
Eugénie de Guérin donnée comme exemple.

A notre lamentable époque où les hommes du monde sont occupés si exclusivement de chiens, de chasse et d'*auto*, certaines femmes paraissent avoir recueilli toute la fierté, toute la noblesse de la vieille caste qui agonise et qui meurt.

Qui n'a pas été ému en entendant M^{me} de Mac-Mahon porter la bonne parole dans les milieux ouvriers ?

Le talent de cette femme exquise est fait de courage et de bonté. Aussi remue-t-il profondément le cœur de ces humbles qui sentent

la sincérité de tels accents. La robe noire toute unie de la marquise, sa coiffure si simple accusent davantage encore la distinction de sa personne, la finesse aristocratique de ses traits, et commandent la sympathie, que dis-je, l'admiration enthousiaste de ce public conquis.

Qui n'a vu M^{me} de Cuverville, cette admirable chrétienne, la baronne Reille, M^{me} de Saint-Laurent, M^{me} de Brigode, M^{me} de Boury, toutes celles qui bataillent pour Dieu et pour la Patrie affronter les réunions populaires, où l'ouvrier gouailleur d'abord se tait devant tant de charme et tant de grâce et finit par applaudir, séduit du moins, s'il n'est encore convaincu.

Quand tant d'hommes porteurs de grands noms se taisent honteusement, ces femmes ne se contentent pas de parler et d'agir, elles écrivent : Gyp, la bonne Française, Marie-Anne de Bovet, la courageuse patriote, s'attaquent énergiquement à nos abominables maîtres et la duchesse de Brissac, un grand cœur, apporte, elle aussi, l'effort de son très beau talent dans cette lutte commune que mènent les chrétiennes de France contre un régime odieusement persécuteur.

Mais ces créatures d'élite, qui sauvent heureusement l'honneur si compromis, ne sont hélas qu'une bien faible minorité.

Dans l'aristocratie, les femmes, en général, comme les hommes n'ont qu'un seul culte celui du veau d'or, ne connaissent qu'une tare inavouable, un malheur irréparable, une honte véritable : la pauvreté.

Chez les plus grands, chez les plus nobles, l'estime dont on jouit est proportionnée à l'importance des rentes, au train qu'on mène, au luxe dont on peut s'entourer sans souci des moyens employés à réaliser cette élégance ostentatoire.

En somme, c'est la pensée juive qui a pénétré tous les esprits et rien ne nous montre mieux l'étendue de la victoire hébraïque que l'infiltration d'aussi répugnantes coutumes dans la vieille race française si fière et si généreuse. Les Juifs n'ont pas seulement déshonoré nos châteaux, pollué nos œuvres d'art, ils ont souillé même nos âmes, car ils ont corrompu nos sentiments traditionnels de dignité, d'honneur et de respect de nous-mêmes.

Après l'année terrible, la France, écrasée par la victoire allemande, redevint consciente

d'elle-même, elle se retourna toute entière vers cette noblesse pauvre qui avait refusé son concours à l'empire, qui vivait près de la terre et n'avait quitté la charrue que pour mener les mobiles au feu, accompagner Charette ou Cathelineau à Patay et sur la Loire.

Et maintenant si comme tout le fait craindre une nouvelle catastrophe vient endeuiller la patrie, vers quelle réserve se tournera donc le pays, à qui demandera-t-il de panser ses plaies, de réparer ses finances comme il l'a fait déjà ?

Croyez-vous donc qu'il se retournera cette fois encore vers l'aristocratie, vers ces gentlemen, exclusivement adonnés à la chasse, à l'automobilisme, aux courses et qui n'ont su défendre les idées traditionnelles de la race ni par la plume, ni par la parole, vers ces mondaines que les outrages à la religion et les attaques contre la famille n'ont pas détournées un instant de leurs plaisirs et de leurs habitudes coûteuses ?

C'est en voyant, hier, monter en jupes courtes, à l'échelle d'un *Mail* des femmes qui portent des noms illustres, c'est en rencontrant aujourd'hui au Bois, le descendant d'un grand ministre menant avec importance *une*

quarante chevaux que ma pensée est revenue à cette noblesse d'autrefois qui vivait pauvrement sur son maigre patrimoine, mais obligeait le peuple à la respecter, sinon à l'écouter, et, en la comparant à celle d'aujourd'hui, j'ai eu le sentiment de notre chute et de notre décadence.

Dans ce regret douloureux vers le passé, je ne sais personne qui évoque mieux qu'Eugénie de Guérin la noblesse charmante et simple de la race qui s'éteint, qui anime et personnifie mieux la délicatesse et la beauté de cette élite de la France catholique.

Eugénie est le parfait modèle de la fille de race absolument vertueuse et chrétienne, elle est à la fois d'une distinction achevée, d'une éducation exquise, elle parle une langue divine, et cette artiste merveilleuse fait elle-même sa cuisine, file sa quenouille, secourt les malades, visite les agonisants.

C'est en lisant Platon, Fénelon, Bossuet, Corneille qu'elle vaque aux besoins du foyer, c'est en enseignant le catéchisme aux petits pauvres, en parlant de Dieu aux chemineaux qu'elle emploie la langue la plus noble et la plus simple du xvii^e siècle.

Sur le langage, sur le style admirable des

lettres de la correspondance et du journal d'Eugénie il faut s'attarder, en montrant toute la pureté, toute la noblesse, toute la beauté et l'opposer au langage habituel de nos femmes contemporaines.

Que si, en effet, vous êtes l'hôte accoutumé d'un de nos salons les plus à la mode vous devez pour comprendre être versé dans l'argot le plus pittoresque ; le dictionnaire d'Aristide Bruant n'a pas de secret pour nos élégantes, cela joint aux mots d'anglais sportifs constitue le vocabulaire des plus jolies lèvres.

Le roman le plus épicé, la pièce la plus décolletée de la saison font les frais littéraires des cinq heures de ces dames et si Homère, Platon, Fénelon et Bossuet leur semblent *vieux jeu*, citez-leur les passages les plus scabreux du « Roman d'une femme de chambre » ou des *Mémoires* de Liane de Pougy, elles les savent par cœur.

En ces temps de décadence où une sorte de folie semble s'être emparée des esprits, un besoin impérieux de fuir nous saisit, il nous faut absolument revenir à une époque plus adéquate à nos sentiments, retrouver une société, des êtres disparus qui réalisent les types que nous voudrions voir reparaître dans

ce pays, dont ils furent l'honneur et le charme.

C'est ce que nous allons nous efforcer de faire : dans l'intimité charmante du Cayla, dans le commerce de Maurice de Guérin et de Barbey d'Aurevilly nous retrouverons les parfums de la France d'hier, celle qui aimait mieux l'honneur, la vertu et la religion que l'argent.

CHAPITRE II

EUGÉNIE DE GUÉRIN, SON FRÈRE MAURICE

La famille de Guérin. — Jeunesse d'Eugénie. — La mort de sa mère, elle devient la seconde mère de Maurice. — Sa vie intime, sa simplicité, sa piété, sa charité. — Elle s'adonne aux soins de la maison, elle cultive son esprit, elle ne connaît pas l'ennui. — Le Cayla.

Pour connaître Eugénie de Guérin nous devons d'abord nous conformer aux exigences de la critique moderne, c'est-à-dire étudier ses origines, le milieu dans lequel son âme et son talent se sont développés. Comme nous croyons à l'influence de la race sur le génie et le caractère, nous allons nous renseigner sur cette famille de Guérin qui avant de s'éteindre a brillé d'un suprême éclat en fournissant ces deux êtres d'exception : Maurice et Eugénie.

Eugénie elle-même a parlé ainsi de sa famille.

« Les chroniques de notre maison nous disent de race vénitienne. On la trouve établie en France au commencement du ix^e siècle où un Guérin ou plutôt un Guarini (ce nom est inscrit ainsi jusqu'en 1553) était comte d'Auvergne d'après Moreri, ce fut la souche des Guérin de Montaigu qui ont été longtemps comtes de Salisbury. Par suite des temps et divisions de branches, ces Guérin sont devenus seigneurs d'Ols en Quercy, de Renhodes en Rouergue, d'Auchier dans le Gévaudan, de Laval de Saignes et du Cayla dans le Languedoc.

» La descendance et titres de noblesse de cette dernière branche ont été confirmés par jugement souverain prononcé à Montpellier par M. de Bezons, intendant de la province du Languedoc le 26 novembre 1668.

» De cette même origine sont sortis plusieurs hommes marquants. L'histoire cite un chancelier de France, sous Philippe-Auguste, Guérin, évêque de Senlis, qui releva la dignité de sa charge en faisant ordonner que le chancelier prendrait séance parmi les pairs du royaume avec les autres officiers de la couronne : Vieil-

lard, *d'une pièce et rude*, dit un chroniqueur qui n'inspirait que la confiance, jamais l'amour, pas même l'amitié. A Bouvines, il rangea les troupes en bataille et les anima à bien faire.

» La famille de Guérin fournit en outre à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem un grand maître en 1206 et un autre en 1240, deux cardinaux, un troubadour à la cour d'Adelaïde de Toulouse. »

Cette illustre famille avait perdu sa situation mondaine, ses honneurs et ses titres ; de toutes ses seigneuries, ses marquisats il ne lui restait que le modeste manoir du Cayla.

Situé dans le Tarn, non loin d'Albi et de Gaillac, tout près de Cahuzac, à quelques mètres du hameau d'Andillac, il dresse sa vieille bâtisse à l'entrée de la vallée et présente vers l'Orient son unique tour.

Devant la demeure s'étend une large prairie dont les peupliers et les saules forment la bordure et que traverse en chantant un ruisseau d'argent.

Derrière, un chemin pierreux s'élançe vers les sommets voisins. Toute la fortune des Guérin tenait dans ce vieux château, dans cette fraîche prairie, dans les champs et les vignes étagés sur la colline.

« Le château du Cayla, a dit Lamartine, se composait d'une cour autrefois pavée et dont les eaux des écuries avaient défoncé les larges dalles ; les fumiers des chevaux, des vaches et des moutons, entassés immémorialement aux portes, tapissaient les murailles de ces bâtiments et servaient partout de clôture. Les cuisines ouvraient par un perron élevé de quelques marches sur un vaste cloaque, quelques sureaux et quelques houx dont la forte racine ne craint pas le sol des bergeries, croissaient dans les angles des murs. Les portes et les barrières à claires-voies étaient sans cesse ouvertes et permettaient nuit et jour en passant de monter les degrés de pierre pour venir demander le morceau de pain, le coup d'eau à puiser au seau suspendu derrière la porte, et aux paysans d'Andillac de vivre pour ainsi dire en commun avec les habitants de la maison. »

L'intérieur du château tenait plus de la ferme que de la seigneurie ; sous la grande cheminée de la cuisine deux vastes bancs de pierre attachés à la muraille recevaient près de l'âtre les domestiques et les gens de passage.

Entre la table de la cuisine et la cheminée

se dressaient de grands fauteuils de noyer réservés aux maîtres du château.

Voilà donc l'endroit où naquit Eugénie au mois de janvier 1805 et c'est là le cadre où s'écoula toute la vie que nous allons raconter.

Eugénie était l'aînée de quatre enfants, elle n'était point jolie. Dieu, qui lui avait refusé a beauté qui dure quelques années, lui avait accordé celle qui ne périt point, celle de l'âme. Eugénie dira elle-même : « Quelle que soit la forme, l'image de Dieu est là-dessous, nous avons tous une beauté divine, la seule qu'on doive aimer, la seule qu'on doive conserver pure et fraîche pour Dieu qui nous aime. »

La mère d'Eugénie se nommait Gertrude de Fontenille, elle appartenait à une famille très ancienne du Languedoc et elle était d'une vertu irréprochable, d'une grande dignité de vie, d'une piété exemplaire et d'une très haute intelligence. Elle mourut de la poitrine au moment où Eugénie atteignait ses quatorze ans : l'enfant était alors sauvage et à peu près ignorante, mais elle était d'une bonté exquise comme François d'Assise, elle aimait les bêtes et causait avec les oiseaux. Du jour où sa

mère s'endormit pour jamais, la fillette, mûrie par la douleur, délaissa les nids d'oiseaux pour ne plus s'occuper que de la couvée familiale et de son dernier frère Maurice.

Elle comprit vite que Maurice et elle étaient d'une nature identique. « Lui et moi étions les deux yeux du même front, » a-t-elle dit avec une singulière énergie d'expression. Elle aima ce frère comme si elle avait été sa véritable mère, elle fut sa sœur, son Egérie, tout pour lui.

Eugénie avait appris à lire dans l'Imitation, dans François de Sales, mais elle vivait surtout en pleine nature et elle disait :

« Mon éducation un peu sauvage, comme elle se fait dans les bois, et mes goûts retirés offrent peu d'agrément à une femme du monde. »

Elle forma donc l'âme de Maurice, elle inspira à l'enfant cet amour de la nature qui fut le propre de son génie, elle lui apprit à lire, à penser, à réfléchir, à raisonner par un commerce continu avec les maîtres qui l'avaient éduquée elle-même. Enfin elle lui enseigna à prier et à chaque instant du jour à élever sa pensée vers le ciel, à vivre constamment sous le regard de Dieu.

Sa préoccupation majeure fut d'inspirer à Maurice l'amour absolu de Jésus et de sa doctrine, son souci primordial d'arracher cette âme à l'influence du siècle, son plus grand tourment de le voir s'abandonner un instant aux passions et oublier l'enseignement qu'elle lui avait donné, son triomphe, sa joie suprême de sauver cette âme si chère et de la ramener à Dieu.

Chaque matin Eugénie se levait à six heures; elle priait longuement et lorsqu'elle était à proximité d'une église ne manquait jamais de commencer la journée en entendant la messe.

Après sa prière elle se rendait auprès de son père pour lui servir son déjeuner et lui faire la lecture. A neuf heures, elle rentrait dans sa chambre et lisait pieusement la sainte messe puis s'occupait à écrire ou à exécuter des travaux manuels dans lesquels elle excellait.

Elle surveillait les servantes et dirigeait le ménage avec infiniment d'habileté et de goût. A midi elle récitait l'Angélus dans sa chambre; le repas terminé, s'il faisait beau temps, elle se rendait au hameau voisin et prodiguait des consolations et des soins aux malades et aux affligés.

A deux heures, elle tricotait et parcourait les livres nouveaux, ne voulant perdre aucun instant dans l'oisiveté.

Elle rentrait à trois heures dans sa chambre pour y lire la visite du Saint Sacrement par Alphonse de Liguori ou la vie du saint du jour.

Ses oraisons terminées, elle écrivait jusqu'à cinq heures, si son père n'avait pas besoin de ses services, récitait ensuite le chapelet et méditait jusqu'au souper, elle causait en famille après le repas, mais n'abandonnait jamais son ouvrage manuel. Avant de se retirer dans ses appartements, elle allait faire réciter la prière aux domestiques et enseigner le catéchisme à quelque petit, puis terminait sa soirée en s'adonnant à de difficiles travaux à l'aiguille.

A dix heures, elle dormait après avoir préparé sa méditation du lendemain. Cette méditation avait, en général, pour sujet, la vie d'un saint dont les vertus l'exaltaient. Enfin elle se préparait tous les mois à la mort.

Le journal d'Eugénie, dont nous parlerons dans le prochain chapitre, nous fera mieux comprendre les règles de cette existence si bien remplie, mais déjà ne peut-on pas

deviner que l'âme d'Eugénie était trop disciplinée, trop pondérée, trop religieuse pour s'abandonner à l'ennui, cette maladie des esprits oisifs. M^{me} Lucie Faure Goyau a pris motif d'une affirmation générale et philosophique d'Eugénie, sur le fond de tristesse de la vie humaine, pour dire : « L'ennui était inhérent à l'existence du Cayla, de longues heures sans lettres, sans visites, sans événements, sans livres même le justifient assez, car la bibliothèque des Guérin était pauvre et tout paquet d'imprimerie, volumes et brochures, exaltait chez eux une curiosité mêlée d'enthousiasme. »

Sans doute, Maurice, lui, a connu à Paris la maladie du siècle, cette tristesse morbide et funeste des jeunes gens que rien ne tente et qui désespèrent de tout avant d'avoir goûté à rien.

Au milieu des fêtes, ayant tous les moyens possibles dans les musées, dans les bibliothèques, dans le monde de nourrir et d'intéresser son esprit, il a souffert.

Eugénie, elle, était trop occupée de Dieu, de ses œuvres de charité, de ses écritures quotidiennes, de ses habitudes de piété, de sa cuisine pour connaître l'ennui, et sa séré-

nité sous le clocher, sa foi religieuse faite de certitude et de confiance n'ont jamais connu un instant de trouble.

Elle n'a vécu d'heures douloureuses que celles de la mort de son frère, elle n'eut d'inquiétude qu'au temps où l'âme de Maurice oubliait Dieu, de souci que pour le salut de son second frère d'élection Barbey d'Aurevilly.

Au reste, en lisant ce délicieux journal d'Eugénie et ses lettres si vivantes ne sentons nous pas quand elle parle du Cayla, de cette modeste demeure où elle consuma sa jeunesse et sa vie, combien elle vivait heureuse dans ce cadre archaïque, combien elle se plaisait dans ce milieu au charme pénétrant.

Ah ! comme son âme était enracinée dans cette terre familiale et quelle peine, quel souci, elle avait de l'abandonner même quelques jours pour aller à Paris. Paris, où elle serait privée de ses habitudes et de ses joies coutumières, l'effraye ; elle redoute surtout d'y rencontrer l'ennui qu'elle a peu connu.

« En entrant dans ma chambrette, ce soir à dix heures, je suis frappée de la blanche lumière de la lune qui se lève ronde derrière

un groupe de chênes aux Merix, la voilà plus haut, toujours plus haut chaque fois que je regarde. Elle va plus vite dans le ciel que ma plume sur le papier, mais je puis la suivre des yeux, merveilleuse faculté de voir si étendue, si jouissante ! On jouit du ciel quand on veut ; la nuit même dessus mon chevet j'aperçois par la fente d'un contrevent une petite étoile qui s'encadre là vers onze heures et me rayonne assez longtemps, pour que je m'endorme avant qu'elle soit passée.

» Je l'appelle aussi l'étoile du sommeil et je l'aime. *La pourrai-je voir à Paris ?* Je pense que nos nuits et nos jours seront changés et je n'y puis penser sans peine.

» Me tirer d'ici c'est tirer Paule de sa grotte ; il faut bien que ce soit pour toi que je quitte mon désert, toi pour qui Dieu sait que j'irais au bout du monde. Adieu au clair de lune, au chant des grillons, au glouglou du ruisseau ; j'avais de plus le rossignol naguère, mais toujours quelque charme manque à nos charmes. A présent plus rien qu'à Dieu ma prière et le sommeil. »

Eh bien ces lignes adressées à son frère n'expriment-elles pas éloquemment l'amour de ce coin de terre, le regret de le quitter

même quelques jours, n'affirment-t-elles pas surtout la joie intime d'Eugénie dans cette existence simple et noble à la fois.

CHAPITRE III

EUGÉNIE ET MAURICE

Les premières années. — Maurice au Cayla, à Toulouse, à Stanislas. — La Tendresse maternelle d'Eugénie. — Le départ pour Paris. — Sollicitude de la sœur pour le frère. Maurice se réfugie à la Chênaie. — Joie d'Eugénie de le voir échapper aux dangers du monde.

Comment pourrions-nous connaître l'âme d'Eugénie, sans étudier maintenant d'assez près la personnalité de Maurice, de ce frère si étroitement uni à sa sœur : « Nous étions les deux yeux d'un même front » n'était-ce pas reconnaître qu'on ne pouvait les séparer ?

Nous avons raconté comment Eugénie à la mort de M^{me} de Guérin était devenue la véritable mère de Maurice. L'enfant, d'une santé

délicate, réclamait de tendres soins et la jeune fille l'entoura des plus assidus.

Mais si elle veilla attentivement à la santé du petit être qui lui était confié, combien elle eut plus de souci de son âme !

Dès l'enfance, l'âme de Maurice fut triste, en proie à une vague rêverie. Eugénie, d'instinct, se rendit compte du mal que cet état d'esprit pouvait causer à son enfant chéri et elle s'efforça de le distraire en l'accompagnant dans ses promenades, en lui faisant de joyeux récits, en remplissant le vide de son âme par la fortifiante pensée de Dieu.

Peu à peu elle réveilla l'enfant de sa torpeur, fixa sa pensée sur le ciel.

Tout jeune Maurice, que sa sœur conduisait chaque jour à l'église, pensa se faire prêtre et Eugénie heureuse de cette vocation lui suggéra l'idée de prononcer chaque soir de petits sermons.

La timidité rendit difficiles ces premiers essais mais il ne tarda pas à trouver plaisir à ce jeu, et M^{lle} de Guérin a pu écrire : « Une de ses jouissances c'était d'improviser, et comme il avait du penchant pour l'état ecclésiastique, c'étaient des discours religieux qu'il faisait. Il y a dans les bois du Cayla,

sous un enfoncement, une grotte taillée en forme de chaire où il montait et qui fut appelée pour cela la chaire de Chrysostôme. Maurice avait toujours ses sœurs pour auditoire. »

Pour demeurer sans cesse en communication avec l'âme de Maurice, pour que rien ne lui échappât de l'esprit de cet enfant elle voulut prendre part à ses leçons. M. de Guérin d'abord, puis le curé du village commencèrent son éducation. Eugénie demanda à assister à tous les cours même à ceux du latin, « cela m'aidera à comprendre mes offices », disait-elle, ce pieux prétexte lui permit de ne pas quitter son frère un instant.

Hélas ! cette union charmante fut interrompue ; Maurice dut être confié à des professeurs plus expérimentés, il partit pour le Séminaire de Toulouse et ce fut avec un poignant désespoir qu'il quitta Eugénie et le Cayla : « Une douce conformité d'humeur m'unissait chaste-ment à ma sœur à peine un peu plus âgée que moi, a dit Maurice, nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à parcourir les bois, promenades dont le souvenir remplit mon âme de délices. »

Déjà dans l'âme de Maurice, la nature

confondait avec ce qu'il aimait et il n'avait pas douze ans lorsqu'il quitta les bois du Cayla, le 5 janvier 1822.

« Ce fut la veille des Rois 1822, que nous arrivâmes à Toulouse, dit Maurice à son père, sur le chariot traîné par cette bonne jument qui occupe une place si distinguée dans le souvenir de vos montures.

» C'était ma première sortie du Cayla, je m'en allais avec une cruelle déchirure, la première que la séparation eût faite à mon âme, mais aussi avec l'amour de la nouveauté qui prend les hommes jusqu'au berceau et me possédait dès lors assez vivement pour me faire ouvrir de grands yeux et me faire regarder toute chose avidement à travers mes larmes... »

Si Maurice avait la nostalgie du pays natal, Eugénie souffrait de l'absence de son *petit*, mais elle dissimulait sa peine, bien mieux ses lettres à l'absent taisaient systématiquement les faits quotidiens du château. Elle s'efforçait de fixer la pensée de l'écolier uniquement sur ses devoirs, sur ses études religieuses qui, heureusement terminées, le ramèneraient près des siens.

Docile à ces conseils maternels, le jeune séminariste se distingua si bien de ses condis-

ciples que Mgr de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, séduit par la conduite et les remarquables dispositions de l'enfant voulut se charger de son éducation et en faire un prêtre. M. de Guérin refusa ces offres par un sentiment de fierté qui s'explique, mais non par aversion pour le sacerdoce, nous savons au contraire par Maurice combien pieuse fut son éducation : « Mon père jetait dans mon cœur ces sentiments de religion qui n'ont jamais été effacés, et les scènes de la mort que j'aimais à aller contempler dans les chaumières à la suite du curé de la paroisse, qui était mon précepteur, m'instruisaient de la brièveté de la vie à l'entrée de ma carrière, ainsi sans avoir vécu dans le monde j'en étais déjà désabusé tant par ce que j'entendais dire à mon père que par ma jeune expérience. »

Si Eugénie engageait Maurice à travailler, l'enfant lui demandait surtout des consolations. Voici une de ses lettres : « Chère Eugénie, je suis bien touché des regrets que tu as de mon absence, moi aussi je te regrette et je voudrais bien qu'il fût possible d'avoir une sœur au séminaire, mais ne t'inquiète pas, je suis très content, mes maîtres m'aiment, mes

camarades sont excellents, j'avance à pleines voiles dans le pays latin, tu auras un meilleur maître aux vacances. Soigne à ton tour mes tourterelles. Je chante à la chapelle. Adieu, je t'embrasse. »

Ces lettres si désirées étaient précieuses à Eugénie, qui ne trompait son regret, qu'en redoublant les exercices de piété, en s'adonnant aux soins du ménage, en visitant les pauvres, en écrivant fréquemment à Maurice.

« Alors, dit Eugénie, commença cette correspondance intime qui n'a fini qu'à sa mort. J'ai bien peu retrouvé de ses premières lettres. En voici une pourtant, véritable gage de la tendresse fraternelle !

« Hélas ! le monde entier sans toi

« N'a rien qui m'attache à la vie.

» Chère Eugénie, tu seras peut-être étonnée de voir ces deux vers en tête de ma lettre, c'est que c'est le texte dont je veux la tirer et pour mieux exprimer le tendre amour que je te porte.

» Le sentiment qui inspirait à Paul ces paroles pour Virginie n'était pas plus sincère que le mien. Je ne puis te dire la place que j'ai,

n'ayant pas encore composé. Adieu, je n'en puis plus, je souffre trop pour pouvoir continuer. »

Eugénie vivait par la pensée avec l'absent, les lettres de Toulouse lui apportaient une grande joie, elle les lisait en famille, puis les emportait dans sa modeste chambrette et ne cessait de les relire.

Lorsque ses regrets étaient trop vifs, elle allait volontiers s'occuper des travaux les plus matériels de la maison. Rappelant que sainte Catherine de Sienne faisait avec grande joie la cuisine, elle disposait son linge au soleil, en s'écriant : « C'est assez joli que d'étendre le linge blanc sur l'herbe et de le voir flotter sur des cordes. On est si l'on veut la Nausicaa d'Homère, ou une de ces princesses de la Bible qui lavaient les tuniques de leurs frères. »

Cette vie de prière et de travail n'empêche pas de se développer en elle un double amour : celui qu'elle nourrit pour son frère et l'autre pour la nature dont elle est fort éprise : Les beaux jours la ravissent par leur lumière. « Nous menons une vie d'oiseau, écrivait-elle, en plein air sous les arbres, c'est un charme et que de plaisirs variés à chaque coup d'œil, à chaque pas, pour peu qu'on y regarde, c'est plaisir de trotter

dans ces parfums, rien n'est charmant comme ces courses du matin au printemps et je ne regrette pas de me lever de bonne heure pour me donner ce plaisir. »

Dans cette autre lettre à Maurice, les impressions poétiques que ressent son âme sont traduites d'une façon charmante. Elle parle de la Noël et de la messe de minuit à laquelle elle se rendit avec les bergers du Cayla : « Nous y allâmes tous, papa en tête, par une nuit ravissante, jamais plus beau ciel que celui de minuit. Si bien que papa sortait de temps en temps la tête de dessous son manteau pour regarder en haut. La terre était blanche de givre et nous n'avions pas froid. L'air d'ailleurs était réchauffé devant nous par des fagots d'allumettes que nos domestiques portaient pour nous éclairer. C'était charmant, je t'assure, et je t'aurais voulu voir là cheminant comme nous vers l'église dans ces chemins bordés de petits buissons blancs comme s'ils étaient fleuris. Le givre fait de belles fleurs, nous en vîmes un brin si joli que nous voulions faire un bouquet au Saint Sacrement mais il fondit dans nos mains, toute fleur dure peu. »

Loin de Maurice, ainsi s'écoula l'existence

de M^{lle} de Guérin ; l'accomplissement des devoirs du foyer, la pratique de la religion et de la charité, la volupté de vivre dans la nature et de se baigner dans la lumière, ce fut tout l'aliment de cette vie.

Au bout de deux années, au commencement d'août 1824, Maurice, couvert de lauriers, faisait retour au Cayla et c'est le visage en larmes, avec une émotion indicible, qu'il se jeta dans les bras d'Eugénie.

Alors recommença une intimité très étroite entre le frère et la sœur. Ils prièrent, travaillèrent ensemble et, comme c'était le temps des vendanges, le temps des moissons dorées, le temps des longues et douces soirées, Maurice et Eugénie goûtèrent les pures joies que peut réserver la nature à ceux qui l'aiment.

En ce temps-là, Maurice comme Eugénie était toujours en présence de Dieu. Très pieux, il croyait profondément à sa vocation religieuse et de son côté Eugénie voyait déjà son frère curé de campagne, installé avec elle dans un modeste presbytère.

Cependant, M. de Guérin, voulant pour son fils des études plus élevées que celles du séminaire et plus en harmonie avec ses aptitudes,

s'imposa de grands sacrifices, il l'envoya à Paris, au collège Stanislas, alors rendez-vous de la jeunesse aristocratique.

L'écolier dut une fois de plus dire adieu à sa sœur chérie.

Eugénie vient d'avoir vingt ans, elle est délicieusement bonne et charmante. Lamartine, qui la connut et apprécia si fort son talent simple et naturel, a dit d'elle : « Elle n'était pas jolie, selon le vulgaire, bien que les yeux où se reflète le génie, la bouche où s'épanouit la bonté, le contour harmonieux et délicat du visage qui encadre le caractère, les cheveux, grâce de la figure, la taille svelte et souple qui fait ressortir les formes du corps, la vivacité de la démarche qui transporte la personne avec la rapidité de la pensée, fissent de cet ensemble un aspect très agréable. »

Les robes de la jeune fille étaient d'une extrême simplicité ; pour tout bijou, elle portait une petite croix d'or, son attitude était réservée et modeste comme il convient à une chrétienne pure comme un ange. « J'aurais voulu être belle, a-t-elle dit, je ne rêvais que beauté parce que maman m'aurait aimée davantage. Grâce à Dieu, cet enfantillage a passé

et je n'en envie plus d'autre beauté que celle de l'âme.

Dans le monde, pourtant, la sobriété de sa toilette ne servait qu'à accuser davantage sa distinction native de patricienne, et non seulement Eugénie ne fut pas déplacée dans les châteaux et dans les salons de sa province, mais nous verrons plus loin combien elle fut appréciée dans le noble faubourg où, chaque fois qu'elle vint à Paris, elle fut accueillie et fêtée comme une reine. Mais, si son charme lui faisait la meilleure place dans la société, elle n'aimait pas le monde. « Je viens d'essayer du monde, décidément le monde m'ennuie, l'esprit qu'on y rencontre n'est pas de mon goût. Je n'y puis prendre part, aussi je puis dire comme Esther, je crois, qu'au milieu de la foule et des divertissements, je ne laisse pas de me trouver seule. Savez-vous où je me plais, dans quel monde ? — A l'église ! là, je me sens chez moi. Toute ma vie j'ai préféré une chapelle à un salon, les anges aux hommes et ce parler intérieur avec Dieu à celui qui bruit au dehors. On n'est pas en solitude, on n'est pas élevé en plein air, près de la croix, pour sentir comme les autres. Rien ne m'est venu de là, ce n'est pas la peine ni mon vouloir de me tourner de ce côté. »

Ce qu'Eugénie aimait après Dieu et après Maurice, c'était cette terre du Cayla où elle était née, ces bois délicieux, ces bergers qu'elle aimait longuement causer.

Des types dont elle précisait le caractère : La Vialarette avec son heurt de sabots, Rose Dreuil qui sait méditer et a tant d'esprit sur le chapelet, Françoise Gaillard et sa fille Jacquette si recueillies à l'église, le petit Pié-iril et le petit Antoine dont les cheveux sont si blonds qu'elle voudrait les baiser, sa chienne Trilby, tout ce qu'elle aime enfin et qu'elle a célébré dans cette poésie charmante :

Enfant, j'aimais les fleurs, les oiseaux, la parure.
Oui, lorsque sur mon front tombaient de blonds anneaux
J'aimais à contempler ma petite figure
Dans le miroir des eaux.

J'aimais d'errer, pareille à la biche légère,
De la prairie au bois, des coteaux au vallon.
J'aimais à détacher, pour le rendre à sa mère
L'agneau pris au buisson.

J'aimais à recueillir comme autant d'étincelles
Les vers luisants sur l'herbe attirant tous les yeux
J'aimais à voir passer ainsi que des nacelles
Les astres dans les cieux.

J'aimais de l'arc-en-ciel la sphère éblouissante,
Posant ses pieds du pôle aux monts Pyrénéens
J'aimais les beaux récits, Trilby, la fée Organte
Et des petits enfants les joyeux entretiens.

J'aimais tout chant, tout bruit, toute voix d'innocence.
 Oiseau, nuage, en ceux que je voyais passer
 J'aimais tout, la nature était joutjou d'enfance.
 Dieu, pensais-je, étoilait le ciel pour m'amuser.

Joyeuse comme l'hirondelle
 J'épandais ma joie à l'entour
 Et sans l'avoir mieux appris qu'elle
 Je chantais tout le long du jour.

Je chantais amour et louange
 A tout objet aimant ou beau.
 A ma mère, disant qu'un ange
 Veillait riant sur mon berceau.

Ah ! quand je la voyais sourire,
 Elle était cet ange enchanteur
 D'où me venait grâces et rire
 Où je puisais chants et bonheur.

Chants et bonheur avec ma mère
S'en allèrent en un cercueil
 Et je n'aurai rien sur la terre
 Rien que la prière et le deuil.

Mais si la mort de sa mère adorée avait glacé le sourire sur ses lèvres d'enfant, si, comme elle le dit si bien, il n'y a plus place en son cœur que pour la prière et le deuil, et si son amour pour Maurice fut encore une nouvelle façon de chérir l'ange disparu, elle aimait encore d'une façon toute particulière son père qui ressentait de son côté pour elle une prédilection marquée.

M. de Guérin comprenait tout ce que valait

l'âme délicate de sa fille et il avait pour Eugénie une tendresse admirative. La jeune fille, elle, avait en son père une confiance absolue, complète; et voici le joli tableau qu'elle trace de l'intimité du foyer.

« Placé mon front sur les mains de mon père, posées sur mes genoux. Oh ! le doux oreiller, tout mon cœur s'est porté à ma tête, dans ce repos pour en jouir.

» Mon père est bon, d'une bonté tendre, ardente et pour ainsi dire amoureuse, comme on dit de la bonté divine et il se fait aimer avec abandon, je ne lui cache que ce qui pourrait le peiner (1). »

Et voici comment Eugénie achève de nous révéler sa tendresse pour M. de Guérin. « Le bon père aurait peut-être quelque souci de ce qui me vient parfois dans l'âme. Un air triste lui semblerait un chagrin. Cachons-lui ces petits nuages. Il n'est pas bon qu'il les voie et qu'il connaisse de moi autre chose que le côté calme, serein. Une jeune fille doit être douce à son père, nous leur devons être à peu près ce que les anges sont à Dieu. »

Eugénie était adorée par son père, par

(1) Journal.

Maurice, par Erambert, son autre frère, et par Marie, sa sœur, elle était l'ange du foyer, précieuse à tous, elle jouissait en outre dans le pays d'une popularité extraordinaire. Tous les paysans se découvraient sur son passage, ils venaient la consulter, l'appeler auprès des nécessiteux, des infirmes et des malades. Dans les chaumières d'alentour, elle était la consolatrice des plus misérables, et, quand avec sa douce éloquence elle parlait de Dieu, ces braves gens croyaient voir un ange descendre du ciel pour les secourir.

Cependant, Maurice continuait ses études. Nous savons par Eugénie qu'il demeura cinq années à Stanislas sans revenir au Cayla : « J'eus pendant ce temps-là, dit-elle, communication des développements et impressions de son âme, et de cette mélancolie profonde qui semblait lui donner le sentiment confus des choses à venir. »

Il semble bien que le frère ait, sinon oublié, du moins négligé la sœur pendant ce long temps, car le *cahier vert* de Maurice contient à ce sujet une phrase de regret, véritable mea-culpa.

« Ma chère Eugénie, dit Maurice, les lignes que je vais écrire vont t'étonner. Sans doute, la conduite que j'ai tenue envers toi, jusqu'à

présent, ne présageait rien de semblable à ce que tu vas lire, mais sois persuadée que je te parle sincèrement. Ta surprise sera, je crois, agréable. Jusqu'ici, je t'ai témoigné peu de confiance. Mais pourquoi, diras-tu ? La raison n'en est pas dans mon cœur. Malheur à moi ! s'il avait conçu le moindre éloignement pour toi. C'est la légèreté de l'âge. Me voici arrivé à l'âge où l'enfance n'est plus pour moi qu'un songe, toutes les illusions de la vie ont disparu et de tristes réalités ont pris leur place, c'est alors qu'on ne se suffit plus à soi-même. C'est alors que l'homme qui pâlit d'effroi a besoin d'un appui, d'un bras secourable qui le soutienne dans les terribles épreuves qu'il va subir. Ce besoin s'est manifesté à moi aussitôt que, jetant un regard sur l'avenir, je me suis vu seul, prêt à affronter tant de dangers. Alors, mon cœur t'a nommée aussitôt et peut-on, en effet, trouver un meilleur ami qu'une sœur telle que toi ? Veuille donc désormais être ma confidente et m'aider de tes conseils et de ton amitié, tu es seule de toute la famille dont le caractère est le plus conforme au mien. Je te tracerai l'histoire de mon cœur, je t'invite à me faire part aussi de ce qui se passe en toi.»

Le 7 janvier 1329, il s'exprime encore de la sorte au sujet de leur fraternité d'âme. « Quelle source de bonheur et de jouissance pour nous deux, que de choses n'aurons-nous pas à nous dire ! Oh ! qu'ils seront doux ces enchantements de nos cœurs qui se déchargeront l'un dans l'autre, des ennuis, des réflexions, des tristesses qui naissent et meurent avec chaque jour. Aussi, dis-moi l'état habituel de ton âme, c'est-à-dire quel est l'objet ordinaire de tes méditations. Que penses-tu de la vie, où places-tu tes plaisirs et tes jouissances ? Enfin, si je mérite ta confiance, peins-moi ton cœur tel qu'il est. J'attends la réponse avec impatience, il y a eu un temps où tu gourmandais ma paresse, mais je deviens pressant à mon tour, car il faut nous écrire un peu plus souvent que nous ne l'avons fait jusqu'ici. »

Ces négligences, que Maurice avoue, avaient fait beaucoup de peine à Eugénie, malgré la dévotion méticuleuse qui occupait ses instants, elles avaient amené dans son âme une inquiétude dont elle ne pouvait s'affranchir contre laquelle elle a lutté et qu'elle analyse si bien : « C'est une passion que la tristesse, écrit-elle, et qui consume, hélas, bien des vies, je regarde à peu près comme perdus ceux qu'elle possède. Faut-

il remplir un devoir ? Impossible ! Ce sont des hommes tristes, ne leur demandez rien, ni pour Dieu ni pour eux, même ce que leur humeur voudra ! »

Pour lutter contre la tristesse, il n'y a d'autre remède que la prière. « Dieu sait seul vous donner la joie dans cette lutte terrible et tout petit qu'on soit, avec son aide, on tient enfin le géant sous ses genoux, mais pour cela il faut prier, beaucoup prier, et, comme nous a appris Jésus-Christ, nous écrier : Notre Père ! »

Voilà le remède ! et quand la prière ne suffit pas, il faut aller se jeter aux pieds du prêtre : « J'ai trouvé dans les paroles du prêtre un secours inespéré, un calme, un baume religieux, qui m'a fait sentir la foi dans ce qu'elle a de plus naïf et de plus fort, la puissance de consolation. Aux uns, il faut les menaces, aux autres les espérances, à moi il me faut l'amour, l'amour de Dieu unique véritable. Dès qu'on me remet là, je cesse de souffrir de souffrance désespérée, le prêtre a connaissance du cœur et des angoisses de l'âme et des tristesses jusqu'à la mort et il vous soutient, cet ange. »

Mais après tant de peines, tant de chagrins, les jours heureux allaient renaître. Les études

de Maurice sont achevées, il s'apprête enfin à retourner au Cayla.

Maurice écrit à Eugénie pour la prévenir de l'heureux événement : « Bientôt, je reverrai ma solitude chérie et ce sera, je l'espère, pour ne plus la quitter. Papa doit t'avoir communiqué ses propos sur moi. Oh ! qu'il s'est bien rencontré avec mon cœur ! Oh ! quel bonheur de goûter la douceur d'une réunion si désirée après une longue absence ! »

Eugénie, radieuse depuis la bonne nouvelle, trotte, s'agite, prépare tout pour recevoir chaudement, tendrement, l'hôte tant désiré, son enfant, son frère bien-aimé. Elle dispose sa chambre, à côté de la sienne, y place les livres les plus aimés du jeune homme, aère largement, parfume de lavande tout ce que doit toucher Maurice. Elle veille au cellier, choisit le plus vieux vin, destine au sacrifice ses volailles les plus grasses, cueille les meilleurs fruits et enfin le jour tant espéré luit ; l'heure approche et Eugénie, précédée de son chien Trilby, part au-devant du frère chéri qui revient après cinq longues années d'absence. Le voici ! elle le serre en pleurant sur sa poitrine.

A cet âge, après une longue absence, les

âmes vibrent moins d'accord, on s'est fait à l'isolement, il existe un moment de gêne, on se trouve étrangers. Eh bien non ! ces cœurs, ces esprits se confondaient comme autrefois de la façon la plus absolue. Cependant, Eugénie étudiait attentivement les changements survenus dans l'âme de son frère et elle était effrayée de trouver cette âme déjà si cruellement atteinte de pessimisme ; dans son journal, on retrouve ces lignes significatives : « Quand il revint à la fin des classes, je le retrouvai tout empreint de tristesse. Rien ne lui plaisait, que les promenades qu'il remplissait d'épanchements de cœur et d'observations sur la nature. Il y a tel site au Cayla, tel arbre, tel point à l'horizon qu'il m'a rendus chers par l'attention qu'il leur a donnée. »

C'est dans une de ces promenades, quelques jours après son arrivée, que Maurice faillit, accidentellement, tuer sa sœur.

Voici comment se produisit cet événement qui aurait pu avoir des suites effroyables et dont Maurice, jusqu'à son dernier jour, ne voulut pas qu'on parlât, tant ce souvenir l'émouvait.

Sorti avec Eugénie, Maurice avait pris un

fusil, et chemin faisant sa sœur le plaisantait sur ses instincts sanguinaires, sur sa mauvaise intention de répandre le sang innocent. Soudain, comme Maurice, venant de tirer sur un merle, rechargeait, puis désarmait son fusil, un coup partit si inopinément que la robe d'Eugénie en fut déchirée et toute fumante. Terrifiés et brisés d'émotion, tous deux rentrèrent précipitamment au château. On cacha l'accident à M. de Guérin, et Maurice écrivait le soir même :

« Oh ! ma sœur, que je te suis donc fatal, ce n'est pas assez de faire si souvent couler tes larmes, j'ai manqué te donner la mort. J'ai manqué t'immoler dans ces bois comme la colombe. Maudit chasseur ! Maudite soit l'arme perfide et meurtrière, je l'ai jetée pour jamais loin de moi. Jamais la main de ton frère ne touchera un fusil. Comment le plomb mortel est-il parti et comment n'a-t-il fait que déchirer ta robe sans t'atteindre ? Dieu t'a préservée ! Sans ce prodige, il y aurait eu deux tombes, chère sœur, car je ne t'aurais pas survécu. »

Cependant, après quelques jours d'intimité, cœur contre cœur, Maurice avait avoué à sa sœur qu'il ne se sentait plus la vocation d'être

prêtre et qu'il avait renoncé définitivement au sacerdoce. Cette nouvelle affecta beaucoup Eugénie, c'était son rêve le plus doux qui s'envolait, elle avait toujours espéré vivre avec son frère dans le presbytère où elle le voyait curé de campagne et où elle l'aidait à faire le bien ! Il aurait été son soutien, son confident, son confesseur !

« Dieu seul peut apaiser les troubles de l'âme. Si tu t'étais fait prêtre, tu saurais cela. Je t'aurais demandé conseil, mais je ne puis rien dire à Maurice. Ah ! pauvre ami, que je regrette, que je voudrais passer de la confiance du cœur à celle de l'âme, il y aurait dans cette ouverture quelque chose de bien spirituellement doux. La mère de saint François de Sales se confessait à son fils, ses sœurs se sont confessées à leur frère. Il est beau de voir la nature se perdre ainsi dans la grâce. »

Eugénie, malgré ses regrets vifs de la décision prise, était cependant rassurée sur la foi de son frère et sur ses habitudes religieuses. « Il avait renoncé à l'état ecclésiastique, dit-elle, sans perdre ses tendances religieuses, il était même si pieux qu'on l'appelait dans le pays le jeune saint. »

Dans l'idée de M. de Guérin, Maurice devait

rester au Cayla et s'occuper de la terre, et Eugénie, heureuse de le garder près d'elle, ne pensait plus qu'à la joie de vivre comme par le passé.

Depuis trois mois à peine, Maurice était au Cayla, et dans cette intimité charmante, dans ce contact continu avec la nature, la gaiété lui était revenue, ses préoccupations, son pessimisme s'effaçaient peu à peu. Soudain, M. de Guérin changea ses vues. Erambert, le frère aîné, suffisait pour les soins de la propriété, Maurice pouvait, en raison de son intelligence et de son savoir, jouer un rôle important, il eut été dommage de l'enterrer inutilement dans cette campagne; il fut donc décidé que Maurice ferait son droit à Paris.

L'émoi du jeune homme fut grand, mais les craintes d'Eugénie furent terribles, elle redoutait justement de voir son frère retomber dans cette sorte de maladie noire, de désespérance dont elle avait eu tant de peine à le délivrer.

Maurice, qui se plaisait à l'idée de cette vie du Cayla où il passa ses jours comme une plante ou comme un arbre, ne fit pas entendre une plainte contre ce nouvel exil. Le chef de la famille avait parlé, il ne vint pas à la pensée du fils de discuter cette décision, le cœur navré, il obéit sans murmurer.

Eugénie ne sut pas dissimuler sa douleur ni retenir ses larmes, elle trembla pour cette santé chétive que les brumes de Paris allaient attaquer, elle trembla plus encore pour cette âme dont elle connaissait le penchant à cette mélancolie, qu'elle avait combattue depuis l'enfance.

Plus que jamais, ce mal redoutable n'allait-il pas le reprendre, le posséder, le ruiner ? Et sa foi ! ce seul bien précieux pour Eugénie, n'allait-elle pas être en péril dans ce Paris qui avait dévoré tant de jeunes croyances ? Avec douleur, elle repassait dans son esprit prévenu ces crimes effroyables dont Paris avait la spécialité. C'étaient des jeunes gens pieux et chrétiens, dont la grande ville avait fait des impies, des enfants probes et chastes rapidement devenus des débauchés, d'honnêtes gens devenus méprisables. Comme elle la haïssait cette immense ville, ce monstre qui dévorait les jeunes, après avoir flétri leur corps et tué leur âme ! Mais Eugénie savait que les décisions de son père étaient irrévocables, si elle ne put retenir ses larmes, elle ne se permit aucune observation.

Le frère et la sœur durent donc se séparer encore, mais, en se quittant, ils se promirent,

cette fois, de ne plus cesser d'être en correspondance. Dès son arrivée à Paris, Maurice écrit à sa sœur et lui donne des détails sur sa vie, sur ses lectures, sur son travail. « Tu sais que j'ai une chambre, une fort jolie chambre où j'ai mon lit, mon feu et mes livres et nul ne vient troubler le secret du sanctuaire. A présent, par exemple, je suis dans un de mes plus doux moments ; il est huit heures et demie du soir, il fait froid dehors et un bon feu brûle dans ma cheminée (la pensée des pauvres me gâte souvent ce plaisir), ma petite table est posée à côté et je m'entretiens délicieusement avec toi. »

De le voir si sage, si épris des belles choses, si amoureux d'art et de poésie, console et rassure un peu sa sœur sur les dangers que courent sa vertu et sa santé. Mais voici de nouvelles angoisses : un jour arrive au Cayla une effrayante nouvelle, Paris est en pleine révolution, Charles X vient de dissoudre le Parlement et de suspendre la liberté de la presse, le peuple se soulève. Eugénie est tremblante d'effroi.

Maurice est royaliste, il est fidèle certainement à son roi, donc il doit être en danger, il va se faire tuer, et elle lui écrit d'être pru-

dent, de se conserver pour ceux qui l'aiment. Les nouvelles les plus graves arrivent de la capitale, elles relatent les journées du 27, du 28 et du 29 juillet, le duc d'Orléans est nommé lieutenant-général du royaume, le Roi abdique.

Au Cayla, on s'indigne, on pleure sur l'exil de la famille royale, on fait des vœux pour le duc de Bordeaux mais, par-dessus tout, on craint pour Maurice et on lui adresse lettre sur lettre, enfin, à son tour, le jeune homme répond. Avec toute la jeunesse catholique de Paris, il fait l'opposition la plus violente au nouveau gouvernement :

« Je garde au duc de Bordeaux, écrit-il, toute l'affection que l'on doit à la race qu'il représente, car je ne suis pas de ceux qui voient dans les Bourbons le type de la tyrannie, je ne vois en eux que le type de la bonté. » Il faut voir avec quel enthousiasme il parle du fameux procès de MM. de Kergorlay et Lamennais. « Vous avez dû, comme nous, être ravis d'admiration par cet admirable comte de Kergorlay ! Qu'il était beau lorsqu'il jugeait ses juges et leur faisait baisser la tête !

» Tout l'auditoire a frémi de son intrépidité

et une rumeur sourde a couru parmi ces pairs et dans les tribunes quand il a prononcé ces admirables paroles : « Y a-t-il quelqu'un ici » qui puisse dire qu'il ignore sur qui le choix du peuple serait tombé si l'on eût donné à choisir entre Henri Dieudonné et le fils du Régicide ? » Si le gouvernement, ajoutait-il, gagne encore trois ou quatre procès comme celui-là, il est perdu. Quelle prodigieuse imprudence d'aller mettre en discussion devant les tribunaux son origine et ses droits et s'en prendre à des hommes comme M. de Kergorlay et M. de Lamennais qui va comparaître bientôt sur les banquettes de la Cour d'assises. Le procès de M. Kergorlay a été celui des royalistes, celui de M. de Lamennais sera celui des catholiques. »

En même temps, Maurice rassurait les siens, il promettait d'obéir aux objurgations paternelles et d'être aussi prudent qu'on le lui demandait.

Cependant, après cette période d'agitation, le calme se fit, Maurice reprit le cours de ses études dans sa chambrette, deux années s'écoulèrent ainsi.

Au commencement de l'été 1831, M. de Guérin rappela son fils au Cayla pour y passer

les vacances ; la joie d'Eugénie et de Maurice fut douce, comme autrefois ils lurent ensemble les nouveaux livres et dans de grandes promenades autour du Cayla se donnèrent à la nature.

Ils passèrent une bonne part des vacances dans la famille de Bayne, liée avec la leur.

M^{lle} Louise de Bayne était une amie de M^{lle} de Guérin et Maurice connaissait les qualités de cette aimable et pieuse jeune fille et les appréciait.

Les vacances touchaient à leur fin. Maurice dut quitter le Cayla pour aller à Paris reprendre ses études. Eugénie se montra plus calme, elle redoutait moins Paris pour son frère qui, au point de vue religieux, était resté ferme dans ses croyances. En partant au commencement de l'automne 1831, le jeune homme emportait, attachée à son cou, une petite croix d'or qu'Eugénie l'avait prié de porter comme un talisman.

Malgré sa résignation, Eugénie souffrit de son isolement.

« Que le temps est long quand on s'ennuie ! écrivait-elle à Maurice trois jours après son départ. Y a-t-il trois ans ou trois jours que tu es parti, mon cher Maurice ? Pour moi, je

n'en sais rien, car tout ce que je sais c'est que je m'ennuie à mourir. Mais, mon Dieu, que tu es loin maintenant, tu roules, roules toujours plus loin. J'ai peur que tu verses et je te recommande à *la petite croix*. J'ai grande confiance qu'elle te protégera de toute mauvaise rencontre Sois-lui dévot comme tu me l'as promis et je serai tranquille. »

Maurice reprit à Paris ses études, mais l'histoire, la poésie, la philosophie ou la religion lui plaisaient plus que le droit. « J'ai repris le Code par pudeur, et pour qu'il ne fût pas dit que j'avais reculé devant un livre et encore je ne sais pas si, dans quelque moment de dépit, je ne le repousserai pas pour toujours. » Il écrit encore à sa sœur : « Nous sommes brouillé de nouveau avec le Code, et cette fois-ci, profitant de la loi du divorce, nous avons solennellement et pour jamais divorcé. »

A partir de ce moment, il s'essaye à écrire dans la *Revue européenne*, même dans le *Courrier de l'Europe*, journal dont les idées étaient à peu près celles de l'*Avenir*, le fameux organe de M. de Lamennais.

Maurice a trouvé sa voie, il écrit avec joie et il rêve de devenir un écrivain illustre, les

doctrines de Lamennais le remplissent d'enthousiasme.

Au Cayla, on l'encourage à aller de l'avant et la lettre suivante atteste combien la famille de Guérin voyait avec plaisir Maurice se consacrer aux lettres.

... « Une charmante prophétesse vient de me prédire que je serai dans peu de temps consolée de ton absence.

» Si elle croit que je t'oublierai, elle est faux prophète.

» Que veut-elle donc dire? Que tu reviendras? Mais c'est si loin, ce retour! Que tu m'écriras, cela console bien, mais pas tout à fait. Voici, voici, oui, tu m'écriras, mais ce sera imprimé, doré, relié. Te voilà auteur, te voilà riche de gloire et me voilà à Paris, c'est là aussi ce qu'elle a voulu dire; elle sait ce que je veux, cette vénérable petite sorcière, et elle ne voudrait pas m'annoncer des malheurs. J'accepte l'augure que ta lettre vient me confirmer. Tu es enfin lancé dans la carrière, loin, bien loin de ce Code qui te pesait comme le mont Atlas. Papa est content de ta détermination... (1).

(1) Lettres d'Eugénie.

» Nous avons vu aujourd'hui M. Bories qui va s'abonner avec papa au *Courrier de l'Europe*. Il me tarde bien de t'y voir. Cela nous dédommagera de l'*Avenir*, mais nous y reviendrons vite dès qu'il reparaitra, car on ne doute pas que nos *pèlerins ne reviennent bientôt bénis et triomphants*.

» C'est une démarche, d'ailleurs, qui ne peut avoir que d'heureux résultats, quels qu'ils soient : si le Pape approuve, voilà l'*Avenir* au pinacle, s'il condamne, chose impossible (dit-on), la défaite de Lamennais sera pour lui un triomphe comme celle de Fénelon, car qui doute qu'il ne se soumette... »

Cette lettre atteste que la sœur, tout autant que le père, s'était laissée séduire par les théories de Lamennais et qu'ils attendaient aussi passionnément l'un que l'autre la décision de la cour de Rome.

Maurice apprenait bientôt que M. de Lamennais, désapprouvé par le Pape, s'était retiré dans la retraite de la Chênaie et, d'accord avec quelques amis, il prenait la résolution de suivre le grand homme dans sa solitude, et le jeune homme venait au Cayla solliciter l'autorisation d'agir ainsi.

Loin de le détourner de cet acte inconsidéré,

tous le louèrent et l'encouragèrent à y persévérer. Maurice abandonna donc au plus vite le Cayla pour aller se plonger dans la solitude de la Chênaie qu'Eugénie pensait favorable au recueillement d'une âme chrétienne.

CHAPITRE IV

MAURICE A LA CHÊNAIE ESPOIRS ET CRAINTES D'EUGÉNIE

Les premières impressions de Maurice. — Il s'engage par des vœux à la communauté. — Lamennais se sépare de Rome. — Maurice s'enfuit chez M. de la Morvonnais. — Douleur d'Eugénie. — Ses prières pour ramener à Dieu le frère infidèle.

Au moment où Maurice parvenait à la Chênaie, Lacordaire en partait furtivement sans dire adieu au maître.

En effet, à l'heure où le monde entier témoignait son admiration pour l'humilité du grand homme, il se disposait à se révolter contre Rome et Lacordaire avait, à certains symptômes, deviné l'orage qui grondait dans son âme irritée.

En parlant du dénouement de ce douloureux drame, le célèbre dominicain a dit : « La Chênaie avait repris son caractère accoutumé, mélangé à la fois de solitude, d'animation et si les bois avaient les mêmes silences et les mêmes tempêtes, si le ciel de l'Armorique n'était pas changé, il n'en était pas ainsi du cœur du maître ; la blessure y était vivante et le glaive s'y retournait chaque jour. Des nuages terribles passaient et repassaient sur ce point déshérité de la paix, des paroles entrecoupées et menaçantes sortaient de cette bouche qui avait exprimé l'onction de l'Évangile. Il me semblait parfois que je voyais Saül, mais nul de nous n'avait la harpe de David pour calmer ces soudaines irruptions de l'esprit mauvais. »

Le pauvre Maurice, en pénétrant de façon si inopportune à la Chênaie, y venait chercher le repos pour son âme inquiète, c'est avec la volonté ferme de se libérer du doute, d'affermir sa foi chancelante déjà, qu'il arrivait près de l'homme qui s'appêtait à rompre avec le Saint-Siège.

Lamennais était encore entouré de MM. Gerbet, Rohrbacher, de Coux, de Cazalès et de Montalembert. Au nombre de ses disciples,

on pouvait citer Elie de Kertanguy, Eugène Boré, Ange Blaise, du Breil de Marzan.

Dès sa venue à la Chênaie, le frère d'Eugénie, dans toute l'ardeur d'un néophyte, écrit au Cayla pour faire savoir comment il a été accueilli :

« M. de Lamennais m'a reçu comme un bon père qu'il est, et moi je l'ai embrassé avec l'affection d'un enfant et une émotion dont vous devinez la cause. Le lendemain, j'ai commencé une petite retraite de trois jours que j'achève aujourd'hui, j'avais besoin de cette eau lustrale. »

L'âme de Maurice, si inquiète, si tourmentée, si souffrante à Paris, goûte une joie indécible dans la solitude des bois et dans la pleine campagne bretonne :

« Me voici acclimaté au désert, ma chère Eugénie, mes habitudes se sont pliées à ma nouvelle vie et mes yeux se sont familiarisés avec les landes épineuses et les forêts couleur de muraille. La Chênaie est vraiment une solitude parmi les solitudes et l'on peut dire à la lettre, sans faire de phrases, que l'on n'y entend que les sifflements du vent à travers les bois et qu'on n'y voit passer que des nuages. »

« Sorte d'oasis au milieu des steppes de la

Bretagne, écrit-il encore, devant le château s'étend un vaste jardin coupé par une terrasse plantée de tilleuls, avec une toute petite chapelle au fond. A l'orient, et à quelques pas du château dort un petit étang, entre deux bois peuplés d'oiseaux dans la belle saison, et puis, à droite et à gauche, de tous côtés, des bois, des bois, partout des bois. C'est triste maintenant que tout est dépouillé, mais au retour du printemps, le ciel se hausse, les bois reprennent vie et tout sera charmant. »

Dans une autre lettre, il se félicite d'avoir retrouvé la quiétude : « Ici, l'imagination est libre de toute préoccupation extérieure et le cœur et l'âme y gagnent beaucoup. C'est vraiment ici qu'il faut venir quand on veut se réfugier dans l'étude et dans le Seigneur. »

Eugénie ne se doute pas de la catastrophe imminente ! Toute à la joie de voir rentrer le frère bien-aimé dans les habitudes d'autrefois, dans l'assiduité aux offices, dans la prière, elle exulte, elle est radieuse :

« Quel torrent de foi et de lumière inondent dans la solitude de la Chênaie ! L'admirable pays que la Bretagne par sa foi et par ses génies ! Que tes lettres datées de là me font plaisir, que j'ai de joie, Maurice, de te savoir

sur cette terre forte, de te voir vivre du même air qu'ont respiré Duguesclin, Chateaubriand, Lamennais. L'âme doit grandir dans une telle atmosphère. »

Si Maurice se plaisait à vivre dans ce milieu cultivé et dans cette nature merveilleuse, il n'avait aucun goût pour la science philosophique :

« Je craindrais le vertige et d'ailleurs je n'ai pas l'âme assez austère pour m'enfermer dans les abstractions. J'ai besoin du grand air, j'aime à voir le soleil et les fleurs. Aussi, ferai-je comme le plongeur qui pêche les perles, je remonterai emportant mon trésor et l'imagination en fera son profit (1). »

Malgré ce penchant invincible pour la nature, Maurice alors s'était rattaché aux pratiques religieuses, grâce à la régularité d'une vie presque monacale et, vers la fin de l'année 1833, au sortir d'une retraite et d'une neuvaine conseillées par Eugénie, Maurice triomphait de ses incertitudes et s'engageait par des vœux à la communauté de la Chênaie.

Rien ne peut exprimer le ravissement d'Eugénie, son rêve de toute la vie s'accomplissait, son frère bien-aimé consacrait sa vie au Sei-

(1) Cahier vert.

gneur, et aucun trésor, aucun honneur n'était comparable à celui-là pour la pieuse vierge.

Son triomphe fut court ; un mois après la profession de Maurice, Lamennais se séparait brutalement de l'Eglise et se précipitait dans le gouffre sans fin du désespoir et de la révolte, le noviciat dans lequel Maurice venait d'entrer était transporté, par l'autorité ecclésiastique, à Ploërmel.

Maurice fut frappé de la foudre, en quittant M. de Lamennais, il balbutia : « J'ai embrassé en sanglotant un homme que j'aime de cette affection ardente, qui ne ressemble à aucune autre. Il m'a mené neuf mois durant, au bout desquels le fatal carrefour s'est rencontré. L'habitude de vivre avec lui faisait que je ne prenais pas garde à ce qui se passait dans mon âme. Mais, depuis que je ne le vois plus, j'y ai trouvé comme un grand déchirement, je pleurerai sur lui et sur ceux qui lui font du mal. »

Hélas, sans Eugénie, qui veillait sur l'âme de son enfant, Guérin était bien irrémédiablement perdu ; lié d'une façon trop étroite au maître, il subissait forcément sa redoutable influence dans les jours d'orage. Repris de tous ses doutes, égaré contre Rome par La-

mennais, il s'enfuyait du cloître et n'osant regagner immédiatement le Cayla il allait demander asile à son ami de La Morvonnais au Val d'Arguenon, près de Saint-Malo. Eugénie apprit à la fois la chute du titan et la rentrée dans le monde de son malheureux frère. Les cruelles alarmes de la chrétienne sont éloquemment exprimées dans la lettre suivante qu'elle adresse le 23 décembre, à Louise de Bayne, son amie préférée.

Le jour de saint Jean.

« Ce matin, au soleil levant, nous étions dans les chemins d'Andillac, allant entendre la messe du saint évangéliste, pour notre saint papa car je puis dire que Louise et moi nous aurons un père au ciel. Vous rappelez-vous le mot de M. Guyon : « Il ira au ciel droit comme » un cierge ? » Ce cierge m'a beaucoup frappée et je le prends pour une bulle de canonisation. M. Bories me disait hier en parlant de M. de Bayne : « C'est un homme d'une foi » ferme comme une roche ; je ne suis pas surpris » qu'il dise que le pape a raison. » Nous parlions de M. de Lamennais, et M. de Bayne se trouva là comme une page après l'autre. Nous sommes comme lui, tout à fait du côté de Rome.

» Tout le monde nous questionne comme si

nous savions ce qui se fait et se fera, et bien sûr tout le monde en sait autant puisque les journaux ont rendu ces affaires publiques. Je me trouvais chez M^{me} de C^{***}, un soir qu'on parlait chaudement de tout cela, d'après un article de la *Gazette*. A peine fut-il lu qu'on entendit de tous côtés : « Que dira maintenant » M. de Bayne ? — Messieurs, il dira comme » Rome — Que fera votre frère ? Où est-il ? » Je n'en savais rien encore, ni maintenant, et ce n'est pas pour moi une petite peine que cette incertitude. Tout ce que nous savons c'est qu'il n'est plus à la Chênaie ; il nous a écrit de chez M. de La Morvonnais, un de ses amis de Bretagne, qu'il partirait sous peu pour Paris ou pour le Cayla. Depuis, chaque cavalier que je vois de loin me semble Maurice, et le cœur me bat, mais ce n'est pas de plaisir tout à fait. Vous le comprenez bien, ma chère amie et avec quelle peine j'embrasserais un hérétique. Dieu me préserve de voir cela et même de le penser. Mais les jeunes gens se laissent si aisément séduire par tout ce qui est nouveau et brillant ; et puis comment échapper à l'influence entraînant et si puissante de M. de Lamennais quand on le voit et l'entend ?

» Dieu veuille lui ouvrir les yeux et lui donner la vertu qui manqua à l'ange rebelle, l'humilité et l'obéissance. »

On le voit, la douleur d'Eugénie est profonde, le danger que court l'âme de son frère la remplit d'effroi, ses larmes coulent, ses prières ardentes implorent le ciel pour voir ce frère bien-aimé revenir aux croyances de la jeunesse et se montrer respectueux des décisions pontificales. En janvier 1835, elle écrit à M^{lle} de Bayne la lettre suivante qui doit être citée presque toute entière... :

« M^{me} de La Morvonnais a été longtemps malade, ce qui l'a empêchée de m'écrire. Elle me parle de M. de Lamennais qu'elle est allée voir. « Jamais, dit-elle, il ne parut plus gai, » plus aimable. » Il leur fit suivre tous les sentiers que ses disciples lui avaient tracés le long des bois, au bord des étangs ; chaque arbre, chaque brin d'herbe fut pour lui le sujet d'une grande pensée ou d'un souvenir. Il voulut aussi leur montrer le lieu choisi pour sa tombe auprès de la petite chapelle. « En' » le voyant si chétif, me dit-elle, on tremblait » à l'idée qu'un rien pouvait le mettre au lieu » qu'il marquait si gaiement. » Il est là seul, avec un de ses élèves qui ne l'a pas aban-

donné. Il s'occupe uniquement de son grand ouvrage sur la philosophie qu'il doit publier dans deux ans, ouvrage dont on espère un grand bien. « Dieu le veuille ! » C'est la seule réflexion qu'ajoute la voyageuse de la Chênaie.

» J'aurais aimé qu'elle me dit autre chose, qu'elle eut trouvé le pauvre égaré moins riant. Mon Dieu ! avoir les foudres de l'Église sur la tête et sourire et dire : « Jamais je ne fus plus content ! » Cela fait mal, grand mal à savoir. Jamais nous ne le verrons revenir. Cependant tous ses amis l'abandonnent. Voilà M. de Montalembert qui vient de publier son adhésion à l'Encyclique. *J'ai une peire à ce sujet, je crains que Maurice n'ait pas encore ouvert les yeux. Il serait malheureux qu'avec ses bonnes qualités, il se fourrât dans l'erreur. Celles de l'esprit sont fatales, plus dangereuses encore que celles du cœur. Que Dieu nous préserve de toutes et nous maintienne dans la bonne voie. Il y a mille façons d'errer, mille occasions de chute qui doivent nous faire tenir sur nos gardes, car, hélas, nous sommes si faibles ! Un rien nous incline comme un brin d'herbe. Pauvre cœur humain ! tombant toujours de quelque côté : tantôt c'est la tristesse, tantôt c'est la joie, tantôt le*

monde, tantôt la solitude, tout a ses dangers et la vie chrétienne se passe en alarmes (1). »

Maurice écrivait toujours à sa sœur, mais malgré l'insistance pressante d'Eugénie, il se taisait absolument sur Lamennais, alors elle lui disait : « ... n'oublie pas la Chênaie, si tu en sais quelque chose ; crois-tu que je l'ai en oubli ? Oh ! non mais je ne pense jamais à l'ange déchu qu'avec un quelque chose au cœur que je ne peux exprimer. Dis-nous ce qu'il fait. Par ici on dit qu'il *grogne* contre Rome dans sa solitude et qu'il vient de publier sa philosophie... » C'était son livre fameux intitulé : *Paroles d'un croyant* que Lamennais venait de faire paraître et Maurice le 30 juin 1834 répondant seulement à son père sur une question d'Eugénie concernant ce livre, disait : « Eugénie me demande ce que je pense des *Paroles d'un croyant*. Je pense que c'est un livre d'avenir que les événements commenteront et que Dieu se chargera de justifier par les choses qu'il fera voir à nous, si nous vivons encore un peu, mais bien sûr à la postérité. »

(1) Lettres.

Alors plus d'illusion, cette âme est en perdition, et il faut qu'Eugénie l'arrache à l'esprit du mal.

Nous allons assister à une lutte courageuse, tenace, engagée contre l'enfer, c'est le sauvetage de cette âme chérie qui va préoccuper désormais la pensée de la pieuse fille, elle travaillera sans répit et cette énergique pêcheuse d'âme pourra s'endormir triomphante, elle aura rendu à la foi, et préparé à la mort cette âme qu'elle veut heureuse dans l'éternité. « Mon ami, écrit-elle à son frère, en lui demandant de prier, la prière qu'est-ce autre chose que l'amour, un amour au besoin, et qui demande à Dieu. Tu comprends cela mieux que moi. M. de Lamennais a dit là-dessus des choses divines qui t'auront pénétré, mais par malheur, il en dit d'autres maintenant qui ne te sont pas bonnes, son esprit d'indépendance me fait peur. Je ne comprends pas non plus que l'esprit de révolte et celui du christianisme puissent jamais faire alliance. Vit-on des révoltés chez les premiers chrétiens : La légion Thébaine, la légion fulminante ont-elles tiré l'épée ? Dieu et la liberté n'étaient donc pas compris par les martyrs comme M. de Lamennais les comprend. »

Vaines et éloquentes paroles, Maurice avait pris résolument parti pour Lamennais contre le Pape, après la condamnation même de l'apostat il osait écrire ces lignes : « C'est la défaite d'un grand homme qui a rendu sa plume comme les braves rendent leur épée, l'indignation dans le cœur et les larmes dans les yeux, pauvre M. Féli ! »

La douleur et l'inquiétude d'Eugénie ne faisaient que croître et ne pouvant plus contenir son chagrin elle adresse à Maurice ces mots si poignants :

« Oh ! il y a trois ans qui m'affligent, je voudrais les effacer de mes larmes. J'avais tout mis en toi comme une mère en son fils, j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin quand nous parlions de mes affections pour ton âme. Cette chère âme dans l'erreur ! Que j'ai demandé à Dieu son salut, pleuré, supplié ! »

Nous l'avons vu, c'est au Val de l'Arguenon qu'en fuyant le cloître, Maurice était allé demander asile à son ami Hippolyte de La Morvonnais, en attendant que des amis à Paris lui puissent trouver un emploi.

Il profita longuement et largement de cette

fraternelle hospitalité et il en parle ainsi :

« La Providence est pleine de bonté pour moi. De peur que le passage subit de l'air doux et tempéré de la vie religieuse à la zone torride du monde n'éprouvât trop mon âme Elle m'a amené dans une maison où sans être de la solitude on n'appartient pas encore au monde.

Et Maurice retrouve, dans les promenades quotidiennes, dans ce bain de nature dans lequel il se plonge, l'oubli de ses préoccupations et de son inquiétude, il fait des vers, des descriptions délicieuses, il peint le charme de la vie intérieure, de la solitude, il décrit les colères de l'Océan, et le *cahier vert*, surtout rempli à la Chênaie et au val, contient des pages magnifiques sur les impressions journalières de Maurice.

Mais ce n'est point du talent du frère que nous avons à parler ici, le *cahier vert* de Maurice, si remarquable soit-il, ne doit pas nous arrêter, c'est le journal d'Eugénie dont nous aurons à parler, et comme c'est l'œuvre la plus belle qui soit sortie des mains d'une femme, nous lui consacrerons un chapitre tout entier.

CHAPITRE V

LE JOURNAL

Sa beauté littéraire. — C'est le plus beau livre de ce temps. — La noblesse et la simplicité de son style. — La grandeur chrétienne. — Le journal est malheureusement incomplet. — Le but du journal est de ramener Maurice à la religion.

« Elle aimait le goût des roses mouillées et celui des prunes bleues, cette chrétienne avait le sentiment de la nature, son cœur vibrait d'amour pour toutes les douces choses du monde animé : les arbres, les fleurs et les oiseaux.

» Les aspects du sol natal lui étaient familiers, elle portait de chacun d'eux l'image en elle-même ; aussi n'avait-elle qu'à se recueillir un peu pour trouver dans son cœur la vision de son pays.

» Cette vision reste douce et tremblante, comme toutes celles qu'en ce temps-là les anciennes demoiselles se faisaient de l'univers. On y voit Dieu comme dans les images et le ton de la dévotion mêle à l'ombre de la terre une saveur de chapelle naïve et parfumée. On pense, en lisant les pages de ce journal charmant dont le temps n'a pas fané la fraîcheur, aux sites bleutés des monts que François de Sales a peints dans ses gentils écrits, à ce qu'il y a de plus gracieux dans Fénelon, au VI^e livre des *Confessions*, aux confidences de Lamartine. Le journal de M^{lle} Eugénie de Guérin est de l'ordre de ces beaux livres ; il bruit comme eux du chant des abeilles, l'eau des rivières y répand son murmure, les saisons y apportent leurs changeantes diversions et les coups du bûcheron comme ceux du moissonneur y marquent le passage de l'hiver à l'été. » Ainsi parle Edmond Pilon dans la préface d'une édition des fragments choisis du journal, et rien ne donne mieux l'impression de ce livre que ces lignes charmantes.

Lorsque M^{lle} Marie de Guérin, la pieuse sœur, eut permis de publier le journal d'Eugénie, M. Trébutien tenta de renouveler un usage cher aux éditeurs du xvi^e siècle et d'é-

lever à M^{lle} Eugénie de Guérin une sorte de tombeau mystique en réunissant tous les hommages rendus à sa mémoire.

« Il nous en est venu de toute part, dit le docte éditeur, les uns publics et retentissants, d'autres, en plus grand nombre, sous forme de lettres et ce ne sont pas, nous pouvons le dire, ceux qui ont le moins servi à nous fixer sur le prix de notre travail

» Par une rencontre qui devait nous toucher singulièrement, au moment même où le plus grand poète de notre temps n'hésitait pas à proclamer le journal d'Eugénie de Guérin le *plus beau des livres modernes*, un orateur illustre nous en remerciait personnellement comme d'un *présent inestimable fait au monde entier*. Dans la plus célèbre et la plus autorisée des revues un éminent critique anglais appelle M^{lle} de Guérin *l'Antigone de la France* une Antigone « élevée et ennoblie par la foi » chrétienne » et il ajoute « son journal est l'expression d'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui aient jamais existé sur la terre. »

Tel fut le retentissement immense produit dans toute l'Europe intellectuelle, par la publication de ce simple journal d'une pauvre fille

de la campagne. A l'envi tous les critiques représentèrent cet ouvrage comme l'expression d'une des âmes les plus nobles et les plus pures qui fut sous le ciel.

Et c'est en effet le plus beau et le plus excellent des livres modernes puisque aucun plus que lui ne reflète l'influence de l'imitateur de Jésus-Christ et qu'aucun n'élève davantage l'âme vers le ciel.

M^{lle} de Guérin, qui s'est effacée si pieusement et si modestement derrière Maurice pour lequel elle réclame la gloire, est une merveilleuse artiste, c'est elle qui est le véritable poète, bien supérieur à son frère. Jamais sa prose ne sent l'effort, elle écrit avec un naturel et une facilité merveilleuse, elle chante comme l'oiseau, naturellement, aussi sa pensée s'impose-t-elle victorieusement, elle nous séduit et nous pénètre de cette religion qui la vivifie.

Bien plus que la force de son éloquence, c'est sa conviction pénétrante qui lui a fait arracher à l'erreur deux âmes d'élite, Maurice et d'Aurevilly. — Elle n'a aucune prétention littéraire, c'est une apôtre, elle n'écrit que pour persuader d'abord Maurice, ensuite d'Aurevilly.

« Ce n'est pas pour le public, c'est de l'*intime de l'âme*, c'est pour *un* », dit-elle dans son journal. Elle écrivait uniquement pour faire son œuvre de chrétienne. C'est M. Trébutien qui, avec d'Aurevilly, a publié ce journal où pendant huit années elle avait noté tous les battements de son cœur d'une façon si simple, si naïve qu'elle touche au génie. Quant à elle, comme nous le verrons, elle avait demandé à sa sœur Marie de tout brûler, elle ne désirait point la gloire ni la réputation, elle n'aimait que le Christ et son frère et c'est Dieu seul qu'elle voulait servir.

Aucun ouvrage n'a eu sur les âmes dolentes une vertu plus pacifiante, les malheureux qui souffraient des vulgarités de la vie ont appris à supporter les ennuis, les difficultés de chaque jour. — Eugénie de Guérin, par l'exemple des vertus chrétiennes, par l'ardeur de son âme et de son intelligence, par le développement intégral de sa personnalité, a montré comment on occupait les instants d'une vie étroite et obscure et comment on s'élevait au-dessus des contingences vulgaires de ce monde.

Le journal de M^{lle} de Guérin n'est malheureusement pas complet, trois cahiers ont disparu, ainsi que les lettres adressées par la

sœur au frère. Les douze cahiers fournis par M^{lle} Marie de Guérin et publiés par le zèle pieux de M. Trébutien sont d'une égale beauté, d'un intérêt et d'une vie surprenants.

Le premier cahier fait défaut, le second commence par cette pensée d'Hildegarde à saint Bernard. *Je me dépose dans votre âme.* Et à vrai dire c'est l'âme elle-même d'Eugénie qui est déposée dans ce livre.

On verra, heure par heure dans ces douze cahiers, s'écouler doucement l'existence obscure, modeste, isolée de cet être d'élite.

Elle n'a point souffert de cette médiocrité, elle a vécu heureuse dans cette nature qu'elle aimait. Elle a vu le monde sans joie et est revenue avec bonheur se replonger dans sa retraite et écouter de nouveau les voix mystérieuses de la nature. Sans effroi elle attend la mort qui doit lui donner le ciel, mais demeure attachée à la terre par son amour pour Maurice et pour son père.

Sans doute, elle aime tendrement son père, mais elle a une affection de mère pour Maurice. Pendant vingt années elle est toute à lui, elle veille sur l'écolier, le console et l'encourage par des lettres qui préludent au *journal*. Quand il est homme, elle écrit pour lui chaque

jour quelques pages qui seront mises sous ses yeux pour le défendre contre le monde en lui rappelant les siens, cette famille du Cayla qu'il chérit par-dessus tout.

Ce *journal* elle y met son âme tout entière, elle veut Maurice grand, glorieux, heureux et surtout chrétien, c'est là son objectif, son rêve, et au moment où elle croit toucher au but la mort vient lui ravir son enfant, son frère, son ami.

Alors tant son être entier est mêlé à son œuvre, elle ne suspend pas encore le journal, elle veut écrire à Maurice au ciel où il est, l'entend, la comprend, la voit. Hélas, trop d'amertume est attachée à cette conversation avec la tombe, elle y renonce et elle continue à tracer les lignes de son dernier cahier pour d'Aurevilly, l'ami de son frère, mais c'est toujours de Maurice qu'elle parle, c'est toujours avec son âme qu'elle cause.

Quand elle cessa d'écrire, elle allait cesser de vivre. O poète né, ô délicieux écrivain, ô Eugénie à qui Maurice rendait si bien justice en disant admirativement *Si j'étais toi!* combien vous fûtes favorisée par la nature, n'est-ce pas vous qui avez dit en toute sincérité : « Je ne sais pourquoi, il est en moi d'écrire comme à

la fontaine de couler. » Et de fait c'est sans étude, sans art que vous avez retracé toutes ces choses charmantes et mélancoliques de votre vie, mais avec quelle force, quelle ingénuité et quelle originalité ! Vos lettres sont belles sans doute, mais votre journal intime sans apprêts, sans préoccupation aucune de la publicité est l'œuvre la plus séduisante, la plus exquise que je sache, et ce n'est pas l'auteur du *Centaure* qui vous défendra contre l'oubli, c'est votre journal qui fera revivre, dans les siècles, Maurice, ce frère adoré que vous vouliez et que vous avez fait grand.

CHAPITRE VI

MAURICE A PARIS

La révolte de Maurice, ses angoisses et ses doutes. — Il quitte le Val. — Ses adieux. — La vie à Paris. — Inquiétudes d'Eugénie. — Maurice devient professeur. — Maurice confesse son indifférence religieuse; leur correspondance secrète. — Eugénie veut marier son frère. — M^{lle} Louise de Bayne. — Echee et désespoir de Maurice.

Eugénie avait raison de s'inquiéter, de se désoler ! Maurice était, en effet, cruellement blessé au cœur.

La chute de Lamennais, la condamnation de celui qu'il vénérail comme un saint avait exaspéré Maurice.

Pour moins retentissante que celle du maître, la révolte du disciple ne fut pas moins complète.

Maurice ouvertement se sépara de Rome

en affirmant faire cause commune avec Lammennais.

Pendant le séjour au Val, l'âme du jeune homme avait subi d'âpres souffrances; à la colère, à l'exaltation des premiers jours, avaient succédé une tristesse invincible, un abattement, une détresse indicibles.

Le doute avait pénétré dans ce cerveau et après avoir rejeté la suprématie du Pape il en était arrivé au doute.

Le mal était donc bien profond.

Les promenades à travers les landes sauvages brisaient le corps du malheureux et apaisaient sa souffrance morale, mais elles accroissaient chaque jour sa mélancolie. Maurice demandait à la nature l'oubli, l'inconscience, et celle-ci les lui accordait dans une sorte de torpeur animale.

Cependant, Maurice ne pouvait plus longtemps demeurer au Val de l'Arguenon et il dut songer à quitter *la Thébàide des Grèves*, mais avec quel déchirement.

« Oh quand j'aurai quitté le Val et versé mes larmes d'adieu ! dans le sein de votre amitié.

» Quand je serai à Paris, où il n'y a ni Val, ni Océan, ni âmes comme vous, quand j'irai

seul avec mes tristesses et mon âme sujette à désespérer, oh ! combien je verserai de pleurs au souvenir de nos soirées car le bonheur c'est la pluie fine et douce qui pénètre l'âme et qui en jaillit en sources de larmes.

» Hippolyte est couché, j'écris ceci dans la solitude et le silence de la nuit à côté d'un feu qui s'éteint, j'ai été prêter l'oreille sur la porte aux bruits du dehors.

» L'océan s'est retiré au loin, il est calme, il dort, on ne l'entend pas.

» L'Arguenon circule librement dans les grèves, la lune se promène dans son courant. La brise soupire à peine dans les bois et tout le reste est tranquille .

» La suite de mes errantes fortunes m'a amené sur un cap solitaire de Bretagne pour y rêver tout un soir d'automne... Adieu, adieu, séjour bien-aimé. Si tu m'aimes et que tu doutes de ma constance, écoute ceci qui te rassurera, je perds la moitié de la vie en perdant la solitude. J'entre dans le monde *avec une secrète horreur.* »

En quittant le Val, la première pensée de Maurice avait été de se réfugier au Cayla. Là du moins il retrouverait la tranquillité, les mœurs simples, la belle nature, des êtres

chérés dont avait si soif son âme endolorie.

Ce qui lui fit sans doute abandonner cette résolution, ce fut la conscience de sa déchéance, Eugénie ne lui serait certes pas rigoureuse, mais quelle douleur pour cette chrétienne de le trouver si loin d'elle.

Il savait dans quel trouble, dans quelle inquiétude vivait sa sœur, depuis son départ de la Chênaie elle n'avait cessé de pleurer sur lui et il se sentait sans force contre de tendres reproches, devant des larmes si généreuses.

Ce fut donc vers Paris que marcha l'infortuné !

Les ressources de Maurice étaient minces, et le disciple de Lamennais connut la vie la plus étroite. Les salons lui furent fermés, le clergé se montra hostile, les journaux ultramontains refusèrent d'utiliser sa plume.

Maurice connut la gêne, presque la pauvreté, il vécut avec la plus stricte économie, habitant pour vingt francs par mois une chambre au petit hôtel de Valence. Les seules consolations de ces jours d'obscurité furent la poésie qui l'élevait au-dessus des matérialités de la vie, et sa correspondance avec sa sœur qui nourrissait son espérance de retour au pays natal.

Eugénie avec cet instinct divinatoire de l'a-

mour avait compris ce que souffrait son frère et elle avait senti qu'il avait plus que jamais besoin d'affection et de lettres, aussi écrivait-elle constamment à Maurice sans faire la moindre allusion à Lamennais et à sa doctrine.

Sous l'habileté de cette tactique, la jeune fille dissimulait un profond émoi ; maintenant que les lettres de l'absent laissaient deviner combien chez lui la foi était atteinte elle redoutait les pires catastrophes.

Comment Maurice résisterait-il aux tentations de Paris, puisqu'il n'a plus le soutien de ses croyances ! Et puis ne finirait-il pas par aller retrouver Lamennais en Bretagne et partager son effroyable sort !

Et l'inquiétude d'Eugénie filtre malgré tout dans son journal et dans ses lettres, elle dit :

« Qu'on est malheureux d'avoir des frères sur ce volcan de Paris. » Et encore : « Ces pauvres frères nous les gâtons, nous les aimons tant que le faire ainsi leur semble impossible. »

Dans le journal confident de la pensée intime d'Eugénie on trouve des accents plus douloureux encore :

« Le règne de Pierre le Grand nous a tenus

tous ce soir. Ce règne est intéressant, on aime à voir tout ce que peut le génie et... C'en est là depuis huit jours. Je ne sais qui vint me tirer d'ici et depuis, que d'idées venues, que de choses à dire ! Mais tout ne se dit pas. Que sert ! Dieu seul les peut comprendre et consoler le cœur quand il est triste. »

Et plus loin :

« Voici quinze jours que je n'ai rien mis ici. Ne me demande pas pourquoi.

» Il y a de ces temps où l'on ne veut point parler, de ces choses dont on ne veut rien dire... »

Ces plaintes, pour être discrètes, en sont-elles moins éloqu岸tes, et ne témoignent-elles pas mieux que de longues récriminations la douloureuse peine de la sœur, on y devine les sanglots qu'on cherche à étouffer.

Cependant qu'Eugénie pleurait et priait, Maurice se détachait de plus en plus de l'idéalisme chrétien, et revenait au paganisme et à l'antique. Sans doute par délicatesse il continuait dans sa correspondance à parler sans amertume des choses divines, mais ceux qui approchaient Maurice alors, notamment M. d'Aurevilly, reconnaissent que Maurice était devenu étranger sinon hostile au catholicisme.

Les rares journaux auxquels il collaborait lui fournissaient bien peu d'argent, il fallait se tourner vers une autre voie. Pendant les vacances de 1834, Maurice avait fait à quelques élèves de Stanislas un cours supplémentaire et s'était acquitté de sa tâche si heureusement qu'on lui offrit au collège un poste de professeur auxiliaire, avec un traitement suffisamment rémunérateur.

Pour Maurice habitué à l'économie, ce fut l'aisance, et aussitôt pour rassurer sa sœur au moins sur sa situation matérielle, les cadeaux nombreux, les souvenirs charmants furent envoyés au Cayla.

Eugénie, émue de ces attentions, se réjouit, il va se donner un peu de bien-être, se soigner et surtout faire plus largement l'aumône ce qui est pour M^{lle} de Guérin le comble de la félicité.

« Tu dois faire souvent l'aumône à présent que te voilà riche, écrit-elle dans son journal, je sais que tu l'aimes. Tu m'as dit, je m'en souviens, que tu n'as jamais rencontré un pauvre, sans lui donner un sou quand tu l'avais. Ce sort t'a porté bonheur ! donnes-en un pour moi. Ce que je donne ici ne comptera pas, puisque je n'ai rien en propre, c'est pour

la communauté, ma part s'y trouve aussi mais petite. Aide-moi : si j'étais à Paris, je mettrais souvent ma main dans ta poche. »

Sans doute Eugénie est joyeuse d'apprendre l'heureux changement survenu dans la fortune de son frère, mais elle aurait appris avec beaucoup plus de joie son retour à la religion.

Hélas ! sur ce point les nouvelles sont mauvaises. Maurice s'éloigne de plus en plus de Dieu, Eugénie le comprend. Elle lui écrit des lettres d'une tendresse pressante, elle le supplie de tout lui avouer, de lui ouvrir son cœur et Maurice reconnaît son indifférence. Encore cette confession n'est-elle faite qu'en tremblant, avec des réticences, et la prière instante de taire cela à M. de Guérin.

Alors commence entre le frère et la sœur une correspondance secrète dont il ne reste, hélas, que peu de trace. Maurice n'écrit plus directement au Cayla, il se sert de l'intermédiaire du curé d'Andillac pour faire parvenir ses lettres à sa sœur.

« M. le curé sort d'ici, écrit-elle dans son journal, à la date du 18 juin 1835, il m'a laissé une de tes lettres qu'il m'a glissée furtivement dans la main au milieu de tout le monde, je lui ai tremblé tout doucement un merci et

comprenant ce que c'était, je suis sortie et suis allée te lire à mon aise dans la garenne. Comme j'allais vite, comme je tremblais, comme je brûlais sur cette lettre où j'allais te voir enfin ! Je t'ai vu, mais je ne te connais pas, tu ne m'ouvres que la tête : c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'*intime*, ce qui fait la vie que je croyais voir. Tu ne me montres que ta façon de penser, tu me fais monter et moi je voulais descendre, te connaître au fond dans tes goûts, tes humeurs, tes principes, en un mot faire un tour dans tous les coins et recoins de toi-même. Je ne suis donc pas contente de ce que tu me dis, cependant j'y trouve de quoi bénir Dieu, car je m'attendais à pis. »

Pour répondre aux lettres de Maurice sans éveiller l'attention de M. de Guérin, Eugénie employait toutes les ruses de la femme.

« Je vais t'écrire à la dérobée et pour dépis-ter les curieux qui viennent dans ma chambre, j'aurai deux lettres, une dessus, l'autre dessous et dès qu'on viendra je n'aurai qu'à tourner les cartes. Ce que je te dis ne serait compris de personne, hormis de Mimi qui est du secret. Papa en aurait de la peine et se tourmenterait sur ton compte. Mieux vaut le tromper et lui laisser croire que c'est à Louise que

j'écris comme je viens de le dire. C'est que tout de bon, je vais commencer ma double lettre et parler à deux voix, voyons... »

Les lettres d'Eugénie ne comportent pas des discussions théologiques, c'est la poésie charmante de l'enfance qu'elles retracent, c'est le temps heureux où la prière s'échappait des lèvres de Maurice, les dévotions à la Vierge, au Saint Sacrement qu'elles rappellent.

Elles fournissent, au jour le jour, tous les détails charmants de la vie chrétienne et tranquille du Cayla pour les opposer aux inquiétudes et aux tourments de l'incrédule.

Le récit suivant du journal, dans son charme et sa tendre délicatesse, n'est-il pas propre à ramener Maurice à ses croyances du jeune âge?

« J'ai suspendu ce matin, à côté du lit de papa, une petite croix qu'une petite fille lui donna hier, par reconnaissance de ce qu'il l'a fait placer au couvent. C'est Christine Roquier. Son pieux souvenir nous a été très agréable et nous le conserverons comme une relique de reconnaissance. Le bénitier de papa sera entre cette croix et une image du Calvaire. Cette image, toute déchirée qu'elle est, j'y tiens parce que je l'ai toujours vue là et que quand j'étais enfant, j'allais devant faire mes prières.

Je me souviens de lui avoir demandé bien des grâces à cette sainte image. Je racontais tous nos petits chagrins à cette figure si triste du Sauveur mourant et toujours j'étais consolée. Une fois que j'avais des taches à ma robe qui me peinaient beaucoup, de peur d'être grondée, je priai mon image de les faire disparaître, et les taches disparurent. Que ce doux miracle me fit aimer le bon Dieu ! Depuis ce jour je ne crus rien d'impossible à la prière ni à mon image... »

D'autrefois, malgré tout elle change de ton et son désespoir la trahit : « O frères ! frères, nous vous aimons tant. Si vous le saviez, si vous compreniez ce que nous coûte votre bonheur, de quels sacrifices on le payerait !

» Oh ! mon Dieu, qu'ils le comprennent et qu'ils n'exposent pas si facilement leur chère santé et *leur chère âme* ! »

Et encore ces mots d'une exaltation si douloureuse :

« Maurice, si je pouvais te faire passer quelques-unes de mes pensées et t'insinuer ce que je crois et ce que j'apprends dans les livres de piété, si je pouvais te voir chrétien .. je donnerais ma vie et tout pour cela. »

Alors, pour ramener son frère à Dieu, pour

l'arracher aux tentations de Paris, Eugénie, comme une vraie mère, songe à marier son frère, à lui créer un foyer.

Pendant les vacances, nous l'avons dit, le jeune homme était allé passer quelques jours à Rayssac, dans la famille de Bayne et Maurice qui connaissait M^{lle} Louise de Bayne depuis l'enfance avait été très vivement touché par l'épanouissement de cette jeune fille dans la vertu, la piété, la grâce et la distinction.

Il retrouvait en elle et presque à un égal degré toutes les qualités qu'il chérissait en Eugénie. Il s'était ouvert à sa sœur de l'admiration qu'il éprouvait pour leur aimable voisine et Eugénie avait encouragé ce sentiment en lui disant combien son amie était digne d'être aimée.

Eugénie, en ce moment si grave, s'efforce de faire renaître dans l'esprit de son malheureux frère l'espoir de cette union qui pourrait lui donner le bonheur et la paix.

Maurice, à vrai dire, n'a point cessé de penser à M^{lle} de Bayne et sa gracieuse image ne l'a point quitté au milieu des dangers de Paris. Ce mariage, il l'a dit lui-même, avait toujours été sa *plus chère espérance*.

M. de Guérin avait applaudi à ce projet,

il avait affirmé à son fils combien cette union lui plaisait et de son propre mouvement il partait pour Rayssac demander à son vieil ami de Bayne la main de sa fille pour Maurice.

Le jeune homme attend cet événement avec un trouble évident.

« L'époque du voyage de papa s'avance. De loin, il est difficile de calculer ses moyens avec justesse, il faut arriver au moment même pour les apprécier véritablement. J'examine en ce moment-ci ce que je dois attendre *de la fortune* pour ma plus chère espérance. »

Hélas ! *le ciel* ne favorisa pas ce dessein, la demande fut rejetée sans détour. Certainement les attaches de Maurice avec Lamennais et la santé délicate du jeune homme furent les seuls obstacles à une union qui convenait si bien à tous égards aux deux distinguées familles.

Maurice souffrit beaucoup de ce refus, il aimait vraiment Louise de Bayne et il chanta sa douleur dans une poésie : *La Roche d'Onelle*, qui n'est pas sans noblesse :

Les siècles ont creusé dans la roche vieillie
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie
Et l'oiseau voyageur qui s'y pose le soir
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.

Ici je viens pleurer sur la roche d'Onelle
De mon premier amour l'illusion cruelle
Ici mon cœur souffrant, en pleurs, vient s'épancher,
Mes pleurs vont s'amasser dans les creux du rocher.
Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux : les larmes sont amères.

Eugénie fut plus peinée que son frère de l'insuccès de cette tentative. Elle comptait sur l'influence de son amie pour détourner Maurice de Lamennais. Elle redoubla donc ses efforts personnels, et elle supplia son père d'autoriser Maurice à revenir au Cayla. Bientôt nous allons voir Eugénie lutter corps à corps avec l'esprit du doute qui hante l'âme de Maurice, le terrasser, le vaincre et sauver cette âme qu'elle aime tant.

CHAPITRE VII

MARIAGE DE MAURICE

Nouveau projet d'union. — Maurice malade vient au Cayla. — Inquiétudes d'Eugénie. — M^{lle} de Gervain au Cayla. — Guérison de Maurice. — Il retourne à Paris. — Revers de fortune de M^{lle} de Gervain. — Le mariage est cependant décidé. — Les cadeaux de noce. — Eugénie part pour Paris. — La cérémonie du mariage. — Tristes pressentiments d'Eugénie.

Maurice se consola assez vite des rigueurs de M^{lle} de Bayne et l'on apprit avec joie au Cayla qu'il formait un nouveau projet d'union.

Il avait rencontré à Paris une très belle jeune fille de dix-huit ans, dont il s'était violemment épris, elle s'appelait Caroline de Gervain, elle était pieuse, bonne, belle et riche. Maurice avait prévenu son père avant toute déclaration, et les renseignements pris sur la belle Indienne (elle était née à Batavia, dans les Indes

néerlandaises) ayant été favorables, M. de Guérin donna à son fils son consentement.

On préparait tout pour les fiançailles quand une lettre soudaine annonça la prochaine arrivée de Maurice.

Le jeune homme était très gravement souffrant, et les médecins l'envoyaient à la campagne. Maurice arriva en fort mauvais état, dans le courant de septembre 1837. L'inquiétude et le chagrin de M^{lle} de Guérin furent inimaginables; dans la lettre suivante à M^{lle} de Boisset, elle exprime éloquemment sa détresse.

« Une peine me gâte tout, c'est de voir Maurice malade. Que je vous plains, à présent, ma chère amie, qui avez eu si souvent et si longtemps ce chagrin ! C'est à mon tour à présent, les croix passent de l'un à l'autre, heureux celui qui les supporte comme il faut ! J'espère que le bon Dieu ne me refusera pas cette grâce. C'est bien triste de voir souffrir, maigrir sous ses yeux sans y rien pouvoir. Oh ! qu'on sent bien alors le peu qu'on est l'un pour l'autre. Que sert l'affection la plus vive ? Je me le demande cent fois auprès de mon pauvre frère que je voudrais tant guérir. Rien ne lui fait, la fièvre et la toux vont leur train et font un ravage affreux sur cette pauvre figure, il n'est

plus connaissable. Je crains je ne sais quoi, mille idées désolantes viennent. Ma chère amie, que je voudrais que le bon Dieu nous le guérît ! Je le recommande maintenant à vos prières et à celles des congréganistes qui voudraient bien avoir la charité de s'intéresser pour ce pauvre malade. C'est pour un frère de leur sœur ! Dites-le leur à ces bonnes âmes et que nous ne formons qu'une famille devant Dieu. Je leur serai bien reconnaissante et à vous aussi, ma chère Antoinette. »

Les atteintes du terrible mal qui devait emporter le malheureux Maurice devenaient plus vives et Eugénie, qui sentait le danger, exprimait sa terreur avec une singulière énergie :

« Depuis que j'ai cette toux en moi, j'ai mal à la poitrine de mon frère ! Oh ! quand serai-je tranquille, quand le serai-je sur la chère santé *et la chère âme malade aussi*. L'une ne dépend pas de toi, si fait l'autre et tu me laisses toujours souffrir, toujours trembler, méchant que j'aime ! »

Maurice à peine installé au Cayla, arrivait M^{lle} de Gervain, accompagnée d'une de ses tantes, pour passer dans la famille de Guérin les derniers jours de l'automne 1837. Caroline fut accueillie par Eugénie avec la plus touchante

tendresse, voici comme elle consigne dans son journal les sentiments que lui inspire cette venue.

« Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que naquit sur les bords du Gange une frêle petite enfant qui fut appelée Caroline. Elle vint, grandit, s'embellit et charmante jeune fille elle est aujourd'hui ta fiancée. J'admire ton bonheur, mon ami, et comme Dieu en a pris soin dans la compagnie qu'il te donne, dans cette Eve sortie de l'Orient avec tant de grâce et de charmes, puis je lui vois tant de qualités de cœur, tant de douceur, de bonté, de dévouement, de candeur, tout en elle est si beau et bon, que je le regarde pour toi comme un trésor du ciel, puissiez-vous être unis, heureux... »

Eugénie donne encore à M^{lle} de Bayne ces détails si intéressants : « Nous les avons encore nos Indiennes. Caroline ne s'ennuie pas du tout et nous dit qu'elle se plairait mieux à la campagne qu'à Paris. Mais c'est bon à dire l'été quand le soleil luit, quand les chemins sont bordés de fleurs. Aujourd'hui qu'il a fallu mettre des socques et piétiner dans la boue pour aller à la messe, le dehors avait moins de charme. N'est-ce pas, Louise, que la campagne est peu aimable à présent?... Pour le

moment nous sommes bien contents au Cayla, notre malade guéri, des amis parfaits, musique, chants, rires, air de bonheur sur tous les visages. C'est si bien que je crains toujours quelque chose, il ne faut pas se fier au bonheur. »

Lorsque M^{lle} de Gervain regagna Paris, l'état de Maurice s'était tout à fait amélioré et voici en quels termes Eugénie en donne l'assurance à sa bonne amie, la baronne de Maistre :

« Par bonheur, voici de bonnes nouvelles, Maurice va bien, très bien, il se remet à la vie, à tout et se moque à vue d'œil des arrêts de la médecine, cela me rend bien heureuse, bien reconnaissante aux amis qui ont pris tant d'intérêt à lui, à vous, Madame, à Dieu surtout, qui m'a rendu mon frère, qui me le conservera, j'espère. Depuis cette guérison merveilleuse, j'ai grande foi à la prière, je l'aime. Oh ! la prière est si bonne, si douce pour ces pauvres cœurs de femme. Je n'avais que cela quand mon frère était si malade. Il nous faut une consolation surhumaine quand ce qu'on aime fait souffrir. En Dieu seul est l'amour sans larmes et d'une durée éternelle. Je voudrais que tout le monde sût cela, que les ma-

lades, les affligés, tous les souffrants alassent puiser à la grande source des consolations, ils seraient bientôt moins à plaindre. Je le dis à Maurice qui aussi a besoin de quelque chose du ciel. *Quel bonheur, Madame, si vous ramenez mon frère à des principes religieux !* Si vous faisiez sur le monde la conquête d'une belle âme pour l'amener à Dieu, cette œuvre serait belle et bien digne de vous. Que cela vous vaudrait de grâces et que je vous bénirais ! Essayez ! Vos paroles ont sur lui tant de puissance. Je reconnais comme vous les grandes qualités de mon frère et me sens toute sympathie pour qui veut les apprécier. J'aimerais bien qui lui aiderait à les rendre utiles pour son bonheur en ce monde et dans l'autre... »

Ce ne fut qu'au mois de janvier 1838 que Maurice, complètement remis et plein de joie et d'espérance, regagnait Paris pour préparer en hâte la célébration de son mariage.

A ce moment si grave, Eugénie exprime à son amie, M^{lle} Antoinette de Boisset, toutes ses appréhensions, toutes ses inquiétudes, dans des termes absolument saisissants :

« Maurice va partir... Au moment d'un départ, d'un adieu peut-être bien long, vous comprenez si le cœur et le temps sont pris. *J'ai*

garni cette malle comme un cercueil qui va s'en aller tout à l'heure, c'est trop pourtant, car j'espère bien que je la reverrai cette chère malle que j'aime tant à défaire... »

Il faut joindre, à l'expression de ces pressentiments, cette impression douloureuse contenue dans le journal.

« 26 janvier 1838. Je rentre pour la première fois dans cette chambrette où tu étais encore ce matin, que la chambre d'un absent est triste, on le voit partout sans le trouver nulle part. Voilà tes souliers sous le lit, ta table toute garnie, le miroir suspendu au clou, les livres que tu lisais hier au soir avant de t'endormir, et moi qui t'embrassais, te couchais, te voyais ! Qu'est-ce que ce monde où tout disparaît ? Maurice, mon cher Maurice. Oh ! que j'ai besoin de toi et de Dieu ! Aussi, en te quittant, suis-je allée à l'église où l'on peut prier et pleurer à son aise. Comment fais-tu, toi qui ne pries pas quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé ? Pour moi, je sens que j'ai besoin d'une consolation surhumaine, qu'il faut Dieu pour ami, quand ce qu'on aime fait souffrir.

» Que s'est-il passé aujourd'hui pour l'écrire ? Rien que ton départ.

» Je n'ai vu que toi t'en allant, que cette croix où nous nous sommes quittés.

» Quand le Roi serait venu, je ne m'en soucierais pas. Mais je n'ai vu personne que Junot ramenant vos chevaux. J'étais à la fenêtre et suis rentrée. *Il me semblait voir le retour d'un convoi.* »

Maurice arriva à Paris en bon état et très occupé par les préparatifs de son mariage, il trouva cependant le temps de correspondre presque journellement avec Eugénie.

Cependant, soudain, le silence se fait et le journal le constate :

« Le 20, pas de lettres.

» Le 21 ; j'attends. Demain, peut-être demain !

» Le 24. Enfin quelque chose. Ce n'est pas de toi, mais qu'importe, je sais que tu vis, cela me suffit, j'avais tant de crainte ! Mon Dieu ! que ton silence m'a fait souffrir. Que de tourments, que d'imaginations, que de suppositions, de tristesse ! Quel effroi en voyant cette lettre au cachet noir ! Oh ! M. d'Aurevilly ne se doute pas du coup qu'il m'a porté. J'ai laissé tomber sa lettre. Erambert l'a prise, l'a ouverte et me l'a tendue. J'ai compris, j'ai vu, j'ai lu, plus de frayeur, la pauvre poire est

cause de tout cela, les beaux remerciements et hommages mais mal venus sous ce cachet noir, aussi l'effet n'a été que triste.

» Je ne sais quoi de lugubre m'est resté dans l'âme, comme une teinte noire sur laquelle une autre couleur ne peut prendre... »

Et dans un autre passage du journal : « C'était bien vrai, mon pressentiment, tu es malade, tu as eu trois accès, tu tousses. Quelle peine, mon pauvre Maurice, faut-il être aussi loin de toi, ne pouvoir plus ni te voir ni t'entendre, ni te donner des soins. C'est à présent que je voudrais être à Paris, avoir une chambre à côté de la tienne comme ici, pour t'entendre respirer, dormir, tousser. Oh ! tout cela, je l'entends à travers deux cents lieues. Oh ! distance ! distance, je souffre bien, mais Dieu le veut et me fait ainsi payer mon affection fraternelle. Nul bonheur sans amertume, ni même sans sacrifice. Si j'étais près de toi, il me semble que tu te porterais mieux, que je veillerais sur ton manger, sur ton boire, sur l'air que tu respirez. La Providence le fasse et te conserve comme la prunelle de l'œil. »

Et plus loin : « Nous sommes en carême, temps où l'âme se nourrit plus que jamais des choses saintes, d'ailleurs j'en ai besoin pour

faire contrepoids aux peines, alarmes, craintes qui me pèsent au cœur. Oh ! mon ami, que n'as-tu recours à cela ! Que ne te fais-tu soulever par quelque chose de céleste ! Tu ne serais pas si abattu. Je te crois malheureux dans ton bonheur apparent et que c'est la cause de ta maladie. La plupart des maux viennent de l'âme. La tienne, pauvre ami, est si malade, si malade, je sais bien ce qui la pourrait guérir ou du moins soulager. Tu me comprends, c'est de la faire redevenir chrétienne, de la mettre en rapport avec Dieu pour l'accomplissement des devoirs religieux, de la faire vivre de la foi, de l'établir enfin dans un état conforme à sa nature. Oh ! alors, paix et bonheur autant que possible à l'homme, la tranquillité de l'ordre, chose admirable et rare qu'on n'obtient que par l'assujettissement des passions, cela se voit dans les saints. »

Eugénie recevait des lettres nombreuses de Caroline de Gervain et elle correspondait aussi très fréquemment avec la baronne de Maistre, dont le frère, M. de Sainte-Marie, visitait chaque jour le malade.

Bientôt tous annoncent au Cayla que Maurice est encore une fois hors de danger et Eugénie, dans sa joie, trace les lignes suivantes

dans le journal : « Quel bonheur de te savoir tant aimé, si bien soigné ! Plus de soucis, plus de dragons que je voyais à tes trousses dans Paris. Dieu soit béni ! Je suis tranquille, je vois en tout ceci un arrangement de la Providence qui mène tout pour ton bien. Et puis tu n'aimes pas le bon Dieu ? Ses soins brillent à mes yeux comme des diamants. Vois, mon ami, tout ce qui vient adoucir ta pauvre position : ces secours inespérés, cette affection de famille, cette nièce, cette sœur plus que sœur, si aimante, si douce, si jolie, qui te promet tant de bonheur. Ne vois-tu pas quelque chose là, quelque divine main qui arrange ta vie ! »

Mais à peine Maurice avait-il recouvré la santé qu'une nouvelle catastrophe venait l'assaillir. M^{lle} de Gervain était subitement frappée de terribles revers de fortune, on annonçait sa ruine complète et Maurice en donnait la nouvelle à sa sœur, le 6 juillet 1838. Aussitôt Eugénie consigne le douloureux événement dans son journal :

« Hélas ! nous avons reçu ta lettre de malheur. Ce vaisseau tant attendu n'apporte que des tristesses, des mécomptes. Caro doit être bien contrariée, bien affligée, voyant ainsi votre union mise en doute. Qui sait si vous

aurez de quoi vous marier? Cette question résout toute votre existence, aussi papa l'a pesée mûrement. Tu sauras ce qu'il pense dans sa lettre. Ici, je ne fais que de toi à moi. Tu ne saurais croire combien cette incertitude, cette hésitation de ton sort m'occupe, je ne dis pas m'accable, parce que je me repose sur la Providence. Combien de fois j'ai offert à Dieu tout mon bonheur pour le tien... »

Et le lendemain, elle écrit encore : « Ton avenir m'occupe tellement ! je n'ai fait que vous voir, vous entendre toute cette nuit. Tous malheureux, gémissant d'une union rompue. Il n'en sera pas ainsi, j'espère. Caroline et sa tante ont écrit hier, rien de bon, d'espérant, des revers, rien que des revers dans leurs lettres. Que tout cela me peine ! Si tu le savais, mon ami ! Je t'ai écrit aussi aujourd'hui et te dis des choses inutiles à trouver ici. Quand tu liras ce cahier tout sera décidé, sera-ce heur ou malheur ? Dieu le sait, rien d'humain ne se prononce en bien. »

Mais Maurice était trop épris de la jeune Indienne pour abandonner ce projet tant caressé. Du reste, les nouvelles devenaient plus rassurantes, les bribes de la fortune de M^{lle} Caroline de Gervain suffiraient encore à assurer

l'aisance. Avec l'assentiment de M. de Guérin père, tout fut décidé et au commencement du mois d'août, les cadeaux de noce parvenaient au Cayla d'où Eugénie, radieuse de bonheur, écrivait à M^{me} de Maistre :

« Une lettre de la charmante Indienne avec une magnifique nappe d'autel, et un tableau de la Vierge pour notre église d'Andillac. Je vous dis cela toute joyeuse, parce que j'aime Caroline et tout ce qui me vient d'elle et que vous verrez par là qu'elle est ma sœur.

» Oui, elle le sera, malgré revers et fortune, parce que c'est un ange de vertu et de bonté et qu'elle rendra Maurice heureux. La Providence a été trop visible en ceci pour ne pas lui fier leur avenir. Ils ne seront pas riches, mais nous avons bien su nous passer de fortune et nous sommes, je vous certifie, bien heureux d'un bonheur d'union, de tendresse, de famille. Maurice sera comme sa vieille race, il mettra sa confiance en Dieu et son bonheur autre part que sur la fortune. »

Les cadeaux de noce révolutionnèrent tout le pays. Eugénie l'écrivit à sa sœur avec cette effusion touchante de reconnaissance : « Mimi m'écrit de Gaillac qu'elle a vu le tableau, que l'enfant Jésus est très bien. On trouve à la

Vierge les yeux curieux et le coloris trop vif... O la Vierge ! la Vierge, elle est dans la salle, exposée sur le buffet. Toute la maison est là, Jean-Jeannot, Paul le berger et autres adorateurs comme ceux de Béthléem. Aussi l'enfant Jésus sourit divinement, appuyé sur le cou de sa mère. Oh ! il est beau ce petit Jésus, délicat, gracieux, céleste. Je me charme à le regarder tantôt de près, tantôt de loin, sous tous les points, sous tous les jours. Je ne crois pas que cela doive être exposé au clair d'un salon. Ces saintes figures sont faites pour le jour mystérieux d'une église... Mon ami, j'ai le cœur plein de toi, de Caro, de notre bonheur, de cette caisse, de ces robes, de ces capotes à fleurs, de ces gants blancs, de ces petits souliers, de ces bas à jours, de cette robe de dessous toute brodée. Oh ! tout cela, je le vois, je le touche, je le porte, je m'en habille le cœur cent fois depuis une heure que c'est arrivé. Oh ! bonne et charmante sœur ! Que l'Inde avait là un beau trésor que Dieu te donne. Quelle bonté d'âme, quel plaisir de faire plaisir ! Jamais cadeau de noce ne fut donné avec plus de joie, ni reçu avec plus de reconnaissance. Elle me déborde et je ne puis en parler. Ce sont choses que Dieu voit et sait. Je demande

à l'auteur de tout bien le bonheur éternel pour elle. Je vais me trouver très heureuse dans mes parures, quoique les parures ne fassent pas mon bonheur. Mais dans celles-ci, il y a quelque chose de plus doux, de plus beau que l'apparence, quelque chose de plus que pour la vanité. C'est ce cadeau de la fiancée, c'est une robe de sœur qu'elle me donne !... Que je l'aime ! que Dieu la bénisse ! Dieu qui ne laisse pas un peu d'eau donnée sans récompense. »

Eugénie va partir pour Paris, et dans tous ses préparatifs elle écrit ces mots à la baronne de Maistre : « Ce cher frère me veut à son mariage, et je veux y être, on convient qu'il faut que j'y aille. » M. de Guérin ne peut quitter le Cayla, il est souffrant et ce sont de grosses dépenses. Eugénie se met donc délibérément en route toute seule : Huit jours de voiture publique, quelle terrible fatigue pour cette pauvre fille si accoutumée au repos et à la contemplation ! l'espoir joyeux de revoir bientôt le frère bien-aimé lui fait tout supporter sans une plainte et elle a oublié toutes ses fatigues quand elle parvient enfin à la place des Victoires.

Maurice est là les bras ouverts et dans des larmes de joie, elle oublie tous les chagrins,

toutes les fatigues, toutes les inquiétudes d'antan. Dès le lendemain, Eugénie écrit à son père cette lettre charmante qui traduit à ravir les sentiments de la jeune fille :

« Oh ! comme j'ai bien dormi dans le joli petit lit rose à côté de Caroline ! Cher papa, je voulais vous écrire avant de dormir, mais on n'a pas voulu, puis la poste ne partait d'ailleurs que ce matin et vous n'auriez pas eu plutôt de mes nouvelles. Il me tardait tant de vous en donner que je vous aurais écrit à chaque relai s'il eût été possible.

» Je pensais : « Papa est en peine, Mimi, Eugénie, Eran pensent à la voyageuse » comme je m'occupais de vous tous ! vous me suiviez pendant toute la route. Enfin me voici hors de la poussière des diligences, des ennuis du voyage et accueillie, aimée, portée de façon à comprendre mille fois ce que j'ai eu de fatigues pendant ces quatre grands jours. Je voudrais tout dire, mais tant de choses, tant de choses, cher papa, quand on s'en va, quand on vous quitte, quand on roule vers Paris, quand on s'y voit, quand on y tombe dans une douzaine de bras ! Ah que n'étiez-vous là sur la place Notre-Dame-des-Victoires au moment où, m'en allant dans un fiacre avec

Charles, j'ai vu Maurice et Caro et tante m'appelant, courant à moi, m'embrassant tous, l'un par une portière, l'autre par l'autre, ô bonheur !

» Jamais plus douce entrée à Paris. Nous avons couru vite rue du Cherche-Midi, causant, riant, disant je ne sais quoi avec Maurice et Caro et tante. Cent mille choses et questions du Cayla : « Comment va papa ? Sa jambe ? Est-il frais comme l'an dernier ? »

» Ce pauvre Maurice, il pleurait en me parlant, en me voyant, en me demandant tout cela. Et Mimi et Eran, tous, tous, on vous aime, on a demandé de vos nouvelles...

» Je croyais arriver moulu et me voilà sortant d'une boîte à coton. Nous avons pourtant de la poussière à étouffer dans cette ennuyeuse Sologne qui dure trente lieues, et un bruit de tonnerre sur la route d'Orléans à Paris toute pavée. Impossible de dormir de cette nuit ; les autres j'avais sommeillé et même dormi quelques heures. Celle-ci toute entière et quelle différence du sommeil du lit rose au sommeil de la diligence !

» On est ballotté, saccadé, emporté et encore tant mieux quand on va vite. Quelle mort dans les sables de la Sologne où l'on ne va qu'à pas de tortue...

» Après le déjeuner j'ai pu aller à la messe à Saint-Sulpice et ensuite aux Tuileries que nous avons visitées en l'absence du Roi. Oh ! que c'est beau, que c'est royal ! Le trône est splendide, j'y voyais en esprit Louis XIV et Napoléon...

» Adieu, cher papa, je ne vous dis que ces deux mots d'arrivée. »

L'approche du jour fatidique exaltait Maurice et lui donnait des forces factices, Eugénie toute à la joie moins clairvoyante que de coutume, était joyeuse et remplie d'espérance comme les autres.

Ce fut le 16 novembre que le mariage de Caroline de Gervain et de Maurice de Guérin fut célébré en grande pompe à l'Abbaye-aux-Bois. Erambert arrivé la veille du Cayla représentait le père de famille. Eugénie raconte ainsi à son père, le soir même du grand jour, les détails de la solennelle cérémonie : « Ce fut bien le grand jour, le beau jour pour Maurice et Caroline, pour tous. Il ne manquait que vous, cher papa, et Mimi pour compléter le bonheur. — Nous l'avons tous dit et pensé avec un regret infini. Vous eussiez été enchanté de cette fête de famille la plus belle que j'aie vue. Tout s'est passé parfaitement :

le temps doux et joli, le bon Dieu semble bien vouloir ce mariage, tant il s'est passé chrétiennement et convenablement : Que Caroline était charmante avec sa robe de fiancée, sa couronne de fleurs d'oranger, sous son voile ! Et Maurice était aussi très bien. C'est M. Buquet qui a béni le mariage et dit la messe, assisté de M. Legrand. Nous avons beaucoup de monde et de beau monde, une douzaine de voitures environnaient l'église. Le diner était joli comme le reste, servi d'une façon distinguée en viandes, poissons, gâteaux, vins. Nous y avons bu du vin de Madère et de Constance amplement et joyeusement. Que Caroline était modeste à l'église et jolie à la soirée ! C'était bien la reine de toutes ! » M^{lle} de Guérin écrivait encore le même jour à la baronne de Maistre : « La journée de jeudi a été bien douce, bien belle, bien pleine pour moi. J'y voyais l'accomplissement de tant de vœux ! Une époque, une vie commence pour mon cher Maurice par les bénédictions du ciel. Oh ! comme j'étais pénétrée à côté de lui devant Dieu, devant le prêtre qui les unissait. »

Eugénie, maintenant que la fièvre de la fête était passée, se laissait aller à ses tristesses, reprendre à ses préoccupations, à ses pressenti-

ments, elle écrivait à M^{lle} de Bayne la lettre suivante qui atteste l'angoisse, l'émoi constant de son âme si tendre et si passionnée.

« ... Vous avez compris que j'étais triste, c'est vrai, mon amie, je l'étais et le suis encore. Maurice, mon tant cher Maurice m'inquiète depuis longtemps. La fièvre, la maigreur, la pâleur, l'insomnie, le sans-appétit. Mon Dieu que cela fait souffrir! Faudra-t-il perdre ce cher frère? Cette crainte m'est dans le cœur, et se nourrit de pressentiments, de bêtises qu'elle quête, comme d'avoir rêvé cercueils chaque nuit de mon voyage à Paris dès que je m'endormais, d'avoir rencontré le jour de la noce un char funèbre faisant chemin parmi nos voitures de noces. J'ai beau renvoyer cela, le balayer, ça m'est resté comme une vision. Dites ce que vous voudrez de mes idées noires et priez Dieu pour votre amie de Paris. J'étais en peine de vous, en attente et vos chères lignes me font en ce moment un bien infini. C'est si doux et si consolant de vous entendre ! Merci, c'est si bon d'être aimée ainsi ! Après Dieu rien n'est meilleur en ce monde, je vous assure. J'ai fait l'essai du monde qui ne vaut rien. On n'y trouve que vide et apparence. Mes idées se sont grandement étendues là-dessus

et plus que jamais, j'ai le goût des champs, de la vie retirée, du petit cercle de famille. Pourvu qu'il ne s'y fasse pas un vide ! Si Dieu le veut, nous serons au complet cet été au Cayla. »

Deux mois après le mariage de son frère, M^{lle} de Guérin quittait Paris et se rendait au château des Coques près de Nevers, auprès de son amie la baronne de Maistre ; elle quittait Paris et le monde sans regret.

Parmi les amis de Maurice qui avaient pu retenir sa sympathie, il en était deux : l'abbé Buquet et M. d'Aurevilly, le premier allait contribuer avec Eugénie à rallumer dans l'âme troublée de Maurice le flambeau de la foi, le second devait remplacer auprès d'Eugénie le frère que Dieu allait bientôt lui reprendre.

CHAPITRE VIII

LA MORT DE MAURICE

Grave état de Maurice. — Il veut revenir au Cayla. — Eugénie accompagne son frère. — Le voyage. — L'arrivée au Cayla. — Progrès de la maladie. — Eugénie prépare son frère à la mort. — Les derniers moments de Maurice. — Il rétracte les doctrines de Lamennais. — Il meurt en baisant le crucifix. — Eugénie exprime sa douleur dans d'admirables lettres.

Le 18 juin 1839, Maurice quittait Paris.

Se sentant mortellement atteint il avait impérieusement voulu revoir sa sœur et le Cayla, chaque jour il exprimait à Barbey d'Aurevilly son désir de revenir là-bas, et l'ami dévoué, le sachant perdu, suppliait sa jeune femme de le laisser partir pour le Midi.

Eugénie se trouvait au château des Coques chez la baronne de Maistre et c'est là qu'avec

un émoi indicible elle apprit que son frère se disposait à se mettre en route. Elle résolut d'aller rejoindre le malade à Orléans, mais le départ de Maurice ayant été précipité, elle ne put atteindre son bien-aimé frère qu'à Tours.

La rencontre fut navrante.

Aucune illusion n'était plus possible, son enfant, son frère, l'être au monde qu'elle chérissait le plus, était condamné, un miracle seul pouvait l'arracher à la mort, le miracle, Eugénie le demanda au ciel avec une ferveur touchante, et désormais elle n'eut plus confiance qu'en Dieu seul. Elle commanda aussitôt une neuvaine à Nevers, aux reliques de sainte Philomène ; le prince de Hohenlohe, un saint prélat, passait pour faire des guérisons miraculeuses ; elle s'efforça de l'intéresser à la santé de Maurice, enfin elle retira sa confiance aux hommes de science pour ne plus compter que sur le secours des amis du ciel. Lorsqu'elle eut tout tenté de ce côté, elle fit un acte de soumission à la volonté de Dieu qui sait ce qu'il nous faut de la vie ou de la mort.

Depuis Tours, Maurice, sa femme et Eugénie vinrent en chaise de poste, à petites journées, à lente allure. Pour ne pas fatiguer le malade,

Eugénie parlait peu, mais plus encore que le son affectueux de cette voix chérie, la présence de sa sœur bien-aimée faisait que Maurice reprenait goût à la vie. Avant de quitter Tours, la douce Antigone, heureuse de ce mieux inespéré, écrivait la lettre suivante à son amie, la baronne de Maistre :

Tours, le 22 juin 1839.

« A Tours enfin, chère amie, et le cher malade pas si mal que je croyais. Dieu soit béni ! C'est une grâce, les moindres peines sur les grandes. Il est cependant bien pâle, bien maigre, bien changé : grosse toux profonde, point de voix du tout, et délaissé de M. Pétras (son médecin). Il n'a pas voulu s'en charger. Vous me disiez bien qu'il était alarmiste. Mais M. Buquet et la Providence ont amené une ressource inattendue : un médecin qui, ayant entendu parler de ce jeune malade, a demandé à le voir comme ami de M. Buquet. Changement complet de régime : éther jeté à la rue, des bains, qu'il a eu la bonté, le bon docteur, de mettre lui-même au degré d'ordonnance, presque froid, essuyant de ses mains le malade et lui faisant six visites en un jour, afin de voir la maladie dans toutes ses périodes quotidiennes. N'est-ce pas, mon

amie, que c'est un envoyé du ciel ? La preuve c'est que le malade est sensiblement mieux. Il est venu à moi, dans le salon, et il y a sept à huit jours, m'a-t-il dit, il ne pouvait se tenir sur ses jambes, puis le voyage le distraît sans trop le fatiguer.

» Nous passerons par Bordeaux avec des chevaux de poste ; ainsi je ne sais quand nous verrons aux Coques. Je vous écrirai de Bordeaux plus de long ; ceci n'est que le mot d'arrivée, tracé à la hâte dans une chambre d'hôtel où je suis seule, bien seule, je vous jure, après vous avoir quittée. Mon frère, sa femme et Charles sont chez M^{mes} Mansell, belles, élégantes et gracieuses Anglaises, qui m'ont, aussi, bien accueillie, mais n'ont pas de lit à me donner. Si j'avais su qu'on dût passer ici trois ou quatre jours, je ne serais pas partie des Coques, mon paradis.

» Adieu, mon ange. Je n'ai jamais quitté personne si vite, ni plus tendrement. Toutes sortes d'amitiés à tout Saint-Martin.

» *P.-S.* — Le malade se souvient de vous tous et vous offre ses hommages. Il a vu souvent votre frère. Oh quelle chaleur ! Je fais des vœux aux nuages. A jamais à vous. Le rosier se porte bien. »

De Tours, la voiture qui menait si doucement le pauvre Maurice mit huit jours à gagner Angoulême. Parfois, un mieux sensible venait faire renaître l'espérance dans les cœurs. Parfois aussi, le malade crachait le sang et subissait des crises terribles qui angoissaient les siens. Caroline, sa jeune femme le soignait avec un grand dévouement jetant l'or à pleines mains pour adoucir un mal qu'elle espérait encore vaincre. Eugénie seule comprenait la vérité. Voici une de ses lettres à M^{lle} de Bayne, datée du 29 juin 1839, où l'état de son esprit est très apparent.

» Angoulême, samedi 29 juin 1839.

» Le triste voyage ! à commencer par le départ des Coques, l'adieu à la plus aimable amie, à ma ressource de cœur, de toutes choses, à ma consolatrice depuis six mois de chagrin, enfin à celle à qui je dois tout après Dieu. Ce n'est qu'ensemble, près de vous, que je puis vous dire ce que j'ai reçu en bienveillance et intérêt de cette amie et de sa famille. Sa mère veut absolument que je revienne l'an prochain. Le cœur dit oui, mais que puis-je promettre ? Toute ma vie dépend de mon pauvre Maurice, tant nous sommes

liés l'un à l'autre en famille. Mon Dieu, s'il nous était enlevé ! Je ne puis m'arrêter à cette pensée, qui me vient aussi souvent que le battement du cœur. Sans être désespéré, son état donne tout à craindre. Il souffre de la faim et ne peut pas manger. Je crains que cette gorge ne finisse par se boucher tout à fait. Voilà, mon amie, le pauvre voyageur que nous menons à petites journées vers l'air du pays, ce cher Cayla, après lequel il soupire.

» Depuis Tours, où nous avons stationné huit jours, nous ne faisons que coucher le soir dans un hôtel. Nous avons passé par Châtellerault, renommé pour ses couteaux, par Poitiers, dont vous savez les batailles ; ce soir à Angoulême, où vous avez un abbé qui n'en fera pas, je crois, la célébrité, mais que j'irais voir si j'avais le temps. Je vous écris au chevet du lit, prête à me coucher, pour me lever demain à cinq heures. Nous voyageons le matin, pour éviter la chaleur, dans une voiture de poste, façon la plus commode pour transporter un malade, mais chère à ruiner. Il ne faut rien moins que la bourse indienne pour fournir à ces dépenses.

» La pauvre tendre femme donnerait tout l'or du Bengale pour la santé de son mari.

Son dévouement est sans bornes ; toujours là, de nuit et de jour, se levant du lit plusieurs fois. Chaque jour elle écrit à Paris l'état du malade au médecin qui le traite. Ce nouveau docteur, consulté depuis peu, a changé tout le régime, supprimé les vésicatoires, tout ce qui épuisait, et substitué aux bains les bons bouillons, défendu les saignées qu'on prodiguait. De tout cela, il en résulte un peu de mieux, un peu plus de forces ; mais la poitrine s'emplit, la gorge s'enflamme. Mon Dieu, venez à notre aide ! Quelles frayeurs quand nous lui avons vu cracher le sang, dans une bicoque où nous n'avons eu pour toute ressource que de l'eau et un œuf frais. Nous comptons arriver après-demain à Bordeaux, et quand nous pourrons au Cayla, dernière station de notre voie douloureuse.

» Priez, ma chère amie, et faites-moi l'amitié de m'écrire le plus tôt possible, au Cayla, par quel moyen on peut s'adresser au prince de Hohenlohe. Le prêtre auquel j'ai écrit pour cela est à Rome. Je n'ai donc pu adresser ma demande de prières, ne sachant comment m'y prendre. Soyez assez bonne pour me l'indiquer, et assez tôt, afin que je puisse le faire en arrivant au Cayla. *Il n'y a pas de temps à*

perdre pour demander miracle et guérison...

» Nous serons dans une huitaine de jours au Cayla. Quel retour de noces, hélas ! Pauvre vie, si Dieu ne soutenait. Ecrivez-moi, s'il vous plaît, tout de suite. Cherchons tous les moyens de sauver ce pauvre frère. Je sais que ce serait bonheur pour vous d'y contribuer. Cette pauvre Elisa Lafont est à plaindre. Je viens aussi d'apprendre la mort d'une jeune femme de dix-neuf ans qui était à la noce de Maurice, bien fraîche et bien jolie. Qu'est-ce que cela fait ? La mort ne regarde à rien. Tenons-nous prêts ; le malheur n'est que pour ceux qui ne sont pas préparés.

» Maurice me demande chaque jour des lectures pieuses. Rien que ces sentiments me consolent.

» A 10 heures du soir, et toujours à vous.»

D'Angoulême à Bordeaux, la route est charmante, le temps fut merveilleux et Maurice, suivant un régime qui lui donnait des forces factices, se prit à causer et à sourire. Une lettre d'Eugénie à la baronne de Maistre nous montre que ce mieux ne la trompe pas et que sa clairvoyance maternelle est plus aiguë que celle de l'épouse elle-même.

« Bordeaux, Hôtel de Nantes, mardi 2 juillet.

» Enfin à Bordeaux, chère amie, bien loin de vous et encore loin du Cayla, station de repos seulement et d'agrément pour les yeux. Pays charmant, jolie ville, grande, peuplée, animée, Paris du Midi, avec un ciel plus beau. Nous allons voir tout cela au dehors, et nous promener un peu ; mais le cœur avant tout.

» J'ai pensé à vous plutôt qu'aux monuments et curiosités. Vous ne m'avez pas quittée pendant toute la route, ma chère amie, je vous voyais dans notre calèche, ou bien nous étions aux Coques sur le canapé, ou dans le bois, ou dans la laiterie, enfin ensemble, vous en moi et moi en vous. Les distances ne séparent que le corps et c'est hélas bien assez.

» Que n'est-il un télégraphe au service de l'amitié ! Vous auriez su à chaque instant ce qui se passait en voyage, nos transes ou notre calme suivant l'état du malade. Il a très bien supporté le voyage, je crois même que le mouvement de la voiture lui est bon, puisqu'il se trouve moins bien dès qu'il en descend. Nous n'avons eu d'inquiétude vive qu'une fois qu'il a craché du sang, dans un état d'accablement immense et la gorge irritée à ne pouvoir supporter une goutte d'eau. C'était

dans une bicoque de village, où nous n'avons trouvé pour toute ressource qu'un œuf frais et de l'eau. Il a avalé l'œuf et s'est trouvé mieux. Les plus simples remèdes sont souvent les meilleurs ; c'est, je crois, le secret de l'homéopathie. Mon pauvre Maurice ne serait pas si mal s'il eût commencé par là. On l'a épuisé de saignées, de cautères. Le régime d'à présent vaut bien mieux : ne rien faire, que du repos, ne rien prendre que du bouillon et des choses nourrissantes, bœuf, mouton et vieilles poules. N'est-ce pas que c'est excellent, et tout à fait de votre système ? Vous ne faites que du bien. Il est certain que le malade se trouve mieux de ce nouveau régime. Dieu veuille nous le sauver ! Je ne sais s'il ira aux eaux ; on attend pour cela l'ordonnance du médecin, qui n'avait voulu rien décider au départ. M. Petros n'a pas voulu se charger, pour si peu de temps, d'une cure qu'il eût peut-être entreprise et achevée heureusement il y a six mois. Pourquoi n'y pas penser plus tôt ? Mal sans remède ! Espérons de ce qui reste encore, d'un peu de vie, de l'air du pays, du repos de l'âme.

» ... Oh mon amie, que je reviens souvent aux Coques, et près de vous ! que j'y vis de-

puis que je les ai quittés ! Le Jourdain ne remonta pas plus rapidement vers sa source que le cœur aux endroits qu'il aime ; ce qui veut dire pour moi, près de vous, où nous avons été, où vous êtes. Vous voilà à Saint-Martin où je suppose que vous êtes arrivée de Nevers votre ville, après avoir embrassé votre tante et l'intéressante M^{me} de R... Leur aurez-vous laissé mes souvenirs à ces dames dont je me souviens ? J'en ai beaucoup rencontré de par le monde où je voyage, mais pas de semblables, pas de votre famille.

» J'ai pourtant trouvé fort de mon goût M^{me} Mansell, à Tours et puis Mélina sa sœur, deux jolies et gracieuses Anglaises, aux manières distinguées, chez qui nous avons reçu l'hospitalité la plus aimable. Ce sont des Indiennes, encore, mais qui rappellent les nobles et intéressantes femmes des romans de Scott ; au reste amies de lady Bentink, la femme du gouverneur général des Indes. Nous étions, vous voyez, bien adressées. Ces dames aiment beaucoup Caroline et sa tante. Rien n'est plus séduisant aussi que notre Indienne : elle est belle comme une rose de mai, avec ses fraîches joues et ses fraîches toilettes. C'est bonheur d'être jeune on glisse sur les

peines où les âgés s'enfoncent. Caroline toujours près de son mari, le voyant souffrir sans cesse, se levant plusieurs fois la nuit, du dévouement le plus actif se porte bien ; c'est qu'elle ne le voit pas non plus si malade. Elle espère et fait bien : l'espérance est si bonne ! Toute la mienne est en Dieu ; quand je le vois si faible, si pâle, si maigre, il ne me reste guère de confiance humaine. Il est là, à côté de moi dans son lit qui tantôt dort et tantôt me dit un mot. Je suis seule, Caro m'a laissée pour quelques heures garde-malade, ce que j'aime autant que de voir la ville de Bordeaux. Cela se fera plus tard. Nous devons aller voir le navire où s'embarque M. Dulac, le beau-frère. Cela me fait plaisir, je parlerai de voiles et de cordages ; j'aurai vu un peu de tout en retournant au Cayla.

» *Et voilà comment on s'instruit en voyageant ; le reste du couplet ne me regarde pas.*

» Aurai-je bientôt de vos nouvelles ? Oh ! voilà ce qui me regarde intimement. Parlez-moi de vous bien au long, de votre santé, de votre, je puis dire de notre chère maman, qui doit être heureuse de voir ses deux enfants auprès d'elle. Vous ne tarderez pas de voir

M. Adrien. S'il est avec vous, faites-lui bien les amitiés de Maurice, après avoir reçu pour M^{me} de Sainte-Marie et pour vous, ses affectueux hommages. Adieu, ce mot est triste après ceux qu'on a dits ensemble... »

Enfin ce fut le 8 juillet, soit vingt jours après le départ de Paris, vers 6 heures du soir, que Maurice arriva en vue du Cayla, on eût pu croire qu'il redoutait de ne pouvoir parvenir au lieu où il voulait reposer pour jamais, tant il était nerveux.

Le chemin ne permettait pas d'arriver en voiture jusqu'au château, Maurice dut donc monter à cheval et livide, vacillant sur sa selle, il accomplit ce court trajet à grand'peine et il lui fallut une volonté de fer pour ne point tomber.

Le malade eut un transport de joie indicible à la vue du château, il descendit de cheval, serra bien fort la main de son frère Erambert, embrassa son père et sa sœur Marie comme dans un rêve.

Il s'arracha pourtant à cette sorte d'ivresse pour dire un mot affectueux aux moissonneurs venus l'entourer.

Quand il eut franchi le perron de sa de-

meure, il se laissa tomber sur un fauteuil : « Ah, dit-il, que l'on est bien ici » et il embrassa de nouveau son père avec une extrême émotion. Eugénie s'assit près de lui, le baisa au front et dit doucement : « Ici, tu guériras vite.

» Je l'espère, répondit-il, je me trouve si heureux chez moi. »

Le repas fut exquis, Marie, la petite sœur, avait préparé soigneusement tous les plats favoris de l'absent, il mangea de tout avec beaucoup d'appétit.

« Ta cuisine est délicieuse », disait-il en souriant à Marie et en lui faisant de temps à autre une caresse.

Cette première journée fut digne du Paradis. Maurice ne sentant plus sa fatigue, causait volontiers et semblait joyeux, on pouvait tout espérer de la douceur du climat, de l'air natal, du soleil du Midi, mais par une fatalité déplorable, dès le second jour le froid devint sensible le malade frissonna plusieurs fois.

Cependant, comme la température du corps ne s'était pas élevée, les médecins l'autorisèrent à quitter son lit et à descendre se promener sur la terrasse. Maurice témoigna une grande joie de cette décision. Il pourrait jouir

de l'air, du soleil, de la belle nature qu'il aimait tant. Il sema des fleurs, piocha, tendit des fils de fer, s'amusa comme un enfant : « Chaque jour je reviendrai ici essayer mes forces », dit-il en regagnant sa chambre. Le lendemain la faiblesse fut si grande qu'il ne put quitter son fauteuil. Alors sa femme chanta et lui fit de la musique.

Le lendemain, Maurice se trouva moins las, se leva, s'en fut de lui-même au piano et joua une symphonie de Beethoven.

Eugénie avait perdu tout espoir, les choses de la terre ne l'occupaient plus, elle n'avait qu'une pensée : préparer cette âme à la vie éternelle, la ramener à Dieu, lui faire accepter la décision suprême, la sauver en un mot.

Nous avons dit dans quelle pensée, en quel sentiment de piété, elle avait écrit au prince de Hohenlohe, on a pu retrouver sa lettre, elle témoigne qu'Eugénie n'espérait plus qu'un miracle : la voici :

« Monseigneur,

» Les miracles de guérison opérés par les saints me font tout espérer de votre intercession. Permettez qu'avec tant d'autres je l'implore, que je recommande à votre crédit auprès de Dieu un frère bien-aimé et mourant,

pour lequel il ne nous reste que peu de ressources humaines ; celles de la foi sont les meilleures et seront, je crois, grandes pour le malade aidé de votre charité. Comme pour le chrétien l'âme est plus précieuse que le corps, je vous recommande celle de notre cher Maurice. Ce n'est pas que le malade ne vive en chrétien ; mais a-t-on jamais assez de foi et d'amour ? Je vous conjure d'intercéder pour tous ses besoins. Que votre charité, Monseigneur, veuille accueillir ma prière et m'indiquer aussi le jour où nous pourrions nous unir à vous pour obtenir de Dieu la grâce que nous souhaitons. Mais quoi qu'il arrive nous acceptons d'avance la volonté de Dieu, et dans le même sens je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'hommage de ma reconnaissance... »

La grande affaire pour Eugénie ce n'était donc plus maintenant de sauver la vie de son frère, c'était d'assurer à son âme sa part de Paradis et de ne point le laisser quitter cette terre, sans qu'il eût accompli chrétiennement tous ses devoirs.

Ce qui rassurait un peu la pauvre sœur dans son inquiétude, dans son émoi, c'est que Maurice cette année, à sa prière instante, avait fait ses pâques à Paris et elle relisait cons-

tamment ce mot qu'il lui avait écrit alors :

« L'abbé Buquet est venu me voir, demain il revient encore pour causer avec moi comme tu l'entendais. »

Enfin elle l'avait vu à Tours seul dans sa chambre, lisant les prières de la messe un dimanche, et elle avait pleuré de joie.

Alors elle avait profité de ces bonnes dispositions pour lui remettre les livres de sainte Thérèse et de Fénelon et chaque jour, Maurice avait exigé qu'elle lui en fit lecture. Enfin il réclamait souvent l'Imitation de Jésus-Christ et cherchait lui-même certains passages sur lesquels il méditait longtemps.

Tout cela pourtant ne suffisait pas à rassurer l'âme si pure, la conscience si délicate d'Eugénie, tant qu'elle n'aurait pas la certitude des dispositions résolument chrétiennes de son frère elle ne pourrait dormir tranquille.

Le 17 juillet, la toux si cruelle s'apaisa, la vie sembla renaître, ainsi le flambeau jette un plus vif éclat au moment de s'éteindre, Maurice assista au dîner de famille, remercia son père, disant avec tendresse : « Oh comme vous savez aimer vos enfants ! » plaisanta doucement Eugénie, qui lui avait refusé une figue, puis soudain se sentit infiniment faible, on

dut le porter jusqu'à sa chambre. La nuit fut mauvaise, comme au matin il avait le regard fixe Eugénie envoya chercher le prêtre.

Alors se penchant sur lui et baisant son front moite, elle lui dit en tremblant : « As-tu confiance en Dieu, Maurice ? »

« Oui, confiance suprême ! » répondit-il.

« Eh bien, mon ami, demandons-lui en toute confiance ses grâces pour toi, on doit dire une messe à laquelle nous communierons ; tu pourrais, toi aussi, communier comme nous. »

« Je le veux, je m'unirai à vos prières. »

« C'est bien de ton plein gré que tu consens à parler à M. le Curé ? »

« Oui ! »

« Prépare-toi donc à la confession. »

Avec un grand calme, Maurice demanda un livre de prières et se fit lire celles qui touchent à la confession. Il était en recueillement depuis un assez long temps quand le prêtre arriva. Maurice exprima d'abord le désir d'examiner plus longuement sa conscience, puis au bout d'un quart d'heure il voulut voir le prêtre et pendant plus d'une demi-heure avec une grande lucidité d'esprit, il fit une confession complète. Il entendit expressément rétracter les doctrines de Lamennais et de-

manda ensuite avec beaucoup de ferveur à recevoir la communion et l'extrême-onction.

Maurice répondait très distinctement aux prières des agonisants avec un calme absolu et un naturel parfait et Eugénie enfin libérée des plus cruelles angoisses sentait son cœur de chrétienne et de sœur se dilater sous l'empire d'une joie douloureuse. Avec quel accent de reconnaissance elle remercia Jésus qui lui apportait cette suprême consolation, la vie pour elle était peu de chose, c'était l'éternité seule qui lui importait et grâce à elle, à ses prières constantes, ce frère bien-aimé était rentré dans la voie de Dieu, il était sauvé, il allait demeurer parmi les élus où pour jamais elle serait réunie à lui dans la contemplation éternelle du Divin Maître.

Cependant Maurice, tranquilisé, reposé par ce grand acte, se sentit mieux, et il eut faim. Eugénie, après lui avoir procuré le pain de l'âme, voulut fournir la dernière nourriture que devait prendre son corps, elle lui apporta un peu de fécule et le fit manger comme un enfant.

« Dieu, dit-elle, avait accordé à ma tendresse de sœur de rendre au frère bien-aimé les derniers services à l'âme et au corps. » Cet

aliment des deux vies il lui appartenait à elle la mère et la sœur de le donner au pauvre Maurice.

Au moment où on apporta le Saint Viatique, et pendant qu'on faisait les tristes apprêts de cette suprême cérémonie, Eugénie éprouve le besoin impérieux de s'épancher dans un sein ami et elle jette sur le papier ces lignes éplorées destinées à la baronne de Maistre.

« 19 juillet 1839.

» J'adore, mon Dieu, vos décrets éternels et impénétrables, je m'y sou mets de tout mon cœur pour l'amour de vous ! Il y a trois ans, chère amie, que je fais cette prière, qu'elle m'a soutenue et préparée au plus cruel sacrifice. Le moment est venu, plus d'espoir ; le médecin a prononcé le terrible : « C'est sans remède » et nous a parlé des derniers sacrements. Bien facilement nous y avons fait consentir le malade. Je lui en ai parlé à propos des prières du prince de Hohenlohe, et comme il a fait ses pâques, sa conscience ne l'a pas effrayé. Le voilà confessé. Je vous écris dans les apprêts du saint viatique et de l'extrême-onction. Je ne sais pourquoi je ne suis pas mortellement désolée. J'espère encore sans doute. Oh ! mon amie, ma pauvre amie,

prions bien Dieu pour cette chère âme. Parmi tous, je pense à vous ; je n'ai pu m'empêcher de vous écrire, de vous unir à mon cœur, à mes larmes, à toute une famille affligée. Pensons au ciel ; je ne veux plus rien que de l'autre monde. Mon Dieu que votre volonté soit faite ! Je le dis dans des larmes, mais les larmes sont des prières.

» Combien je sens en ce moment le besoin de la foi, le secours de la piété. Oh ! que devenir ? Votre lettre m'est venue hier ; je ne croyais pas y répondre si tristement. La faiblesse, l'affaissement de la vie s'est fait tout à coup. »

Le malade avait toute sa raison lorsqu'on lui administra l'extrême-onction, il présenta lui-même ses mains et reçut le saint viatique avec toute l'expression de la foi la plus vive. Il serra la main du prêtre qui lui parlait du ciel, colla longuement ses lèvres à la croix qu'on lui présentait, puis il mourut le vendredi 19 juillet, à 11 h. 1/2 du matin alors que dans un suprême baiser Eugénie aspirait son dernier souffle.

La douleur d'Eugénie fut indicible, celle d'une mère qui a perdu son enfant, mais sa peine fut tempérée uniquement par la joie

divine d'avoir triomphé du doute et d'avoir arraché au mal cette âme qu'elle chérissait tant et pour le salut de laquelle elle aurait donné plus que sa propre vie.

Les lettres qu'elle a écrites en ce terrible moment à ses amies méritent d'être citées car dans chacune d'elles transpirent avec force ces deux nobles sentiments. Trois jours après la mort de Maurice, elle écrit à M^{lle} Louise de Bayne la lettre suivante :

« Vous devez savoir, chère amie, la perte que nous avons faite, mais je veux aussi vous en parler, j'ai à vous dire mon chagrin, mon affliction de sœur, d'amie intime de ce pauvre Maurice. Cher frère le voilà mort. *Mort !* Vous dire ce que ce mot fait sur moi, ce qu'il a d'incompréhensiblement douloureux ! Non, je ne puis me faire à cette pensée de séparation éternelle, ne plus le trouver nulle part sur la terre !

» Oh ! Comme nos affections disparaissent ! Dieu veut que nous les portions plus haut que terre, et il prend au ciel ceux que nous aimons. Il est là, mon frère, au ciel parmi les bienheureux, je l'espère, car il a fait la mort d'un prédestiné. Dieu soit béni qui dans sa miséricorde a voulu sauver l'âme et laisser

mourir le corps, cette apparence humaine que nous aimons tant, qui semble l'homme et ne fait que le cacher. L'œil chrétien voit ainsi ces choses et regarde vers l'autre vie, lorsque celle-ci nous désole. Pour moi c'est fini de tout ce qu'on appelle bonheur. Cette mort me tue, m'enlève ce qui m'attachait avec quelque charme en ce monde. Mon avenir était dans le sien, ses enfants m'auraient appelée leur mère. J'avais tout mis en lui, trop peut-être. Dieu veut qu'on ne s'appuie pas tant sur la créature, roseau qui casse sous la main. Ma pauvre âme se doutait bien de cela ; mais n'importe, on s'attache plus fort à ce qui va nous échapper.

» C'en est donc fait ! le voilà au ciel et moi sur la terre. Oh prompte disparition ! n'était-ce pas hier, son jour de noce ? Hélas, tout ce passé me semble un songe, comme dit notre pauvre Caroline : « Il me semble que mon » mariage est un rêve. » Un rêve bien douloureux.

» Un mois après ont commencé les alarmes, les dépérissements et toutes ces souffrances qui nous l'ont conduit au tombeau. Pauvre Maurice ! Je ne sais dire que ce nom. Il avait pour moi tant de bonheur, quelque

chose d'électrique pour le cœur et ce n'était pas pour moi seule.

» Toute la famille était sous cette influence, c'était notre charme à tous.

» Mon père disait que cet enfant faisait sa gloire. Tout le monde se louait de lui, ce n'était que larmes et louanges sur son cercueil. Ce fut avant-hier, la triste, lugubre, déchirante et dernière séparation au cimetière. Nous l'y avons tous accompagné, ce cher Maurice, avec lui tant que possible en ce monde.

» Oh ! quelle descente que celle du cercueil dans la fosse ! Je l'ai suivi des yeux en priant pour la chère âme de mon frère. Je ne sais plus rien voir, plus rien aimer que ce morceau de terre où nous allons nous agenouiller tous les jours avec sa pauvre veuve. Comme elle nous est chère cette jeune femme, cette moitié de notre Maurice ! l'âme étonnante de force et d'énergie ! toujours près de lui, dévouée au mort comme au vivant. Pauvre jeune femme ! un ange en prière et en larmes pendant deux jours près de ce lit, tantôt tenant les mains, tantôt baisant ces joues, cette bouche... Hélas ! hélas ! quelle triste jouissance, mon pauvre Maurice, comme nous ne pouvions pas le quitter ! O mon Dieu ! là, tout

froid, les yeux ternes, ces yeux si brillants, si beaux ! comme la mort nous met ! tous nous en viendrons là. Ma pauvre amie, que ferions-nous de l'éternité sur la terre ! Se bien préparer et partir quand Dieu voudra. Ce sont des coups qui atterrent, qui ne laissent debout que la foi. Priez Dieu de m'en donner beaucoup, jamais je n'en eus plus besoin.

» Si vous veniez me voir, Louise ! Pour moi, ne m'attendez pas, je ne supporterais pas d'être ailleurs qu'ici, dans ces chambres où il a passé, dans cette maison où tout le rappelle et le pleure, et d'ailleurs, nous ne sommes pas trop en famille. Il n'a plus que trois enfants, mon pauvre père. Comme il est affligé de ne plus revoir son cher fils, son Benjamin ! Son sacrifice est bien grand. Que Dieu l'accepte ! nous nous mettons au pied de la croix...»

Toute cette lettre est une merveille de style noble et simple, c'est une page chrétienne d'une grande beauté et d'une sérénité morale absolue, il faudrait citer toutes celles écrites par Eugénie dans ses heures douloureuses qui suivirent la séparation, elles sont d'une égale force et d'une semblable noblesse de pensée.

Le 23 juillet, elle écrit à M^{lle} Antoinette de Boisset, ces lignes admirables :

» Priez pour lui, ma chère Antoinette, priez pour ce frère, cet ami de votre amie. Nous voilà séparés, lui au ciel et moi sur la terre, où je ne vois plus rien de lui que sa tombe. O douloureuse disparition ! Je ne puis me faire à cela, je ne puis croire que Maurice ne soit plus de ce monde, qu'il ne revienne plus en famille à cette place, à ce fauteuil, à cette chambre, à ce lit. Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est vrai cependant et vous l'avez voulu, vous nous avez ôté ce cher enfant dans quelque dessein de miséricorde sans doute. Comment en douter par tant de signes de salut, d'après cette mort heureuse et sainte ? Oui, ma chère amie, il a fait la fin la plus douce et la plus consolante, le prêtre qui l'a assisté, tout le monde nous dit qu'il est au ciel. Oh ! que cela console ! Mais ne laissons pas de prier pour cette chère âme. Qui sait ? il faut être si pur pour voir Dieu. C'est donc autant pour le recommander à votre pieux intérêt que pour vous faire part de mon chagrin que je vous adresse ces lignes.

» Hélas ! je vous écrivais il y a si peu de temps une lettre si différente, lettre de noce...

Que les choses du monde changent vite ! Dieu ne veut pas que nous nous attardions à la terre et n'y fait passer que des semblants de bonheur. Vous l'avez éprouvé aussi bien que moi, chère amie. Vous pleurez une sœur, moi je pleure un frère, tous deux si aimables et si aimés, le bonheur de leur famille. Maurice, c'était pour nous tous un charme, rien qu'à penser à lui, rien qu'à dire son nom. Tout cela mort ! Pauvre chère sœur ! je veux parler de sa femme, la plus intéressante créature pour nous qu'il soit possible de voir. Nous l'admirons. Tant de courage, d'énergie, de soutien dans une si jeune femme ! Jamais si bel exemple de la puissance de la foi, de la piété. Oh ! quel ange Dieu avait donné à mon frère ! le coup qui les sépare est affreux. Veuve et orpheline à vingt ans. Je ne serais pas étonnée qu'elle entrât dans un couvent, tant elle a de piété et de détachement de la vie. Ce mariage, ce séjour à Paris, cette mort, tout me semble un rêve. Je me perds dans ces événements, dans ces souvenirs, dans ces réalités.

La Providence a sur nous d'inexplicables desseins. Des croix au bout de tout. Signes de salut que j'adore, adieu, chère amie ; priez

Dieu pour le frère et la sœur qui ne feront qu'un à jamais...»

Eugénie consume son temps dans une prière constante à la tombe de Maurice, ou bien elle demeure dans cette chambre funèbre où tout lui rappelle l'agonie douce de celui qu'elle a tant aimé, elle se complaît dans son horrible douleur; au lieu de détourner sa pensée de ces cruels souvenirs, elle en revoit tous les détails et quand elle défaille de chagrin, elle écrit avec son cœur, avec ses larmes et ce sont les plus belles pages, les plus sincères, les plus chrétiennes qui aient été jamais composées. Le vendredi 26 juillet, elle adresse à M^{me} de Maistre cette lettre si touchante :

« Depuis huit jours qu'il nous a quittés, qu'il est au ciel et nous sur la terre, je n'ai pu vous parler de lui, me trouver avec vous, me joindre à vous, ma tendre amie, tant aimée aussi. Ne serons-nous jamais des abusés d'affection ? Ni chagrins, ni brisement, ni mort, rien ne nous change. Aimer toujours, aimer jusque dans la tombe, aimer des restes, s'attacher à ce corps qui a porté l'âme, mais l'âme on la sait au ciel. Oh ! oui, là-haut où je te vois, mon cher Maurice, où tu m'attends, où tu me dis : « Eugénie, viens ici, avec Dieu

où l'on est heureux », ma chère amie, tout est fini du bonheur sur la terre ; je vous l'ai dit, j'ai enterré ma vie de cœur, j'ai perdu le charme de mon existence. Je ne sais tout ce que je trouvais en ce frère, ni quel bonheur j'avais pris en lui. Un avenir, des espérances, ma vieille vie auprès de la sienne et puis une âme qui me comprenait ! *Lui et moi, c'étaient deux yeux du même front.* Nous voilà séparés, Dieu s'est mis entre nous, que sa volonté soit faite ! Dieu se mit au calvaire par amour de nous, par amour pour lui tenons-nous au pied de la croix. Je trouve celle-ci pesante, toute garnie d'épines, mais ainsi celle de Jésus. Qu'il m'aide à porter la mienne ! Enfin, nous arriverons au sommet.

» Et du calvaire au ciel le chemin n'est pas long. La vie est courte, et que ferions-nous de l'éternité sur la terre ? Mon Dieu ! pourvu que nous soyions saints, que nous profitions des grâces qui nous viennent des épreuves, des larmes, des tribulations et angoisses, trésors du chrétien.

» O mon amie ! il n'y a qu'à regarder ces choses, ce monde, de l'œil de la foi et tout change. Heureux père Imbert, qui le voit ainsi si éminemment ! Que je voudrais avoir un

peu de son âme si pleine de foi, si radieuse d'amour ! J'ai besoin de soutien et je désire souvent le saint homme qui rendrait enthousiaste de martyr et de croix. Hélas ! il a été prophète, il m'a dit : « Vous êtes l'enfant de la douleur, attendez-vous à beaucoup d'épreuves. » Moi qui, ce me semble, ne lui parlais en ce moment de rien de douloureux, je fus frappée de ces paroles que Dieu vient d'accomplir.

» Mon amie, j'ai beaucoup pensé à vous en ceci. La part que vous prenez à tout ce qui me touche, cet *un* que nous faisons à l'endroit du cœur m'a fait sentir que vous souffriez, que vous étiez brisée, déchirée avec moi. J'ai prié Dieu pour vous. Je suis calme, je vous écris sans larmes. Je me jette à votre cou. Mille visites nous viennent et aucune comme la vôtre. Cependant, ce sont des amis, des parents, des voisins bien franchement affligés. Mais s'occuper de dîners, de détails de ménage et de vie, voir autour de soi le cours des paroles et des choses quand au dedans tout est changé, quand on est dans un si grand vide voilà qui est accablant. Puis, le déchirant contraste, l'amère pensée de se dire :

» Toutes ces personnes seraient venues pour

» le voir en visage de noce et de félicitation. » Six jeunes filles hier, de nos cousines, gracieuses et gaies de caractère avec lesquelles il aurait ri. Comme les choses changent ! Changeons aussi, mon amie, désabusons-nous du monde, des créatures, de tout. Moi je demande l'indifférence complète.

» Il s'est éteint sans agonie, tout doucement, comme dans un sommeil dès avoir reçu le Saint Viatique.

» Maurice, le curé nous assure qu'il est au ciel. Mais prions pour cette chère âme. Nous ne pouvons plus rien pour lui. C'est consolant de prier, n'est-ce pas ? de pouvoir ainsi soulager un peu ceux qu'on aime, *de les suivre d'amour jusque dans l'autre vie*. Je plains ceux qui n'ont à donner aux morts que des larmes. C'est bien bon de pleurer, mais non pas sans la prière. La prière, c'est la rosée du purgatoire. Répandons-en à flots, nous ferons tant de bien ! Que j'aime cela à présent ! Que la foi m'est bonne ! Chère amie, je vous souhaite sa douce, sa divine influence.

» Ecrivez-moi, je suis en peine, je ne suis pas morte à vous, vous m'occupez, Dieu sait ! »

Quelle profonde psychologie ! quel déli-

cieux style, si naturel, si exempt de préoccupation littéraire, quelle noblesse de pensée, quelle confiance en Dieu ! Ces lettres sont de purs chefs-d'œuvre, et de touchantes et pieuses prières, il n'est rien dans notre langue qui puisse être comparé à cela si ce n'est certains passages de l'Imitation. Le Cayla est devenu un but de visite pour la société d'alentour, chacun veut apporter ses compliments de condoléances au père, aux frère et sœur et à la veuve de Maurice, mais peu à peu le vide se fait, la veuve elle-même s'éloigne, bientôt Eugénie restera seule au foyer sans rien qui puisse distraire un instant sa douleur. Le 12 avril, elle dit à M^{lle} de Bayne :

« Je m'ennuie, tout m'est désert et cimetière, je me trouve isolée en famille. Mon cher Maurice nous laisse à chacun ce vide, à moi plus qu'à un autre, peut-être par l'habitude d'être ensemble, par l'union de nos vies. C'était trop doux, c'était trop goûté pour moi. Dieu m'a ôté ce qui me plaisait le plus sur la terre ; aussi tout m'est indifférent de ce que je vois.

» J'aime à vous écrire ; c'est un goût de cœur bien nécessaire depuis longtemps, surtout quand je suis malheureuse. Je le suis dans le

sens humain car chrétiennement je me trouve tout autre. Ces afflictions, séparations, déchirements, toutes choses passagères sont des dons de Dieu pour le ciel. Je me le dis et que ce cher frère est sorti de la vallée de larmes. « Pourquoi le pleurez-vous ? » m'avez-vous dit, oh ! que ce mot m'a fait de bien, mon amie, on a besoin d'être rappelé à Dieu, d'être soulevé vers le ciel, à tout moment l'âme retombe dans sa douleur ; toujours je suis sur cette tombe regrettant ce qu'elle renferme. Ma pauvre amie, il est là ! Quand je me mets à creuser cette terrible idée de la mort, je m'afflige, je me perds, je m'écrie : « Mon Dieu, » ayez pitié de moi ! »

» Dans votre lettre du 12, vous me disiez, » parlant de la beauté de Caroline : « Contemplez-la longtemps. » Hélas que ç'a été court ! la voilà partie la chère sœur, l'admirable femme. Son âme est aussi ravissante que son visage. Tout le monde l'admire, jusqu'au saint abbé de Rivières qui nous a dit tout simplement qu'elle avait fait sa conquête, *conquête de saint par un ange*. En tout, Caroline est une créature d'exception. Sa tante est venue la prendre, craignant pour elle dans cette chambre qu'elle ne quittait pas, dans ces

lieux, dans ces souvenirs pleins de lui. Nous voilà donc séparés de celle qui semblait être venue des extrémités de la terre et nous être donnée pour s'unir à notre Maurice. De ce mariage si brillant et si étonnant, il ne reste plus qu'une tombe. O néant des choses humaines ! prompte rapidité de la mort venue sur des ailes de fête ! C'était hier, n'est-ce pas, hier que nous faisons une noce ? Que de douleur, mon amie, pour votre amie, dans ce passé, dans ce présent ! Mon Dieu ! tout s'arrangeait dans des vues éternelles !

» Louise, je voudrais vous voir, je vous aime, je n'aime à écrire qu'à vous et à deux autres ; j'écrirais pourtant à beaucoup et avec amitié, mais non avec tout le cœur, le cœur qui s'épanche, qui pleure, qui tombe sur le papier. Ma chère Louise, vous me le passerez de vous choisir pour des tristesses, de vous entretenir si douloureusement, mais vous entrez si bien en moi-même qu'il me semble quand je vous parle que c'est avec moi, un moi plus fort, plus soutenant, plus pieux. Oui, vous êtes plus pieuse que moi et j'en bénis Dieu. Vous en serez moins malheureuse, vous serez plus prête pour les chagrins qui vous viendront ou qui viennent, car il n'y a de force que là tout

vu tout cherché. Tout appui humain n'est que sable, ne m'en parlez pas et cependant je n'en suis pas détachée ! Mon Dieu, quelle leçon faut-il encore ! Je m'appuie sur son souvenir, sur ses restes, sur tout ce que j'ai retrouvé de lui.

» Nos amies comme vous ont fait des prières et dire des messes. Oh ! les prières ne lui manquent pas ; tous les prêtres de la contrée sont venus dire des messes. Le saint abbé de Rivières a voulu aussi prier près des restes de son ami. Visites et lettres ne cessent pas. Cela occupe et console peu hormis quelques amis et quelque écriture qui font un bien infini...»

Le charme de ces lettres est si puissant qu'on ne peut se borner et que l'on voudrait les donner toutes. Ce serait un plaisir délicat et un régal académique que d'étudier largement les admirables qualités qui font d'Eugénie de Guérin une artiste d'autant plus grande, qu'inconsciente de son génie, elle n'écrit pas pour la publicité.

Mais alors, comme il faudrait s'arrêter à chaque belle pensée du journal, à chaque phrase harmonieuse des lettres, ce livre devrait être exclusivement littéraire. Il nous

faut au contraire étudier plus particulièrement la pensée religieuse et chrétienne d'Eugénie, c'est son apostolat, son divin amour pour les âmes, son désir passionné de les arracher à l'esprit du mal que nous voulons surtout mettre en lumière. Pour le cœur adorablement généreux et bon de cette véritable catholique, rien ne coûte afin d'obtenir à ceux qu'elle aime la vie éternelle, la seule fin à laquelle l'âme doit tendre. Et sa vie mortelle a été uniquement occupée de ramener à Dieu deux nobles esprits.

Malgré nous, nous avons dû citer les passages les plus émouvants des admirables lettres d'Eugénie, arbitrairement nous avons coupé, nous avons choisi et cela est un rôle ingrat, bien pénible pour qui aime la beauté littéraire.

Terminons donc là les citations déjà trop longues de ces véritables élégies par ces quelques lignes adressées par Eugénie à son amie Antoinette de Boisset :

« 17 août, 1839.

» Je ne sais, ma bonne amie, pourquoi j'ai tant tardé à vous donner de mes nouvelles à vous qui m'en demandez d'une façon si touchante, qui m'avez écrit une lettre dont j'ai tous les mots dans l'âme. Oh ! vous m'aimez

bien, je le vois, vous me parlez si affectueusement, si douloureusement, vous me dites que nous sommes en affliction. Oh ! oui, sœurs, ma pauvre Antoinette, pour pleurer, vous votre frère et votre sœur, moi mon frère, pour nous aider à porter cette croix comme Dieu veut qu'on la porte.

» Quel sacrifice, quelle occasion de salut dans ces pertes qui n'ont point de consolation sur la terre ! Dieu veut ainsi nous détacher d'ici-bas et de tout. Ce sont des coups de miséricorde pour nous qui demeurons et pour ces chères âmes qui nous quittent. Tout en vue de l'éternité ; peut-être plus tard, ce cher Maurice eût été moins bien disposé. Il y a eu des signes marqués de grâce dans cette mort, qui me font bénir Dieu et me consolent du côté de la foi, car le cœur reste toujours bien triste, bien désolé. Nous étions si unis, si vivant l'un dans l'autre. Pauvre cher ami ! Oh ! qu'il soit heureux ! nous nous reverrons. La vie n'est pas longue ; dans nos épreuves au moins avons-nous de belles espérances. Qu'on est heureux d'être chrétiens ! C'est dans l'affliction qu'on le sent. N'est-ce pas que vous l'avez éprouvé comme moi, hélas ! et deux fois pour une ? Unissons-nous bien au pied de la croix,

ma chère Antoinette, prions ensemble pour ceux que nous avons perdus. On ne peut plus rien pour eux, mais c'est consolant de les soulager dans l'autre vie.

» Je vous recommande donc ce cher frère, priez pour lui comme j'ai prié pour les vôtres. Je sens que je vous dis une inutilité; mais j'aime à vous la dire. J'aime à vous demander les choses que vous faites. Vous aviez donc compris mon malheur le jour de votre visite? Hélas! je l'appréhendais depuis longtemps, mais pas si tôt, et puis je ne sais quelle espérance, quelle foi au miracle et à la vie me tenaient dans l'illusion. Encore la veille de sa mort je disais avec Erambert: « S'il peut » aller au mois d'octobre, il passera ici l'hiver. » Mon Dieu qu'on compte mal en ce monde. *Ne comptons plus que sur la mort, c'est la seule certitude.* »

Ne comptons plus que sur la mort! telle est maintenant la préoccupation unique de cette âme si digne du ciel. La vie d'Eugénie n'est plus qu'une aspiration constante vers l'éternité. En attendant l'heure tant désirée qui l'enlèvera à ce monde auquel elle n'est plus attachée que par de bien faibles liens,

nous allons la voir entrer mystiquement en communication avec l'âme de Maurice. Chaque jour elle conversera avec elle, et s'en rapprochera de plus en plus. Et cependant, dans sa course à la mort elle fera pour ainsi dire une halte, elle se créera un nouveau devoir, elle s'efforcera d'arracher à l'esprit du mal une âme bien noble, et plongée elle aussi dans le doute et le péché.

Elle voudra impérieusement la sauver comme elle a sauvé celle de Maurice, et elle le désirera avec tant d'intensité qu'elle y parviendra sinon de son vivant du moins peu après sa mort. C'est cette force de persuasion, sorte de phénomène hypnotique qu'il faut surtout mettre en relief. Barbey d'Aurevilly, l'ami le plus cher de Maurice, va devenir le nouveau frère d'Eugénie, c'est le salut de cette âme magnifique qui fera l'aliment dernier, la suprême occupation de cette noble existence comme nous allons le raconter.

L'union intime et spirituelle de ces deux esprits est certainement le roman le plus émouvant et le plus noblement chrétien qui ait jamais été vécu ; nous allons l'exposer dans la seconde partie de ce volume.

DEUXIÈME PARTIE

EUGÉNIE ET BARBEY D'AUREVILLY

CHAPITRE PREMIER

BARBEY D'AUREVILLY

Portrait de Barbey à cette époque. — La jeunesse de B. d'Aurevilly. — Amitié de collègue avec Maurice. — Barbey fait son droit à Caen et vit dans l'inconduite. — Il a perdu la foi et ses traditions de famille. — Il revient à Paris auprès de Maurice. — Son œuvre littéraire remplie d'incrédulité avant de connaître Eugénie.

Barbey d'Aurevilly, l'ami de Maurice, le frère d'élection d'Eugénie a une place trop prépondérante dans ce livre pour que nous ne rappelions pas à grands traits la figure du dandy qu'il était à cette époque.

Jules Barbey d'Aurevilly, l'écrivain de génie qui fut le Robert Burnes et le Walter Scott de la Normandie, était alors un mauvais sujet, un incroyant, sorte de don Juan, de *roué*, qui rappelait volontiers que par sa mère, Ernes-

tine Ango, il provenait des amours illégitimes de Louis le Bien-Aimé.

Chevaleresque avec les femmes, hautain avec les hommes, il avait une suprême horreur de la vulgarité et de la familiarité et cherchait aussi bien par l'originalité de sa mise que par le panache de sa phrase à se singulariser.

Il avait fait ses études au collège Stanislas où il se lia avec Guérin : « J'étais dans la même classe que Guérin, nous étions compagnons du même pupitre. Au lieu d'écrire nos devoirs et d'apprendre nos leçons nous nous écrivions des lettres et des vers, et déjà la défiance de lui-même, dont j'ai eu tant de peine à le guérir, commençait à lui faire sentir son oppression cruelle. Il me donna un jour un petit portefeuille de cuir de Russie tout blanc, sur la première page il avait écrit de cette petite écriture de race (les pattes d'abeilles ivres de *Lacryma-Christi* des Guérin) : « Souviens-toi qu'il fut un être misérable ! » L'être misérable a été puissant et charmant et je le lui ai appris. Mais le souviens-toi ! a été bien obéi. Je n'ai pas manqué à cette consigne. Il est des endroits de Paris qui m'ont été consacrés par lui et des pierres ou du bitume des-

quels il sort une douce flamme par mes yeux quand je les revois.

» C'est là que nous avons échangé des sentiments et des pensées, fait de la vie, car il n'est pas un autre mot qui puisse exprimer cela (1). »

Ce fut sans doute leur commun amour de la poésie et de la nature qui souda ces deux âmes, car depuis elles ne furent séparées que par la mort.

Barbey ayant terminé ses études dut aller faire son droit à Caen et là il commença à écrire alors sans grand succès et sans goût car il s'ennuyait déjà comme Werther.

« Je vais commencer un journal, écrit-il, cela durera le temps qu'il plaira à Dieu, c'est-à-dire à l'ennui qui est bien le dieu de ma vie. Quand je serai las de me regarder, je fermerai ce livre et tout sera dit. Pourquoi ne se débarrasse-t-on pas aussi facilement de soi-même, cet inexorable quelque chose qui est malgré lui-même, car le suicide nous en débarrasse-t-il entièrement ? Qui le sait, *le sommeil sans rêves* que souhaitait Byron n'était pas une réponse à l'angoissée question de Shakespeare. » Cet ennui si lourd, si cruel, est à

(1) Lettre à Trebutien, août 1855.

peine égayé par quelques aventures très peu décentes, par des débordements successifs qu'il ne convient pas de retracer ici. Dans les heures de désenchantement qui accompagnent l'inconduite et suivent l'orgie, Barbey dévore *Manfred* et le *Corsaire* de Byron et se passionne pour les héros superbes et solitaires. Il envie les orages qui ravagent leur destinée, il se compose un idéal byronien et entre en révolte avec la société.

A cette époque, sous le souffle de toutes les passions, Barbey s'affranchit des croyances religieuses de son enfance.

Dans sa première œuvre : l'*Ode aux Thermopyles*, on ne trouve pas le moindre souffle religieux et le catholicisme n'est pas moins étranger à son second essai littéraire. *Léa* en mourant n'a point souci de la doctrine du Christ et Reginald de Beaugency ne se doute pas de l'existence du ciel.

Aucune trace du sentiment religieux ne se trouve dans la *Bague d'Annibal*, dans *Germaine*, dans l'*Amour impossible*, le *Dandysme et les poètes*. Bien plus l'incrédulité de Barbey devient parfois irrespectueuse et ironique et ses lettres au V^{te} d'Yzarn-Fressinet sont tout à fait voltairiennes.

Comment Barbey vint-il de Caen retrouver son ami Guérin à Paris ? Voici : le chevalier de Montussel, oncle et parrain de Barbey, eut le bon esprit de mourir et de laisser au pauvre étudiant 1.200 francs de rentes. C'était la fortune, huit jours après, le jeune homme venait s'installer auprès de Maurice.

Il y a plus de quatre années que ces amis ne se sont pas vus. Combien ils sont changés depuis Stanislas ! Maurice revient de la Chênaie et son âme est en pleine crise religieuse. Barbey, fils émancipé des chouans, a perdu toute croyance, toute tradition familiale, ni l'un ni l'autre n'ont rien à opposer à l'orage qui les menace et restent sans sauvegarde contre la terrible *maladie du siècle*.

Jamais Barbey n'a souffert davantage qu'à cette terrible époque, il écrit alors *Germaine* et reprend *Amaidée* où se retrouve le panthéisme de Guérin. Trebutien, qui voit son ami périr d'ennui à Paris, s'efforce de le faire retourner en Normandie. Barbey fait cette réponse significative : « Savez-vous ce que je sais ? C'est que la vie de province ne nous est plus possible. Il faut être parfaitement heureux ou obèse pour s'arranger de cette vie-là. Mais des hommes comme nous, non ! Si l'on est

lymphatique, on y mourrait de spleen, si l'on est nerveux, on s'y brûlerait la cervelle. »

Malgré tout, Barbey ne pourra donc plus s'évader de l'atmosphère capiteuse de Paris et il y *bâillera* sa jeunesse. Dans le grand monde ou dans tous les mondes, où il fut le romantique maladif, le Raimbaud de Maulévrier de son roman *l'Amour impossible*, il passera sans joie et sans amour. Barbey n'a plus de patrie, plus de famille, plus de foi, il est perdu, quand Dieu lui envoie son ange, Eugénie de Guérin, pour le ramener dans la voie du bien.

C'est chez la fiancée délicate et charmante de Maurice qu'il a rencontré le 8 octobre 1838 la « divine Eugénie ». Et à grands traits il trace ainsi le superbe portrait de « la pastoure du Cayla ».

« N'est pas jolie de traits, et même pourrait passer pour laide, si l'on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme. Yeux tirés par les combats intérieurs. Un coup d'œil jeté au ciel de temps en temps avec une aspiration infinie. Air et maigreur de martyr. Lueur purifiée, mais ardente encore d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent pas.

Ne ressemble pas à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime. C'est plus beau, elle, c'est un holocauste. Avec cette physionomie entièrement inconnue à Paris elle a les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*. Qualité morale de la noblesse de sang et de race et qui fait se ressembler en tous points la femme la plus répandue dans le monde élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la tourelle de son château de province. Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche par la fraîcheur avec la fatigue et presque l'épuisement de toute sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre et ascétique, comme l'imagination en prête à Marie d'Égypte et aux saintes femmes du désert dans la légende. Elle, cependant, n'a pas du tout l'air béat et dévot et même de dévotion touchante que ne manquerait pas d'avoir une bourgeoise qui aurait son âme. La patricienne est encore plus forte que la chrétienne et tout le ciel descendu dans le cœur d'une femme n'efface pas l'aristocratie puisée aux mamelles de sa mère et les traditions de son berceau. » On le

voit, Barbey fut profondément ému par cette rencontre et il n'oublia jamais la sœur de Maurice pour laquelle il eut une grande admiration intellectuelle.

De son côté, Eugénie, si prudente, donna dès le premier instant toute sa sympathie à l'ami de son frère et ce fut vraiment la pénétration de deux âmes sœurs, dont l'une par sa pureté céleste devait revivifier l'autre, la ramener à sa noblesse originelle et la sauver.

Après le mariage de Maurice, qui donnait un foyer charmant, un nid bien doux à son unique ami, l'auteur de *Germaine* se montre plus désolé, plus désespéré, plus amoral et plus irréligieux que jamais. « Je plonge dans l'ennui de la réalité, écrit-il le 22 décembre, je suis dans cette disposition d'esprit qui me rejette éternellement dans le monde extérieur et aux surfaces. » Deux jours après, pour la nuit de Noël, il ose dire de la façon la plus irrévérencieuse : « Sainte Nuit pour les *Turquetti* et autres poètes catholiques, mais non pour moi, » et il se plaît à conter mille aventures scabreuses, à boire plus que de raison pour chasser le chagrin qui le ronge.

Mais voici que Maurice est frappé de façon irrémédiable, la mort est là qui approche, et

l'âme épurée par la douleur, pressée par la prière constante d'Eugénie se rapproche de Dieu et les lèvres de l'ami si cher se remettent à balbutier les prières apprises au Cayla.

Barbey est du reste déjà singulièrement remué par la lecture du merveilleux journal qu'il a lu fiévreusement au chevet de l'agonisant; la mort si absolument chrétienne de Maurice le trouble dans la profondeur de sa conscience.

Ce journal qui a sauvé l'âme de son ami, qui a fortement émotionné la sienne, Dieu permet qu'il soit continué pour lui et sous le souffle bienfaisant de la pieuse Eugénie nous allons voir graduellement la foi renaître dans le cœur du malheureux d'Aurevilly et s'épanouir en une fleur magnifique.

Il n'est pas de preuve plus probante de cette évolution que la différence qui existe dans la manière dont sont traitées les deux parties du roman intitulé une *Vieille maîtresse*.

La première partie a été écrite par Barbey incrédule, la seconde composée après la connaissance d'Eugénie, dans celle-ci se manifestent déjà des tendances vraiment chrétiennes.

Barbey a jugé lui-même son œuvre très

sévèrement et dans des termes qui méritent d'être retenus ici.

« Vu à la distance de sept années, dit-il, à une époque où les convictions se forgent par l'épreuve et par le combat, ce livre n'est point à nos yeux ce qu'il aurait pu et dû être, quoique nous en ayons effacé un passage d'une couleur un peu trop vive, car le goût qui est aussi une décence est la conscience de l'art. Nous savons mieux que personne ce qui lui manque et non seulement nous ne recommencerions pas, mais nous ne voudrions pas recommencer... » A cette époque, l'auteur n'était pas entré dans cette voie de convictions et d'idées auxquelles *il a donné sa vie*. Il n'avait jamais été l'ennemi de l'Église, il l'avait au contraire toujours admirée et réputée pour la plus belle et la plus grande chose qu'il y eut humainement sur la terre. Mais chrétien par le baptême et par le respect, il ne l'était pas de foi et de pratique comme il l'est devenu grâce à Dieu et grâce aussi à l'instrument de la Providence, à Eugénie de Guérin, car à partir du jour de la mort de celle-ci l'œuvre de Barbey change complètement, elle devient absolument et nettement catholique.

Les Prophètes du passé défendent l'absolu-

tisme religieux. *Le Chevalier des Touches* est le poème épique des chouans qui luttent désespérément pour Dieu plus encore que pour le Roi. *L'Ensorcelée* est une hymne à la grandeur du sacerdoce catholique. *Le Prêtre marié* est une œuvre mystique et orthodoxe. *Les Diaboliques* comme *Les Pays sans nom* et la *Page d'Histoire* ont été écrites, quoiqu'on dise, par un moraliste chrétien qui croit que la peinture est toujours morale quand elle inspire l'horreur des choses qu'elle retrace.

Enfin l'œuvre de *critique* toute entière est une arme de combat pour l'orthodoxie romaine. Cette plume si noble, si vaillante est désormais consacrée à Dieu.

Il est donc acquis que le romancier, le critique, le penseur a été depuis sa conversion le serviteur le plus décidé et le plus convaincu de l'Église romaine et que c'est à Eugénie que cette miraculeuse conversion est due certainement. Et maintenant revenons à notre héroïne et reprenons notre récit.

CHAPITRE II

EUGÉNIE CONTINUE SON JOURNAL ET L'ADRESSE A MAURICE, AU CIEL

Douleur d'Eugénie après la mort de Maurice. — Eugénie voudrait entrer en religion. — Elle y renonce par dévouement pour son père. — Elle continue son journal et l'adresse à Maurice au ciel. — Découragement d'Eugénie. — Lettres de Barbey d'Aurevilly. — Elle continue pour lui son mémorandum. — Il y a trop d'amertume à parler à Maurice sur la tombe. — Ensemble ils rappellent tous les souvenirs du mort.

En perdant Maurice, Eugénie avait tout perdu. Depuis ce funèbre événement, elle vivait plus retirée que jamais seule en sa chambrette où les heures s'écoulaient dans les prières et les larmes.

Elle ne sortait que pour se rendre au cimetière ou à l'église et pour la faire aller jus-

qu'au village il fallait bien qu'il y eut des malades à soigner ou des douleurs à consoler.

« Mon âme est dans un cercueil. » « Toutes mes affections sont mortes hormis celles que la mort m'a prises », disait-elle souvent. Et il était bien vrai qu'elle ne pensait plus qu'à la mort. La vie de famille, la nature, le chant des oiseaux, le cri joyeux des enfants, tout lui rappelait Maurice et ramenait sa pensée vers lui.

Dans les tendresses de l'intimité familiale, elle voyait la place vide de l'absent, elle se remémorait les joies du retour autrefois. La nature lui rappelait l'amour de Maurice pour les longues courses dans les bois, les cris enfantins, les premiers ébats de ce frère qu'elle avait élevé comme si elle était sa mère.

Toutes ces choses, qu'elle chérissait jadis parce qu'elles étaient autant d'évocation de l'absent aimé, lui faisaient mal à présent et la ramenaient sans cesse aux heures cruelles de l'agonie de Maurice et des apprêts funèbres.

« A dater de la mort de son frère, a écrit d'Aurevilly, M^{lle} Eugénie n'est plus. » « Est-ce que nous ne sommes pas déjà morts, disait M^{me} Rachel Varpagen, avec les misérables lacunes de notre vie, ses imperfections et ses

fragments éparpillés ? » Hélas ! combien cela est plus vrai encore quand une moitié de vous-même est enfermée dans une tombe, Eugénie de Guérin ne fut en effet qu'un fantôme errant autour de la tombe de ce frère avec lequel elle demeurerait. Mais dans son égarement, dans son éloignement de toutes les choses humaines, l'âme d'Eugénie restait remplie de la grâce divine et étrangère au désespoir. Elle se soumet sans une plainte aux arrêts de Dieu.

Elle sait que Maurice est au ciel, et elle a trop lutté pour le ramener à Dieu dont elle pourrait dire avec le disciple de sainte Catherine de Sienne : « Je ne le pleure pas ! mais je recevais de lui tant de consolation et je ne puis m'empêcher de pleurer, parce que j'ai perdu un tel bien. »

Elle ne trouve donc d'autre consolation en son ardente douleur que dans la contemplation et dans la prière.

« Il m'a quittée pour le ciel, écrit-elle, il y a eu des signes évidents de grâce, de miséricorde dans cette mort. Mon Dieu ! j'ai plus à vous bénir qu'à me plaindre. Vous avez fait un élu par les souffrances qui rachètent, par la résignation qui mérite, par la foi qui sanctifie.

» Oh oui ! cette foi lui est revenue vive et pro-

fonde. Cela s'est vu dans ses actes religieux, des prières, des lectures et dans ce baiser à la croix fait avec tant d'âme et d'amour avant de mourir. Oh ! moi qui le voyais faire, qui le regardais tant dans ses dernières actions, j'ai dit : « Mon Dieu, j'ai dit qu'il s'en allait en paradis. Ainsi périssent ceux qui s'en vont dans une vie meilleure. »

Elle a parfois cependant de terribles incertitudes, de redoutables inquiétudes : « Je suis l'âme de Maurice dans les trois demeures, je m'arrête aux délices, je passe aux souffrances, aux gouffres de feu. Mon Dieu, mon Dieu, non ! Que mon frère ne soit pas là, qu'il n'y soit pas ! Il n'y est pas, son âme, l'âme de Maurice parmi les réprouvés ! Horrible crainte non ! Mais au purgatoire où l'on souffre, où s'expiant les faiblesses du cœur, les doutes de l'âme, les demi-volontés au mal. Peut-être mon frère est là qui souffre et nous appelle dans les gémissements comme il faisait dans les souffrances du corps.

« Soulagez-moi vous qui m'aimez. » « Oui mon ami, par la prière, je vais prier, je l'ai tant fait et je le ferai toujours. Des prières et des prières pour les morts, c'est la rosée du purgatoire. »

Eugénie si lassée de la vie avait désiré entrer dans un cloître, elle voulait ainsi s'ensevelir dans son chagrin et consacrer ses derniers jours dans des prières pour son père, tout en faisant quelque bien.

« Rien d'humain ne console. Je voudrais aller en Afrique porter ma vie à quelqu'un, m'employer au salut des Arabes dans l'établissement de M^{me} Vialar. Mes jours ne me sembleront pas vides, inutiles comme ils sont. Cette idée de cloître qui s'en était allée me revient... » C'est la pensée du chagrin que causerait ce départ à son vieux père qui la retient. Abandonnera-t-elle ce vieillard accablé déjà par tant de douleur ? Comme toujours elle se sacrifie pour ceux qu'elle aime. Elle restera dans le monde pour son père, pour Marie, pour Erambert ; mais ce sacrifice lui coûte, on le sent :

» Sans mon père j'irais peut-être rejoindre les Sœurs de Saint-Joseph à Alger. Au moins ma vie serait utile. Qu'en faire à présent ? Je l'avais mise en toi, mon pauvre frère. Tu me disais de ne pas te quitter. En effet, je suis bien demeurée près de toi pour te voir mourir... Que vais-je chercher dans les créatures ? Me faire un oreiller d'une poitrine humaine, hélas !

j'ai vu comme la mort nous l'ôte. Plutôt m'ap-puyer, Jésus, sur votre couronne d'épines.

» Que de fois j'ai rêvé d'être sœur de charité, pour me trouver auprès des mourants qui n'ont ni sœur, ni famille. Leur tenir lieu de tout ce qui leur manque d'aimant, soigner leurs souffrances et tourner leur âme à Dieu. Oh ! la belle vocation de femme, j'ai souvent envié celle-là. Mais ni celle-là, ni une autre : toutes sont manquées. »

Le seul soutien d'Eugénie, c'est sa foi. « Je ne comprends pas, a-t-elle dit, comment les femmes qui n'ont pas de piété ne meurent pas toutes folles. Que devenir sous tant d'impressions détruisantes ? Tout nous est fer et feu, nous déchire ou nous brûle, pauvres femmes que nous sommes. »

Mais Eugénie a plus que la piété : elle a une foi ardente, une foi comparable à celle de sainte Sidonie ou à celle de sainte Elisabeth, foi qui n'a pas un moment de défaillance, foi qui n'a pas connu l'ombre même du doute, foi angélique, foi de prédestinée.

Maurice mort, elle continue son journal. Elle écrit encore à son frère comme autrefois quand il était seulement absent, en Bretagne ou à Paris. Autrefois elle attendait son prochain

retour, c'est elle maintenant qui se prépare à l'aller rejoindre. Elle pleure sur la durée peut-être longue de la séparation, mais elle a la certitude que tous deux seront bientôt réunis pour jamais.

Elle croit fermement que les chrétiens qui demeurent sur la terre peuvent s'entretenir avec ceux qui après la lutte se reposent dans la paix et dans le sein du Seigneur. Sublime conversation ! troublant colloque où les âmes pieuses comme celle d'Eugénie savent bien qu'elles sont comprises.

Maurice est mort à la terre, mais sa foi lui certifie qu'il existe, qu'il l'aime toujours, qu'il écoute sa voix dans ce lieu où il réside. Voilà pourquoi le journal ne s'arrête point et que son neuvième cahier s'ouvre par cette pensée admirable de foi et d'espérance.

« Encore à lui, à Maurice mort, à Maurice au ciel. Il était la joie et la gloire de mon cœur. Oh ! que c'est un doux nom et plein de dilection que le nom de frère. Vendredi 19 juillet à 11 heures 1/2, date éternelle. »

Et le journal se poursuit comme autrefois, sur un mode plus grave, plus recueilli, plus élevé aussi et digne d'être lu et entendu par les élus du paradis.

« Non, mon ami, la mort, la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de ma pensée, la mort ne sépare que le corps, l'âme au lieu d'être là est au ciel et ce changement de demeure n'ôte rien à ses affections. Bien loin de là, j'espère, on aime mieux au ciel où tout se divinise. Oh mon ami ! Maurice ! Maurice ! es-tu loin de moi, m'entends-tu ? Qu'est-ce que le lieu où tu es maintenant ? Qu'est-ce que Dieu si beau, si puissant, si bon qui te rend heureux par sa vue ineffable en te dévoilant l'éternel ? Tu vois ce que j'attends, tu possèdes ce que j'espère, tu sais ce que je crois. Mystères del'autre vie, que vous êtes profonds, que vous êtes terribles, que quelquefois vous êtes doux ! oui, très doux, quand je pense que le ciel est le lieu du bonheur... Que nous t'avons gardé et caressé et baisé, ta femme et nous tes sœurs, mort dans ton lit la tête sur ton oreiller comme si tu dormais. Puis nous t'avons suivi dans le cimetière, dans la tombe, ton dernier ciel, prié et pleuré, et nous voici, moi t'écrivant comme dans une absence, comme quand tu étais à Paris. Mon ami, est-il vrai, ne te reverrons-nous plus nulle part sur la terre. Oh ! moi je ne veux pas te quitter, quelque chose de doux de toi me fait présence.

me calme, fait que je ne pleure pas, quelquefois larmes à torrent puis l'âme séchée... Reçu une lettre de ton ami d'Aurevilly pour toi. Déchirante lettre arrivée sur ton cercueil. Que cela me fait sentir ton absence. Il faut que je quitte ceci, ma tête n'y tient pas, parfois je me sens des ébranlements de cerveau, que n'ai-je des larmes ! j'y verserais tout. »

Dans ce journal après la mort de Maurice elle continue à mettre toute son âme comme avant et l'on y peut suivre sa vie jour par jour, y retrouver exprimés tous ses sentiments, toutes ses pensées.

« Quelques gouttes de pluie sur la terre ardente. Peut-être orage ce soir ramassé par ces vapeurs. Qu'il tonne, qu'il passe des torrents d'eau et de vent. Je voudrais du bruit, des secousses, tout ce qui n'est pas calme affaisant. » Eh bien ! cette douloureuse expression de sa pensée ne peint-elle pas l'excitation nerveuse, l'accablement dans lequel se trouve son esprit ; ce sont là les symptômes, les signes précurseurs du découragement absolu qui va bientôt s'emparer d'elle.

A la douleur aiguë des premiers temps va succéder un noir et lourd chagrin ; la torpeur silencieuse va remplacer les cris et les larmes.

Abattue, prosternée, immobile aux pieds du crucifix, elle ne pense qu'à la mort, elle l'appelle, elle la désire, elle la demande à Dieu.

Terrible angoisse, morne tristesse où la raison d'Eugénie aurait certainement sombré, si deux puissants mobiles n'avaient encore pu faire agir cette malheureuse femme déjà mi-morte.

Ces deux impérieuses nécessités, ces deux devoirs qui l'arrachèrent un instant à la fixité de sa pensée funèbre furent le désir d'assurer l'immortalité à son frère par la gloire littéraire, et celui d'arracher au doute et de ramener à Dieu la noble et grande âme d'Aurevilly.

Ces deux pensées occupèrent désormais exclusivement son activité en ce monde, du reste elle se désintéressa. Son memorandum, son journal lui-même demeuraient sans charme. A quoi bon écrire, Maurice était certainement parmi les élus, et voyait surnaturellement tout ce qu'elle faisait dans ce monde. Il était vain de tracer sur le papier les détails de la vie, ne suffisait-il pas de vivre mentalement avec le mort, de causer avec lui et surtout de prier.

Et le journal lui apparut comme un *leurre*, comme un subterfuge dont involontairement elle avait usé pour donner le change à sa dou-

leur, pour se procurer l'illusion que Maurice existait encore.

Et voici comme on trouve sous sa plume ces lignes amères :

« Chaque fois que je pose la plume ici une lame me passe au cœur. Je ne sais si je continuerai d'écrire ! A quoi sert ce journal ? Pourquoi hélas ? » Et encore : « Le découragement me prend pour tout dans la vie. Je ne continuerai pas d'écrire. A quoi bon ce mémorandum ? Pour qui ? Puisque ce ne peut être que pour lui. Quand il vivait j'avais en lui mon soutien, j'avais mon plaisir dans la pensée de lui faire plaisir. »

C'est en ce moment même où le désespoir envahissait l'âme douloureuse d'Eugénie que Barbey d'Aurevilly écrivit à M^{lle} de Guérin et lui demanda avec instance de continuer pour lui ce journal qu'elle écrivait pour Maurice et qui avait fait tant de bien au cœur et à l'âme de son malheureux frère.

« Je veux remplacer Maurice, lui écrivait-il. Je veux que vous ayez le fil de mon âme, je veux que vous puissiez vous dire ma sœur de prédestination autant que d'adoption volontaire et réfléchie. »

Ces lettres d'Aurevilly firent sur l'infor-

tunée une impression bien salulaire, nous en retrouvons trace dans ses écrits :

« O mon Dieu ! que ces lettres sont déchirantes... Il y a là dedans tant de larmes pour mes larmes. Cet intime ami me touche comme ferait te voir, mon cher Maurice, tout ce que tu as aimé m'est cher, me semble une partie de toi-même. Frère et sœur nous serons avec M. d'Aurevilly, il se dit mon frère. » Et encore : « A mon frère de Paris, le frère de celui de la tombe. Plus d'écriture ici, plus de pensées, l'illusion n'est plus possible, à chaque mot, à chaque ligne, je vois qu'il ne me lira pas. Mon Dieu j'avais tant l'habitude de lui tout dire, je l'aimais tant. »

Enfin M^{lle} de Guérin accepte la proposition de Barbey d'Aurevilly. Pour lui elle continuera le mémorandum : « Il y a pour moi, écrit-elle avec un touchant abandon, une si attachante tristesse dans ce retour du 19, que je ne puis le voir sans le marquer dans ma vie, puisque je note ma vie. En qui mettrais-je maintenant, si je n'y mettais mes larmes, mes souvenirs, mes regrets de ce que j'ai le plus aimé ? C'est tout ce qu'il vous viendra, ô vous qui voulez que je continue ces cahiers, *mon tous les jours au Cayla*. J'allais cesser de le

faire il y avait trop d'amertume à lui parler dans la tombe, mais puisque vous êtes là, frère vivant, et avez plaisir à m'entendre, je continue ma causerie intime, je rattache à vous ce qui reste là, tombé, brisé par la mort. J'écrirai pour vous comme j'écrivais pour lui. Vous êtes mon frère d'adoption, mon frère de cœur.

» Il y a là-dedans illusion et réalité, consolation et tristesse, Maurice partout. »

Dans ces relations littéraires avec d'Aurevilly, Eugénie ne cherchait point de consolation, elle les avait acceptées parce qu'elle avait le ferme désir de faire auprès de lui le même office si bien accompli près de son frère bien-aimé. Elle voulait convertir l'ami comme elle avait converti le frère. Et nous verrons dans le chapitre suivant avec quelle volonté elle s'y employa.

CHAPITRE III

LE JOURNAL ADRESSÉ A BARBEY D'AUREVILLY

Amitié que la mort a fait naître. — Maurice est le lien qui unit ces deux âmes. — Eugénie arrachera Barbey à l'erreur. — Elle connaît à nouveau toutes les angoisses ressenties pour sauver l'âme de Maurice. — Maurice veille d'en haut sur l'affection de sa sœur et de son ami. — Signes précurseurs de la conversion de Barbey. — Barbey commence à être religieux par raison. — Eugénie veut qu'il soit chrétien par le cœur. — Elle prie et travaille plus que jamais pour atteindre ce but.

« Il faut bien que vous vous soyez fait mon frère ! A un frère on dit tout, tout ce qui vient en pensée », écrivait Eugénie à M. d'Aurevilly et c'est ainsi, bien simplement, que se scella l'alliance de ces deux âmes dont l'amitié avait pris naissance dans une commune tendresse pour Maurice.

« Quelqu'un, une femme, me disait qu'à ma place elle serait embarrassée pour vous écrire. Moi, je ne comprends pas pourquoi je le serais. Rien ne me gêne avec vous, en vérité, pas plus qu'avec Maurice, vous m'êtes lui au cœur et à l'intelligence. C'est à ce point de vue que se met notre intimité. »

Voilà comme il faut considérer l'amitié de ces êtres d'élite. Maurice, c'est le lien qui unit ces deux âmes : « Vous verrez cela, vous, à qui va de moi tout ce qui allait à Maurice. Ah ! il faut que tout passe par son cercueil maintenant. Cette pensée, vous le dirais-je, m'assombrit tellement l'âme qu'aucune chose ne me fait plaisir, que ce cahier même, que j'avais écrit toute jubilante pour lui et que j'aime à faire pour vous, je le fais avec peine et tristement, comme qui bâtit sur un cimetière. »

Cette amitié que la mort avait fait naître, cette alliance de deux âmes supérieures eut, comme toute chose humaine, son charme et sa souffrance.

Le charme fut de pouvoir parler de Maurice entre deux êtres qui le connaissaient, qui l'aimaient de tout cœur, la souffrance fut, pour Eugénie, l'incrédulité et l'indifférence de Barbey

d'Aurevilly et pour ce dernier, la mort de sa sœur d'adoption qu'il vénérât comme une sainte, comme une madone.

Dans les lettres de d'Aurevilly, Eugénie avait reconnu les symptômes de la maladie qui avait rongé l'âme douloureuse de Maurice. Le monstre qu'elle avait vaincu reprenait vie dans l'âme du nouveau frère : il fallait recommencer la lutte.

M^{lle} de Guérin reprit son œuvre avec une même énergie. Certes, elle avait bien souffert, bien prié, bien pleuré, pour remporter sa première et glorieuse victoire. Cependant elle était prête à donner jusqu'à sa vie pour arracher à l'esprit du mal une âme de cette rare qualité. Écoutons-la parler contre le monde, au dandy, au roué, qu'est alors Barbey d'Aurevilly :

« On peut se distraire dans le monde, mais les choses seules de la foi soutiennent. Que je plains les âmes tristes qui ne savent pas cela, on ne les veut pas croire ! j'en ai tant parlé à Maurice. J'en parle à tout ce que j'aime, des choses de l'éternité, car voyez-vous, je n'aime pas pour ce monde, ce n'est pas la peine : c'est le ciel, le lieu de l'amour. »

Toutes les angoisses qu'elle avait ressenties

pour la chère âme de Maurice, Eugénie les connut à nouveau. D'Aurevilly ému de tant de bonté, remué par cette céleste affection, ouvrit son âme toute entière à Eugénie. Il la consulta comme un confesseur, il lui demanda secours comme à un ange. Eugénie, à son tour, est tout au devoir qu'elle s'est imposé et elle parle au jeune homme avec un abandon fraternel bien persuasif :

« Avez-vous une foi consolante, la foi pieuse ? lui demande-t-elle, pensant trop que vous ne l'avez pas, je me prends à vous plaindre amèrement. Les sollicitudes que j'avais à cet égard pour son âme de frère se sont portées sur la vôtre, presque aussi chère » ou bien encore : « J'ai trouvé dans votre lettre des choses qui m'ont affligée, de ces chagrins chrétiens de l'âme pour une pauvre âme de frère, pour quelqu'un qui me dit : « Je ne prie pas ». Dieu sait là-dessus ce que je pense, ce que je souffre, j'ai l'intérêt de la vie future de ceux que j'aime et qui n'y croient pas, tant en croyance et tant à cœur, que pour le leur procurer, je souffrirais avec joie le martyre. Ceci n'est pas une exagération, mais bien près, dans toute la raison et le sentiment de la foi. »

Elle suit la vie du jeune écrivain pas à pas,

elle connaît ses actes par ses confidences, et sur tous elle lui donne son avis motivé. Elle touche aux détails les plus délicats et les plus intimes de la vie de Barbey, mais elle le fait avec un tact absolu qui lui permet d'exprimer délicatement son sentiment sur tout, même sur la perte d'une personne touchant de très près au jeune homme.

« Prié pour Paula ! Pauvre âme de jeune fille, où est-elle ? Cette mort qui vous l'a prise, où l'aura-t-elle portée ? Il est plusieurs demeures dans l'autre monde et moi je tremble pour ceux qui partent, qui meurent dans la jeunesse si passionnée, si fautive. Je ne connaissais pas Paula, mais un mot de vous me fait craindre et puis qui sait comment elle vous était liée, cette enfant qui vous était attachée plus qu'àme vivante ? Mais laissons-la, aussi bien est-il de ne penser à mal sur personne. »

Ces quelques lignes, d'une mélancolie si douce, ne sont-elles pas plus éloquentes qu'un long sermon, et dans le vague même de leur imprécision, n'ont-elles pas violemment impressionné l'enfant du siècle ?

Malgré l'empressement de Barbey à correspondre, malgré son désir apparent de rechercher la vérité, il décourage singulièrement Eu-

génie par sa légèreté, le progrès moral avance si peu que la pauvre fille désespère de jamais pouvoir faire quelque bien à ce frère et elle le lui dit :

« Vous êtes à part en moi. Je tiens à vous par quelque chose du ciel, par prédestination, comme vous avez dit. Dieu sait pourquoi, et dans quel dessein, il nous a unis d'amitié. Oh ! que je veux votre bonheur, à commencer par celui du ciel. Je doute d'y pouvoir grand'chose, car je vous crois difficile en bonheur. Et que peut être pour vous une pauvre femme, mi-sortie de ce monde, mi-morte, qui ne sent plus rien que par le côté religieux ? Vous ne l'êtes pas, mon ami. Cette différence qui m'afflige pourrait bien vous ennuyer dans nos rapports et alors les voilà changés, délaissés... »

Mais Eugénie reprend bientôt courage, et la lutte recommence contre l'esprit du mal, lutte dont l'âme de son frère d'adoption est le prix.

« On dirait que la création repose sur un plan incliné, de telle sorte, dit-elle, que tous les êtres se penchent vers ceux qui sont au-dessous d'eux pour les aimer et en être aimés. Maurice m'avait fait remarquer cette pensée que nous trouvions charmante. Cher ami, qui sait s'il ne penche pas vers moi maintenant,

vers vous, vers ceux qu'il aimait pour les attirer à ce haut rang où il est, pour nous soulever de terre au ciel. N'est-il pas croyable que ceux qui nous devancent dans les splendeurs de la vie nous prennent en pitié et nous envoient par amour quelque attrait vers l'autre monde, quelque lueur de foi, quelque éclat de lumière qui n'avait pas lui dans l'âme ?

» Si je demeurais près d'un roi et que vous fussiez en prison, assurément je vous enverrais tout ce que je pourrais de la cour. Ainsi dans l'ordre céleste, où nos affections nous suivent sans doute, et se divinisent et participent à l'amour de Dieu pour les hommes. »

Cette idée de Maurice veillant d'en haut sur eux, souriant à cette adoption et aidant sa sœur à arracher d'Aurevilly à l'erreur, était pour Eugénie la plus réconfortante des pensées et des espérances.

Voir Barbey d'Aurevilly foncièrement et absolument chrétien, le voir désormais consacrer exclusivement à la défense de l'Eglise romaine son superbe et courageux talent, c'était le rêve, le désir, toute la vie d'Eugénie. Bientôt ses efforts sont récompensés, elle voit apparaître dans cette âme qui lui est si chère les signes précurseurs de la guérison.

Oh ! elle les connaît ces signes, elle a appris à les découvrir dans l'âme du pauvre Maurice. Les divines sœurs de charité, dont la science est faite d'amour pour ceux qui souffrent, savent par intuition le véritable état de leurs malades. Quand le docteur hésite à se prononcer, la sœur dit nettement : « Il est sauvé » ou bien : « C'est l'instant de penser à la mort ». Ainsi Eugénie lisait dans l'âme de ceux qu'elle soignait pour leur donner la vie éternelle.

La joie qu'elle avait ressentie quand elle devina le changement qui s'opérait chez Maurice, elle la retrouva quand elle reçut de Barbey le premier mot d'espoir en Dieu et elle répondit :

« J'ai lu votre lettre au soleil dans le bois de *Sept-Fonds*, à la place où j'allais m'asseoir avec Maurice. C'est là aussi que j'ai lu souvent de ses lettres comme je viens de lire la vôtre, seule devant Dieu. Suivant la lecture et l'état de ces pauvres frères, je le prie ou le bénis et m'en retourne, repliant dans ma poche et en mon cœur cette bien-aimée écriture. La vôtre, aujourd'hui, ne m'a pas fait trop de mal, vous paraissez moins abattu que de coutume et ce mot : *Je suis quelquefois religieux par rai-*

son, m'a fait plaisir. Espérons ! la foi au cœur peut venir, la croyance et le sentiment, vous l'aurez peut-être. C'est un effet de la grâce et on la demande pour vous. A deux cents lieues de Paris, dans un désert, il est une âme qui demande à Dieu le salut d'une âme. Les affections qui nous tombent du ciel et y remontent sont bien fortes. C'est la charité qui soulèverait le monde pour un élu. Vous me comprendrez... »

Depuis ce moment, Eugénie redouble de soin. Elle tremble toujours de voir cette âme échapper aux mains de Dieu, sa voix se fait plus persuasive, plus séduisante : *Capable de faire chuter un démon dans le bien*, a dit l'écrivain lui-même.

Elle écrit maintenant de nombreuses et délicieuses lettres qui émotionnent singulièrement le jeune homme, celle-ci entre autres est d'une grande noblesse.

« Hier, dit-elle, je vous ai écrit une longue et bien franche lettre, véritablement comme à lui-même, en *parler* de ma façon, comme il vient, je ne saurais pas me changer, il y paraîtrait, n'ayant jamais dissimulé nulle chose. Et pourquoi quand on n'a risque, ni de déplaire, ni de compromettre ? Je vous envoie

nos pensées, ma vie en sûreté, confiance la plus grande qu'une femme puisse donner, qui met bien haut dans son estime celui en qui elle croit... »

Dans d'autres lettres, elle parle à Barbey de son existence et lui montre nettement qu'elle la juge contraire à la morale et à la religion.

« Tant mieux, écrit-elle, de n'être pas borné par ce temps si court et si triste, de n'être pas tout en ce corps de si peu de chose ! Convenons-en, la foi nous ouvre de belles perspectives. Mais quelle douleur de penser qu'il y en a qui ne feront que les apercevoir, sans y atteindre par la possession, par la jouissance en l'autre vie, hélas, comment adviendra-t-il de ces pauvres chrétiens de nom, hommes sans œuvres, sans pratiques de foi ! C'est martyre d'avoir des amis de la sorte. »

Eugénie travaille ainsi chaque jour avec une énergie puissante à ce que Barbey, de *religieux par raison*, devienne *chrétien par le cœur*. Ainsi, étape par étape, s'accomplit cette marche vers le bien avec le grand espoir et la grande confiance d'arriver au succès final, grâce à la noblesse et à l'élévation d'âme de cet homme digne de connaître Dieu.

« Pour si débordé que soit un jeune homme,

lui dit-elle, je l'estime toujours quelque peu s'il est réservé sur la religion. J'ai vu avec une profonde satisfaction que dans votre correspondance avec Georges, il ne se trouve pas une plaisanterie incrédule. Oh ! que cela m'a consolée ! Que d'espoir j'ai mis en ce bon côté restant... »

Enfin, pour tourner cette âme vers le ciel, elle lui parle souvent de la mort. Comment ne lui en parlerait-elle pas, leur amitié ne s'est-elle pas scellée sur une tombe, n'est-ce pas par le cercueil de Maurice que passe toutes leurs pensées, et du reste, la pensée continue de la mort n'est-elle pas la meilleure sauvegarde du chrétien.

» Tous les dimanches, nous allons prier tous, autour de notre pauvre Maurice. Et vous, son frère aussi, ne viendrez-vous jamais vous y mettre à genoux ? Que je voudrais vous y voir prier pour lui ! « Ce sont les meilleurs offices que les chrétiens puissent faire les uns pour les autres », disait Etienne de La Boétie mourant à son ami Montaigne. Je ne doute pas que si Maurice pouvait se faire entendre, il ne vous dît de même. »

A cette œuvre de tous les jours, à ces lettres si douces, si tendres, à ce journal si éloquent

et si persuasif, joignons les prières, les jeûnes, les messes, toutes les offrandes faites à Dieu pour la conversion de cette âme et nous comprendrons comment Jésus, à la fin, se laissa toucher.

Comme elle avait conquis l'âme de Maurice, elle put enfin rapporter au Seigneur celle de Barbey d'Aurevilly, mais que cette victoire lui coûta de peine et d'effort !

Cette conversion, nous allons la voir s'annoncer, se confirmer, éclater enfin après la mort d'Eugénie qui l'obtint certainement de Dieu dès son arrivée parmi les élus.

CHAPITRE IV

EUGÉNIE, B. D'AUREVILLY ET LA GLOIRE LITTÉRAIRE DE MAURICE

La « Revue des Deux Mondes » publie « le Centaure » — Sur les instances de Barbey, George Sand et Sainte-Beuve. patronnent l'œuvre de Maurice. — Grande impression dans le monde littéraire. — Eugénie souffre de voir représenter Maurice comme un incrédule. — Le Panthéisme de Maurice de Guérin. — M. de La Morvonnais défend son catholicisme. — Il est suivi d'autres écrivains qui exposent la fin religieuse de l'auteur du « Centaure ». — La célébrité et la gloire viennent à Maurice de Guérin.

Ce qui toucha plus que tout Eugénie de Guérin, ce qui lia son âme à celle de Barbey, ce fut le zèle, que celui-ci montra à publier les œuvres de Maurice.

D'Aurevilly, avec une patience et un soin extrêmes, avait partout cherché et recueilli les plus belles pages de son ami et c'est grâce à

lui seul que la *Revue des Deux Mondes* publia *Le Centaure* le 15 mai 1840.

Sur les instances de Barbey, George Sand et Sainte-Beuve patronnèrent vigoureusement cette œuvre dans le monde littéraire. Sous de tels auspices la publication devait avoir un succès énorme et en effet à l'envi tous les écrivains de ce temps, comme ceux d'aujourd'hui du reste, célébrèrent ce bel inspiré de la mort, ce frère de toute solitude qui s'appelle Maurice de Guérin.

« Pour moi, dans les modernes, a écrit Goncourt, il n'y a jusqu'ici qu'un homme qui ait fait la trouvaille d'une langue pour parler des temps antiques, c'est Maurice dans *Le Centaure*. »

L'accueil fait par la critique à l'œuvre de son frère combla de joie Eugénie, c'était l'aurore de la célébrité, la promesse de l'immortalité pour celui qu'elle avait tant pleuré, et la pauvre fille si pieuse, si simple, si humblement chétienne s'enorgueillissait pleinement du génie de son frère : cela éclate dans le journal :

« Depuis quatre jours, je suis sans bouger sous l'impression de ce *Centaure*, de ces lettres, de ces révélations si hautes et si intimes, de

ces mots du cœur si profonds ou si tristes, de ces pressentiments si malheureusement réalisés d'une fin prochaine, de ces tant précieuses et douloureuses choses de Maurice que m'a apportées la *Revue des Deux Mondes*. Rien ne m'avait émue comme cette lecture même de ce que je lis de Maurice. Serait-ce que ces écrits de lui que je ne connaissais pas renouvellent et accroissent en se montrant le sentiment de sa perte, ou que, présentés avec un charme qui en fait ressortir le prix, j'en suis plus touchée que de ce que j'avais lu sans cela ? Quoi qu'il en soit, je goûte une jouissance trempée de larmes, un bonheur à deux goûts, une possession plus pleine, mieux estimée et par cela plus triste que jamais de Maurice dans ce beau *Centaure*, et ces fragments intimes. Qu'il est pénétrant dans ces dires du cœur ! dans cette douce, délicate et si fine façon de parler douleur que je n'ai connue qu'à lui ! Oh ! M^{me} Sand avait raison de dire que ce sont des mots à enchâsser comme de gros diamants au faite du diadème. Ou plutôt il était tout diamant, Maurice. »

Cependant au milieu de cette gloire naissante, toute reconnaissante Eugénie écrit à George Sand elle ne laisse pas que d'être indi-

gnée de voir représenter Maurice comme un poète byronien et un impie. Elle est aussi pleine de gratitude pour Sainte-Beuve qui dans ses *lundis* parle admirativement de son frère, mais elle ne peut lui pardonner d'avoir refusé tout sentiment religieux à Maurice.

Hélas! cela était vrai pourtant et nous l'avons établi, au moment où Maurice écrivait *Le Centaure* et *La Bacchante*, il était complètement hors de la foi. C'est avec une grande vérité et une absolue justice que notre éminent confrère Edmond Pilon a pu dire. « *Le Centaure* où toutes les puissances naturelles primitives étaient senties est vraiment l'hymne panthéiste le plus large, le poème le plus pur et de la forme la plus accomplie qu'on ait donné jamais de la vie originelle. Ici le contour est plein, la ligne est heureuse, le style a le parfum des feuilles mortes, de la terre féconde et jeune. Le poète a goûté sans altération le bienfait des dieux qui se répandent en lui, il est attentif à surprendre le plus secret des choses, le mouvement caché du monde, la vie mystérieuse qui conduit l'univers. » Guérin épris du dieu Pan a connu comme le grand Centaure tous les mystères du paganisme. « J'ai noué, a-t-il

dit, mes bras autour du buste du centaure et du corps des héros et du tronc des chênes. Mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables, et les plus subtiles impressions de l'air.» Constater cela c'est reconnaître que l'amour immodéré de Maurice pour la nature l'avait certainement alors éloigné du christianisme, et George Sand et Sainte-Beuve n'avaient, hélas! que trop raison.

Cependant des voix amies s'élevaient pour révéler au public la fin chrétienne de l'écrivain et affirmer sa foi. MM. du Breil de Marzan, Trébutien, le comte de Beaufort, d'Aurevilly et de La Morvonnais et aussi Villemain, Cadoudal, Pontmartin firent rayonner l'auréole chrétienne autour du front de Maurice. Et la bonne foi étant égale de part et d'autre, on avait raison dans les deux camps. Maurice était sans foi catholique quand il avait écrit *Le Centaure* et *La Bacchante*, mais peu après il était redevenu croyant sous l'apostolat éloquent de sa pieuse sœur et il était mort en confessant le Christ et en baisant la croix.

Cette grande joie que donnait à Eugénie la gloire naissante de son frère fut donc mêlée de cette amertume de le voir accuser d'impiété.

Aussi se montra-t-elle infiniment touchée de la demande que lui fit M. de La Morvonnais pour être autorisé à répondre à l'article de la *Revue des Deux Mondes*.

Elle lui écrit donc le 19 juillet 1840 une lettre dont voici des extraits : « Si vous lui élevez un monument, Monsieur, ce dont je suis fort touchée, marquez-le bien de signes de foi, de cette foi *pure et catholique* dans laquelle il est mort, ce qui manque à la notice de M^{me} Sand et m'a fait bien du chagrin. Il est vrai qu'elle n'a pas connu mon frère et ne l'a tracé que sur des traits épars ; mais vous tous ses amis qui l'avez connu, faites mieux et écarterez, s'il vous plaît, de cette figure chrétienne tout nuage philosophique et irrégulier.

« Sera-ce, Monsieur, dans l'*Université catholique*, dont on m'a dit que vous étiez un des rédacteurs, que paraîtra cet hommage funéraire ? Nous serons bien touchés de le voir et vous offrons en famille l'expression d'une gratitude profonde. »

Eugénie attendait même avec une impatience si vive cet article de M. de La Morvonnais qu'elle lui écrit fiévreusement peu après. « Quand me sera-t-il donné de lire l'*Université catholique* et de posséder les copies que vous

vous donnez la peine de faire ? » Dans sa hâte à savoir elle ose même demander à l'auteur communication de son manuscrit original, s'engageant à le renvoyer en hâte. Enfin dès qu'elle reçoit l'article, elle s'empresse de remercier l'auteur en ces termes chaleureux.

« Je réponds, Monsieur, à votre si bonne et si touchante lettre. Elle m'est arrivée au moment du départ, parmi les soins et les peines d'une séparation ; mais je ne me suis pas séparée d'elle ni de rien de ce qui m'est venu du Cayla. Où qu'il aille, le cœur emporte ce qu'il aime et il vit de ses provisions. Je me nourris de souvenirs, de lectures, de ce restant du passé où vous avez tant de part. Ce que vous ajoutez encore ne me touche pas moins et je ne saurais jamais assez vous témoigner mes sentiments à chaque nouvel écrit pour Maurice.

» J'aime encore mieux votre article de l'*Université catholique* que tout ce qui a paru jusqu'ici, parce que cet article répond à ma pensée, sans doute, et à ce qui est dû chrétiennement à cette chère mémoire. L'art l'avait fait bien beau, notre Maurice, mais le côté du ciel lui manquait. M^{me} Sand ne pouvait pas aller jusque-là, quelle que soit la hauteur de

son intelligence puisque les ailes de la foi lui manquent. A vous, poète et ami chrétien, était réservée cette œuvre, et vous l'avez parfaitement remplie, vous parlez si bien des choses saintes !

» J'ai dans le cœur vos belles poésies, ces élévations célestes, ces chants sur les tombes qui font pleurer, qui font espérer. Ainsi vous chanterez pour Maurice et nous vous bénirons, nous qui l'aimions, comme on aime les anges... »

Ces discussions, ces polémiques avaient attiré sur Maurice de Guérin l'attention de tout le public lettré.

Après George Sand qui, la première, avait salué le talent de Maurice, après Amédée René dans ses *Heures de poésie*, La Morvonnais dans sa *Notice*, Chopin dans ses *Études*, d'Aurevilly dans *Reliquiæ*, tous les écrivains voulurent chanter les louanges de Maurice.

Et M. Quemper se mit à recueillir les œuvres diverses du mort, et M. Trébutien à les préparer, à les recopier, à les faire éditer, comme un moine fervent du moyen âge l'eût fait pour l'écriture et l'enluminure d'un saint missel trésor de son abbaye.

En fait c'est au seul d'Aurevilly qu'il faut

attribuer la reconnaissance du génie de Maurice et sa glorification, Trébutien travailla sans doute en érudit, en bénédictin, mais sous l'inspiration et la pression de son ami Barbey, et c'est celui-ci qui s'agita, courut les bureaux de rédaction, les éditeurs, visita George Sand et Sainte-Beuve et par sa parole magique arriva à persuader à tout le monde que Maurice avait plus que du talent, du génie.

Eugénie était trop fine, trop intelligente, trop juste pour s'y tromper un instant, elle conçut de tout cela un sentiment de profonde et d'affectueuse reconnaissance pour Barbey, et elle le lui témoigna en priant pour lui et en s'efforçant de le ramener à cette religion chrétienne qui était tout pour elle dans cette vie.

CHAPITRE V

EUGÉNIE A PARIS, SES ENTRETIENS AVEC BARBEY D'AUREVILLY

Eugénie se rend d'abord à Nevers auprès de M^{me} de Maistre souffrante. — Elle refait douloureusement cette route parcourue avec Maurice. — Barbey adresse à Eugénie à Nevers des lettres pressantes et affectueuses. — Eugénie se rend à Paris avec M^{me} de Maistre. — Ses nombreuses entrevues avec B. D'Aurevilly. — Ensemble, ils travaillent à la publication des œuvres de Maurice. — L'œuvre de conversion s'accroît. — Pendant huit mois elle lutte et à la joie de voir Barbey prier à Saint-Roch.

Quelque temps après les événements que nous venons d'exposer, et peu après la publication de l'article de M. de La Morvonnais, une lettre de la baronne de Maistre parvint au Cayla. L'amie très souffrante réclamait la présence d'Eugénie, son ange gardien. Quel trouble cette demande jeta au Cayla !

Eugénie était partagée entre le désir de porter secours à sa meilleure et plus chère amie et la crainte de quitter son vieux père dont la santé était chancelante.

Sans doute auprès de M. de Guérin demeureraient Erambert et Marie, mais Eugénie était l'enfant de prédilection, le père souffrirait de cette absence.

M. de Guérin fit cependant le sacrifice de laisser sa fille se rendre en Nivernais et il écrivait de sa main à la fin d'une lettre d'Eugénie à la baronne les mots suivants qui peignent si bien ses sentiments.

« Après tout ce que vient de vous dire mon ange, mon Eugénie, mon second moi-même et bien plus encore, que vous dirais-je, Madame ? (je voudrais **vous** dire aussi ma bien chère et excellente amie, si vous ne trouvez pas mon expression trop familière). Mais quoi qu'il puisse en être et que je ne veuille pas vous déplaire..... Je vous dirai que je vous aime vous et les vôtres et qu'en preuve de cette assertion, je consens quand cela se pourra à vous laisser venir Eugénie sans laquelle je suis bien peu de chose, quelque soutien que je trouve auprès de sa sœur et d'Erambert. Que ne puis-je venir avec elle pour vous dire

bien plus que je ne vous écris, pour vous voir et vous connaître ! ce que je n'ose espérer à moins que vous ne puissiez venir auprès de vos amis du Cayla. »

Eugénie ne partait pas sans angoisse, il lui fallait quitter toute cette chère famille, sa chambrette, son chardonneret et son rosier « ce petit rosier voyageur venu du Nivernais sur sa fenêtre ».

« La lune, dit-elle, se lève à l'horizon, où j'ai si souvent regardé, le vent souffle à ma fenêtre comme je l'ai si souvent entendu, je vois ma chambrette, ma table, mes livres, mes écritures, la tapisserie et les saintes images, tout ce que j'ai vu si souvent et que je ne verrai plus bientôt. Je pars. Oh ! que je regrette tout ce que je laisse ici et surtout mon père et ma sœur et mon frère. »

A cette souffrance venaient s'ajouter les poignants souvenirs d'un passé toujours vivant. C'était par cette route qu'elle allait suivre jusqu'à Nevers, qu'une année auparavant elle était allée chercher Maurice [et qu'elle l'avait ramené mourant au Cayla.

« Cette route de Paris est si triste pour moi. Il me semble que le malheur est au bout. Lequel maintenant ? je l'ignore et rien ne peut

égalier celui que nous avons vu. Ce cher Maurice tout m'amène à lui et ce voyage même s'y rapporte. Mystérieuse et sainte mission que j'accomplis en sa mémoire avec douleur et amour. »

Mais Eugénie ne faiblit pas devant ce devoir de l'amitié : « Une âme m'attend, une âme que Dieu m'a donnée, un trésor à lui conserver. Allons, Dieu le veut ! Partons à ce mot comme les croisés à la Terre Sainte. »

A Marie, elle recommande son oiselet chéri, son rosier ; à son père elle confie ses chers papiers. « Choses de cœur qui ne sauraient être mieux que sous la garde d'un père » et elle part.

Barbey d'Aurevilly prévenu lui écrivit aussitôt à Nevers, et la correspondance se fit plus pressante, car tout occupée qu'elle était auprès de sa malade, la sainte fille n'interrompait point les soins qu'elle donnait à l'âme de son nouveau frère.

Ce fut le 4 décembre 1840 que M^{lle} de Guérin arriva à Nevers, son amie était bien malade ! Avec quel dévouement lui vint-elle en aide, on en retrouve trace dans le journal, où elle note la gravité de l'état de M^{me} de Maistre et dit tout ce qu'elle met en

œuvre pour soulager la pauvre et chère amie. Comme une sœur de charité elle demeura près de la mourante et les quelques mots qui vont suivre indiquent qu'elle eut soin de l'âme comme du corps : « Je ne crois pas qu'il me soit permis de parler à d'autres qu'à Dieu de ce que j'entends de cette âme, qui se confesse à la mienne. Ces secrets sont élevés pour moi à la dignité de sacrement. »

Cette bonté d'Eugénie pour la malade, les soins dont elle l'entoura avec tant d'intelligence firent merveille. Après trois mois de soins M^{me} de Maistre semblait hors de danger. A la torpeur des premiers temps avaient succédé les causeries, l'animation et le sourire avaient reparu sur les lèvres si chères. « L'âme reparait » écrit Eugénie.

La baronne désirait se rendre à Paris. Les médecins consultés déclarèrent le voyage sans danger et M^{lle} de Guérin se mit en route pour la capitale avec « sa douce malade ».

La route se fit sans incident et M^{me} de Maistre la supporta sans fatigue. Mais quelques jours après l'arrivée, une rechute se produisit qui fit craindre une issue fatale.

« Mon amie est de plus en plus souffrante,

écrit-elle à M. de La Morvonnais. Vous dire ce que je fais à Paris? Hélas! rien que rester dans la chambre de ma pauvre malade. Triste et douce vie qui laisse tant à penser et à souffrir. »

Cependant M^{lle} de Guérin, aux heures où la baronne reposait, avait de fréquents entretiens avec M. d'Aurevilly et là s'élaboraient les deux grandes affaires qui occupaient tout son cœur : la publication des œuvres de Maurice, et la conversion de Barbey d'Aurevilly « son second frère ».

Ensemble ils réunirent les documents nécessaires pour faire éditer le petit volume des œuvres de Maurice connu sous le titre *Reliquiæ*.

Puis Eugénie pansa l'âme douloureuse de son ami, les entretiens se multiplièrent l'âme du grand écrivain s'ouvrit toute grande au souffle de la foi. M^{lle} de Guérin y versa à flots la bonne parole, bientôt la croyance par le sentiment commença à naître dans ce cœur.

Sans doute l'œuvre de régénération n'est pas achevée. Barbey a seulement entrevu la route à suivre, elle l'y mènera, elle l'y conduira par la main.

Voilà pourquoi, le journal n'est pas interrompu et s'il s'adresse chaque jour à Barbey, s'il relate pour lui les incidents quotidiens de la vie d'Eugénie à Paris, c'est pour pouvoir parler plus souvent de Dieu.

En effet, le 29 août 1841 elle écrit : « Vous voulez que je vous donne mes impressions, que je revienne à l'habitude de retracer mes journées, pensée tardive mon ami et néanmoins écoulée. Le voilà ce *memorandum* désiré, ce de moi à vous dans le monde, comme vous l'avez eu au Cayla, charmante ligne d'intimité, sentier des bois mené jusqu'à Paris. »

Mais remarquons avec quelle délicatesse elle dirige l'âme de son ami, avec quel tact elle lui laisse deviner ses imperfections.

« Le grand monsieur de vis-à-vis vous a trouvé bien aimable, écrit-elle, vous étiez en verve ce soir, mais plus ou moins votre conversation abonde d'esprit, d'éclat, de mouvement. Elle monte, s'étend, se joue dans mille formes, magnifique feu d'artifice, « le beau parleur » a dit ce grand monsieur en saluant la baronne qui a confirmé d'un sourire, ajoutant : « Ne croyez pas qu'il » pense tout ce qu'il dit ». C'était sans doute

au sujet de saint Paul et pour écarter le soupçon d'hérésie que vous avez encouru en dissertant mondainement sur cet apôtre.

» Que je voudrais aussi ne pas vous croire ! Bonne nuit, je vais chercher mes songes gris de perle. »

Ou bien encore ceci.

« Vous et Maurice êtes toujours mes préférés. Je vous vois au-dessus de tout... vous êtes les deux hommes qui me contentez le plus pleinement l'esprit. Oh ! s'il ne vous manquait une chose ! et qu'en cela je souffre et souvent chaque fois qu'il en est question, on fait après votre départ le relevé de vos principes et de vos paroles avec un blâme d'autant plus pénible que je ne puis pas l'écarter. Bien loin de là, je le donne dans ma conscience. La conscience agit souvent à contre-cœur. Non, je ne puis entendre des choses qui lui font mal et qui vous font tort. J'ai entendu quelqu'un vous traiter de fou à ce sujet. Vous vous aventurez, dit-on, étrangement dans les questions religieuses.

» Je ne vous les vois pas aborder que je n'éprouve les transes de cette mère d'un fils aveugle lancé sur l'Océan. Pardon de la comparaison, Monsieur Jules, je la reprends :

certes vous ne manquez pas de vue, hormis de celle de la foi. »

D'Aurevilly, si hautain qu'il décourageait toute observation, se montrait au contraire fort touché des remontrances d'Eugénie et les recevait avec une humilité respectueuse, l'œuvre du bien s'accomplissait et un jour on vit Barbey venir s'agenouiller et prier dans l'église de Saint-Roch.

Ah ! ce fut une bien douce et bien grande joie pour Eugénie que cette nouvelle inespérée, la pieuse fille triompha dans son cœur, elle était sûre maintenant de ramener cette grande âme à son Dieu.

Cette lutte de chaque jour avait duré huit mois, la Providence avait agi, par les soins d'Eugénie elle rappelait à la religion chrétienne, à la défense de l'Eglise un des hommes les plus nobles, les plus généreux de ce temps un des écrivains les plus illustres de cette époque. Eugénie pouvait rentrer maintenant au Cayla où son père l'appelait, depuis quelque temps.

Elle regagnait le pays natal avec une nouvelle peine : Pour des raisons que nous n'avons pas à faire connaître ici, entre Caroline, repartie pour l'Inde et la famille de

Guérin s'étaient élevés de graves dissentiments, les relations étaient à jamais brisées.

Enfin ce n'était pas sans chagrin que l'âme si tendre, si affectueuse d'Eugénie quittait le *frère d'élection*, l'écrivain exquis, le beau parleur, avec lequel elle avait passé de si douces heures.

Hélas! Eugénie était naturellement héroïque, sans une plainte, sans un regret exprimé dans son *memorandum*, elle partit et arriva au Cayla à la fin du mois d'août 1841 pour la grande joie de M. de Guérin, de Marie, d'Erambert, et de tous.

CHAPITRE VI

LA MORT D'EUGÉNIE

Retour d'Eugénie. — Le mariage d'Erambert. — Naissance de la petite Marie. — Joie d'Eugénie, elle vit dans l'avenir sans avoir oublié le passé — Premiers symptômes du mal qui emportera Eugénie. — Le voyage à Cauterets. — Progrès de la conversion de Barbey. — La santé d'Eugénie semble s'améliorer. — Retour au Cayla. — Recrudescence de la maladie. — Préparation quotidienne à la mort. — Elle veut qu'on brûle ses écrits. — Tout n'est que vanité dit-elle. — Elle meurt comme une sainte. — Barbey peu après cette mort consacre sa plume à la défense de l'Eglise. — Premier miracle.

Eugénie eut une grande joie de retrouver son foyer, de revoir son cher Cayla, son père, son frere, sa sœur, M^{lle} Louise de Bayne, une de ses plus tendres amies. Pendant toute une semaine le château fut animé par les visites des proches et de tous les amis qui voulaient savoir par le menu ce qu'on

faisait à Paris, ce qu'on y disait, connaître les impressions de voyage d'Eugénie, ses idées sur la société parisienne, savoir ce qu'elle avait fait, vu ou entendu.

C'est vers ce temps qu'il faut situer un des grands événements survenus au Cayla : le mariage d'Erambert.

Erambert, avec le consentement de son père, avait jeté les yeux sur M^{lle} Anaïs Boutet, jeune fille accomplie et d'une des meilleures familles de Gaillac et le mariage avait été décidé à la satisfaction des deux familles.

La noce eut lieu à Gaillac au mois de mars 1842.

Eugénie s'était d'autant réjouie de cette union que M^{lle} Boutet était par sa mère, née de Tonnac, proche parente de son amie, M^{lle} de Bayne et que cela ne faisait que resserrer les liens de leur intimité.

Un peu de joie allait donc venir éclairer ce triste foyer et elle souriait à ce bonheur inespéré.

« Que vous dire, écrivait-elle à M. de La Morvonnais, si ce n'est que nous vivons ici dans l'union et l'amour des anges, dans la paix des Vallombreuses ! Il ne nous manque

qu'un petit enfant, une jeune vie dans la nôtre comme vous l'avez dans Marie. »

Bientôt ce vœu charmant s'accomplit et sa belle-sœur vint un matin lui dire la venue proche du petit être tant désiré.

En recevant l'heureuse nouvelle Eugénie tomba à genoux et bénit Dieu.

Sans doute sa joie ne fut pas sans mélange et contient l'amertume du souvenir, mais telle quelle, elle apporta son large contingent de bonheur.

« J'espère être bientôt garde-berceau, dit-elle à M. de La Morvonnais, ma douce belle-sœur m'annonce ce bonheur. Hélas ! je me l'étais promis beaucoup plus tôt d'un autre mariage qui promettait tant aussi pour mon cœur et qui ne lui laisse que des larmes. Depuis ce temps, le monde, la vie sont changés pour moi et quoi que ce soit qui me vienne d'heureux, me porte cette empreinte triste.

» Ma famille est toujours un foyer d'affection, mais son vif aliment lui manque pour moi. Vous me comprenez, vous qui avez *perdu*, vous qui êtes en deuil. »

Une fillette vit le jour au Cayla dans le mois d'août 1843 et ses vagissements firent un mo-

ment oublier à Eugénie ses tristes récurrences.

» C'est à côté d'un berceau où dort un ange aux yeux bleus que je vous écris, ma chère Antoinette, c'est vous dire que je suis tante, dit une lettre adressée à M^{elle} Antoinette de Boisset. Ce bonheur que vous connaissez je ne me serais pas douté qu'il fut si doux et qu'il y eut tant de joie du cœur pour un si petit être naissant.

» Celui-ci, il est vrai, était bien vivement désiré de toute la famille et nous ne cessons de bénir Dieu de cette grâce; puisse notre chère enfant vivre et grandir et ressembler à sa mère dans ses qualités charmantes.

» Depuis quelques jours je ne vis que dans l'avenir et dans ma petite Marie. Nous l'avons appelée de ce nom de céleste augure et j'en espère infiniment. Déjà la petite promet, d'abord de vouloir rester en ce monde, puis de se bien porter.

» Je ne sais pas le reste de ce que renferme cette petite vie, mais j'en présume beaucoup de bonnes choses. »

On le voit, Eugénie oublia quelques jours son malheur et vécut dans l'avenir, elle qui depuis le 19 juillet 1839 n'avait vécu que dans le douloureux passé.

Sans doute les tristes souvenirs reprirent bientôt possession de toute son âme, mais ce n'était pas en vain qu'elle avait été éclairée par la joie ; si elle continua à pleurer le passé elle retrouva des sourires pour la mignonne créature qui représentait l'avenir.

Tandis que le bonheur et l'espérance semblaient revenus avec le mariage d'Erambert et la naissance de sa fille, la maladie s'y glissait sournoisement et s'attaquait à la pauvre Eugénie.

Eugénie, atteinte du même mal qui avait enlevé sa mère et son frère Maurice, se prit à dépérir. Les progrès du mal furent d'abord peu apparents et l'on ne se douta pas du nouveau malheur qui menaçait la famille.

M. de Guérin seul avait de redoutables pressentiments, il avait fait venir des médecins qui n'avaient rien pronostiqué d'inquiétant. Eugénie elle-même ne s'apercevait de rien, elle était plus pâle et plus lasse que de coutume, voilà tout.

Rien ne fut modifié dans ses habitudes de piété et de travail, elle se montra toujours aussi préoccupée de ses deux objectifs : la gloire littéraire de son frère et la conversion de Barbey d'Aurevilly.

Sans cesse elle recherchait et recueillait quelque page oubliée de l'œuvre de Maurice et les communiquait à Barbey d'Aurevilly et à M. de La Morvonnais.

D'Aurevilly n'avait pas un seul instant cessé d'être en communication avec celle qui tenait plus que jamais le « fil de son âme » et c'était une douce consolation pour la pieuse fille de voir le progrès que faisait dans la religion l'âme de son frère « de prédilection ».

Cependant une petite toux sèche peu fréquente encore, mais déchirante, secouait la poitrine d'Eugénie. L'appétit était nul, le teint plombé et des douleurs légères mais continues la faisaient souffrir.

Au commencement de juillet 1846, M. de Guérin, effrayé de ces symptômes qu'il ne connaissait que trop, voulut que sa fille se rendît à Cauterets. Eugénie obéit à son père mais partit à regret pour les Pyrénées. Elle parvint à Cauterets le 11 juillet 1846 et retrouva dans cette station plusieurs de ses amies entre autres Louise de Thézac et Antoinette de Boisset, aussi « l'excellente et gentille M^{lle} Pons ». Sur l'indication des médecins, ce fut à l'établissement du Grand César que M^{lle} de Guérin dut faire sa cure.

« Le nom triomphateur me semble de bon augure, écrit-elle à son père, du moins je pourrai dire : Je suis venue, j'ai bu et peut-être aussi : j'ai vaincu. »

De Cauterets, Eugénie adresse à son père un petit journal où elle note pour lui chaque jour ses impressions. Il est charmant ce *memorandum* tout rempli qu'il est de descriptions des merveilleux sites des Pyrénées. Cette peinture de ville d'eau est tout à fait réussie.

« Tu veux un bulletin de mon estomac, écrit-elle à sa sœur, le voici : l'appétit s'est un peu ralenti et j'éprouve un peu l'effet des eaux, ce qui arrive à tout le monde. Le médecin m'a dit de ne pas faire d'excursion sur les montagnes. J'ai borné mes promenades au parc, joli endroit, bien boisé, coupé d'allées avec des chaises pour s'asseoir, peuplé de beau monde qui marche, qui s'assied, qui lit, qui dort, qui travaille. On fait là tout ce qu'on veut, moyennant un sou, si l'on prend une chaise.

» C'est assez agréable, mais les courses sur les monts, à travers torrents, fleurs, sapins, bruyères, seraient bien mieux dans mon goût. J'espère obtenir la permission d'en faire, mais

en attendant je suis ponctuellement l'ordonnance sévère du docteur. »

Après un mois de séjour à Cauterets, les eaux avaient déjà fait beaucoup de bien à Eugénie et elle songeait au retour et elle écrit :

«... Je me trouve toujours bien des eaux, il n'y a d'ennuyeux que de les prendre. Figurez-vous à six heures du matin ma personne dans une chaise emportée par deux hommes sur la montagne, où tout le monde ou à peu près va boire.

« Cette route me rappelle les rues de Paris. C'est une foule qui monte, qui descend, dames, prêtres, femmes aux divers costumes, Espagnols dans leurs draperies, et les chaises qui sont les voitures de cette rue des Pyrénées. Je bois en arrivant un verre, vingt minutes après, le second. Je redescends à petits pas la montagne, quelquefois avec Antoinette, d'autres fois seule comme aujourd'hui. »

A ce régime, la santé d'Eugénie s'était sensiblement améliorée, les couleurs étaient revenues, la toux était moins fréquente, sans plus attendre, elle voulut regagner le Cayla dès la fin d'août. A son arrivée, elle s'installa auprès du berceau blanc de Marie et elle se re-

prit à filer et à chanter comme jadis et elle eut quelques jours de bonheur.

Hélas ! combien vaine était l'espérance, soudain les forces de la pauvre fille diminuèrent sensiblement. L'hiver 1846-1847 fut déplorable, la toux devint violente et incessante, les douleurs presque disparues reprirent avec plus de force, les nuits furent fiévreuses et sans sommeil. Eugénie se rendit compte de sa situation. N'avait-elle pas suivi graduellement les progrès de la maladie de son frère, n'avait-elle pas assisté à chaque phase de sa terrible agonie ! Elle se regarda mourir avec le stoïcisme d'une véritable chrétienne, pendant les deux années que dura sa lente agonie elle se prépara chaque soir à la mort, si bien qu'elle l'attendait sans effroi, sans aucune angoisse lorsqu'elle se présenta le 16 juin 1848.

« Je crois bien qu'elle vit venir la mort, a écrit sa sœur Marie, mais elle n'en parla pas, elle aurait craint de nous faire mal. Cependant un jour, il lui échappa de me dire : Vous ne m'aurez pas longtemps avec vous. »

Le jour où elle reçut le saint viatique elle dit à sa sœur : « Prends cette clé et brûle tous les papiers que tu trouveras. Tout n'est que vanité. »

Lorsque la crise suprême arriva, Eugénie, qui avait fait l'offrande de sa vie, n'exhala pas une plainte, ne proféra pas un cri de douleur, et rendit son âme à Dieu en le bénissant dans les bras de son père en larmes.

Combien cette date du 16 juin 1848 rappelle celle du 19 juillet 1839. « Semblable par la marque divine au Maurice qu'elle avait tant aimé, Eugénie lui fut semblable encore par la maladie. Elle eut la même manière de souffrir et de s'éteindre. »

Que dire devant la mort de cette sainte ! Elle venait d'apparaître devant Dieu, elle prenait à peine possession du paradis que Barbey d'Aurevilly, touché par une grâce soudaine dans un geste magnifique abandonnait définitivement toutes ses erreurs, s'agenouillait à la table sainte et consacrait sa plume à la défense de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

C'était le premier miracle de la sainte fille, Jésus-Christ lui avait enfin accordé cette joie délicieuse qu'elle sollicitait avec tant de prières et depuis si longtemps.

CHAPITRE VII

CONCLUSION

Eugénie de Guérin est le modèle de la femme catholique. — Il faut opposer son « génie » à ceux qui affirment que l'enseignement chrétien convient aux simples d'esprit. — Opposer son zèle d'apôtre et ses vertus à nos mondaines indifférentes et inactives. — Eugénie est une sainte qui sera canonisée bientôt. — Demandons-lui de régénérer la famille et la femme françaises.

La voici, absolument complète, l'existence de la vierge exquise du Cayla.

Depuis le berceau jusqu'à la tombe, pas une faute, pas une tache à relever dans cette noble vie.

Ah ! Eugénie de Guérin est bien le véritable modèle de la femme catholique dans sa pureté, dans sa simplicité, dans son humilité, dans sa piété et dans sa charité.

Aux détracteurs de ces douces vertus chrétiennes, aux superbes qui osent affirmer

qu'elles ne peuvent être que l'apanage des simples d'esprit, j'oppose ici ces lettres toujours délicieuses, souvent sublimes et ce journal unique dans sa noble simplicité.

Oui, la chrétienne qui filait la laine et qui étendait son linge, la châtelaine qui priait et soignait les malades fut en même temps une grande artiste, un écrivain génial qu'on met au-dessus de George Sand et de toutes les femmes de son temps. Prouvant, après les *primitifs*, que la pureté et la foi sont les plus nobles sources des inspirations artistiques.

Pour les femmes de notre triste époque, pour les jeunes filles de notre aristocratie décadente, j'ai voulu surtout mettre en lumière la *pêcheuse* d'âme, la femme énergique et volontaire dans le bien, qui à force de ténacité dans la prière et dans l'apostolat a ramené à Dieu, a arraché au mal deux belles âmes perdues sans retour sans l'œuvre divine de cette admirable chrétienne.

Le libéralisme, la tolérance religieuse, ces mots pompeux sous lesquels les femmes d'à présent dissimulent leur abstention dans la lutte pour Dieu n'étaient pas connus de l'ardente et passionnée Eugénie.

Il fallait faire voir à cette génération, lui rappeler ce que doit être dans le foyer, une véritable apôtre chrétienne, la montrer uniquement préoccupée de cette autre vie, le *seul* bien désirable pour qui croit en la parole de Jésus.

La pratique religieuse ne suffit pas à la femme catholique, *l'action*, l'œuvre d'apostolat, dans le foyer d'abord, et dans le monde ensuite, est indispensable pour plaire à Dieu, pour lui obéir et pour faire son salut.

Ce livre que je désire voir dans les mains de toutes les jeunes chrétiennes tend à faire imiter cette vierge d'exception.

Aussi l'auteur s'est-il volontairement effacé, laissant parler l'éloquente Eugénie par ses lettres, par son journal dont il a cité les plus beaux passages.

En France, on commence à connaître l'Antigone chrétienne, mais dans l'Europe, dans le monde entier son nom est célébré par tous, en Angleterre elle a de fanatiques admirateurs. A Andillac, dans tout le Tarn, on la tient pour bienheureuse et l'on vient de loin prier sur son tombeau. Elle aura, je l'espère, des autels car à Rome elle est de celles que le Souverain Pontife honore profondément et, s'il

faut des miracles pour mériter la canonisation, la conversion de Maurice et celle de Barbey d'Aurevilly doivent être considérées comme tels.

D'autres miracles se feront, je l'espère, car il n'est pas de livre plus réconfortant que le journal de la pieuse vierge, et, en faisant connaître la vie sans tache d'Eugénie de Guérin, nous avons fait une œuvre de piété, une œuvre d'amour pour cette servante du Christ, qui d'abord nous aura été profitable à nous-même.

Rome, le 25 mars 1907.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface de FRANÇOIS COPPÉE	VII

PREMIÈRE PARTIE

EUGÉNIE ET MAURICE

CHAPITRE I. — Eugénie de Guérin . . .	3
— II. — La Famille de Guérin . .	10
— III. — Eugénie et Maurice . . .	22
— IV. — Maurice à la Chénaie: espoirs et craintes.	54
— V. — Le Journal d'Eugénie . .	68
— VI. — Maurice à Paris.	76
— VII. — Mariage de Maurice . . .	90
— VIII. — La mort de Maurice. . .	111

DEUXIÈME PARTIE

EUGÉNIE ET BARBEY D'AUREVILLY

CHAPITRE I. — Barbey d'Aurevilly. . . .	153
— II. — Eugénie continue son Journal	164

	Pages
CHAPITRE III. — Le Journal adressé à Barbey d'Aurevilly . . .	177
— IV. — La gloire littéraire de Maurice	189
— V. — Eugénie à Paris.	198
— VI. — Sa mort	208
— VII. — Conclusion	218

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D

10 AVR. 1992

06 MARS 1992

06 AVR. 1995

31 MARS 1995

